

Everwold - Tome 2

- L'épopée fantastique

K. A. Applegate

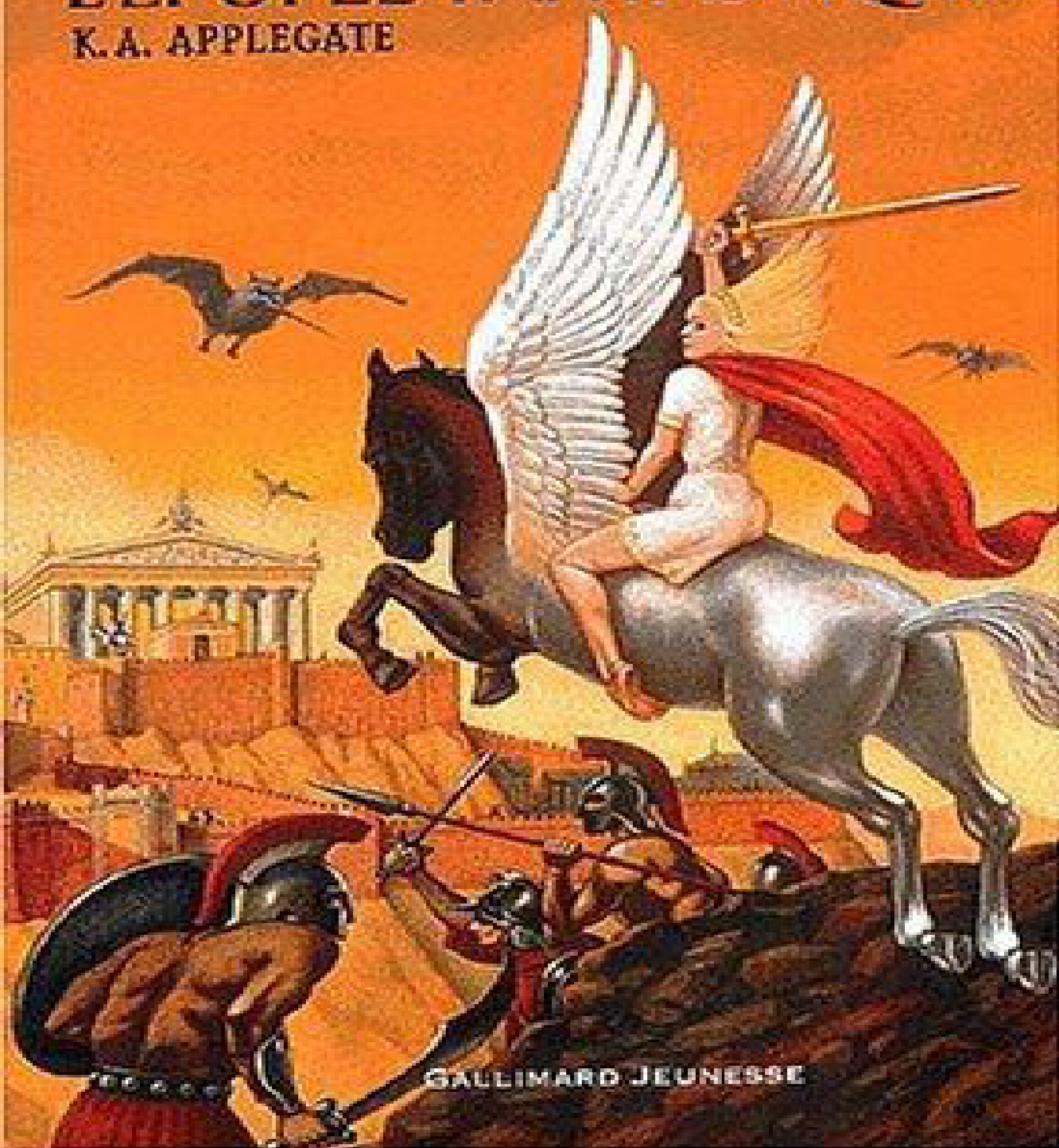
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

EVERWORLD

L'ÉPOPÉE FANTASTIQUE

K.A. APPLEGATE



GALLIMARD JEUNESSE



LIVRE II

LE PAYS PERDU



CHAPITRE 1

Dans le monde réel, les Vikings n'ont jamais fait la guerre aux Aztèques.

Mais ce n'était pas le monde réel.

Je serrais dans ma main une épée. Mes doigts étaient tellement crispés sur la poignée que le sang avait cessé de circuler dans mes phalanges.

Je respirais par saccades. Il entrait si peu d'air dans mes poumons que j'aurais dû tomber dans les pommes. Je devais respirer, mais je ne pouvais pas. Il aurait fallu pour cela que je soulève ma poitrine, que je dénoue mon estomac. Je n'y arrivais pas.

Mon corps n'était plus qu'étaux, des étaux se refermant sur d'autres étaux, tous vissés à fond, à en faire craquer les os et hurler les muscles.

Je courais. Les jambes raides, comme une marionnette. J'étais sans doute bizarre à regarder. J'avancais par grands bonds étranges, et mes genoux tantôt me portaient, tantôt se dérobaient sous moi.

Zoom arrière sur la scène. Si vous élargissez le cadre, vous verrez que je n'étais qu'un idiot terrorisé de plus dans une foule qui en comptait des milliers. Us étaient tout autour de moi, devant, derrière et sur les côtés. Grands, barbus, vêtus d'armures disparates, des casques sur la tête, ils balançaient leurs haches, agitaient leurs épées, criaient, vociféraient, couraient, couraient et tombaient, puis se redressaient pour charger encore, toujours hurlant à pleins poumons.

Je remontais la plage. Mes pieds foulaient le sable chaud et s'enfonçaient à chaque pas. Le sable m'aspirait. Il essayait de m'arrêter, de me retenir dans ma course suicidaire.

Mais tout autour de moi, ce n'était que folie. Des hommes livrés à la rage frénétique du combat. Avides de tuer. Assoiffés du sang qui imprégnerait le sable. Pas le leur, bien sûr, en effet quel imbécile s'est jamais lancé dans la bataille en se disant que c'est lui qui allait mourir? Le film qui se joue dans votre tête vous montre sous les traits d'un héros pourfendant bravement les méchants. Vous ne gardez que la hardiesse et occultez la vision de vos intestins répandus au soleil.

Ce n'est pas mon film. Je ne suis pas un romantique.

Je courais. David courait. Près de moi, à quelques mètres. Nous dérapions et trébuchions, parfois nous rapprochant, parfois nous écartant l'un de l'autre. A droite de David se trouvait Jalil. Il demeurait un peu en retrait en garçon raisonnable qu'il est.

April ? Elle était restée derrière, sur le bateau. Sur un des drakkars vikings qui s'étaient échoués, tel un banc de baleines égarées, sur toute la longueur de la grève.

April avait droit à un traitement de faveur. C'était une fille.

Destinée à la reproduction de l'espèce. Alors elle n'avait pas à se battre. La loi des Vikings le lui interdisait. Elle ne le pouvait pas, aux yeux des Vikings. Voilà pourquoi elle était sur le bateau. En sécurité ?

Sauf si nous perdions cette bataille. Mais si nous la gagnions, alors oui, elle serait sauvée. Elle n'aurait plus qu'à admirer le spectacle comme sur un écran géant un jour de match du Superbowl tout en s'empiffrant d'agneau grillé mariné à la bière et en se disant que nous faisions décidément une belle bande d'imbéciles.

S'il était resté dans ma tête un tout petit peu de place pour une autre émotion que la peur, je l'aurais enviée. Mais la peur envahissait chaque pli, chaque circonvolution de mon cerveau. Elle suintait de cette matière grise qui, le reste du temps, ne se préoccupait que de réussir aux examens, de draguer des filles, d'éviter les amendes pour excès de vitesse et de trouver la bonne blague qui ferait marrer tout le monde.

Ah ! ah ! ah ! ce Christopher, il est tordant.

Oui, c'est moi, Christopher, le bouffon de service.

Mais voilà que, allez savoir pourquoi, j'avais perdu mon sens de l'humour. Moi, pauvre lycéen que j'étais, je me retrouvais entouré d'une horde de sauvages qui puaient la sueur, une bande d'agités qui se ruaient sur un bataillon d'Aztèques.

Les Aztèques, autrement appelés les cannibales, les buveurs de sang, les incinérateurs de chair humaine, les voleurs de cœur. Les Vikings avaient pour ce peuple toutes sortes de petits noms charmants. Ils ne voyaient en lui qu'une nation de tueurs psychopathes au service d'un dieu maléfique. Et les Vikings ne sont pas exactement des enfants de chœur.

Les Aztèques étaient devant nous, rangés sur deux lignes. Ils avaient l'air parfaitement ridicules dans leur accoutrement.

Ils portaient des coiffes de plumes. Ils se déguisaient en jaguars et en aigles. Ils tenaient devant eux des boucliers faits de bouts de bois.

Au premier regard, leurs épées semblaient aussi redoutables que le museau d'un poisson-scie mais, ensuite, on se rendait compte que ce n'était que des bâtons au bout desquels étaient fixés des morceaux de pierre pointus. Elles ne faisaient pas le poids contre une lame de métal, même une lame rouillée et ébréchée façon boîte de conserve comme celles qu'utilisaient les Vikings.

Mais les Aztèques disposaient d'autres armes: <l< courts javelots qu'ils lançaient à l'aide d'un bâton cranté. On nous avait conseillé de nous en méfier.

Me voilà donc courant en direction d'un solide mur d'Aztèques avec pour mission de décapiter leur dieu Huitzilopochtli et de ramener sa tête à Loki en échange de la libération d'Odin.

-

Tout cela est parfaitement logique, ai-je marmonné entre mes dents qui s'entrechoquaient.

Je continuais de courir sur mes jambes raides. Parfois je dérapais, et alors je devais faire attention de ne pas m'embrocher sur ma propre épée.

Soudain, dans nos rangs, un colosse noir, le roi viking, Olaf au pied d'airain, s'est mis à beugler :

-

Mjöllnir ! Mjöllnir !

Nous avons atteint les lignes aztèques. Ils formaient deux rangées tellement serrées qu'on entendait leurs boucliers frotter les uns contre les autres, les épées et les haches battre sauvagement l'air.

J'étais derrière David. Un Aztèque a foncé sur lui. Il a esquivé l'attaque, puis a transpercé l'homme de son épée avant de reprendre sa course.

Le guerrier s'est écroulé. Il n'était pas mort, pas encore. Mais du sang

et un truc noir coulaient à travers ses mains qu'il tenait sur son ventre

Un son sortait de moi, comme le gémissement d'un animal blessé, un cri inarticulé que je psalmodiais. Il montrait de ma gorge et je n'avais sur lui aucun contrôle, ni d'autre choix que de le laisser sortir.

Je fus énergiquement écarté par Thorolf, un Viking qui nous avait pris sous sa protection. Il braillait, rugissait, agitait au-dessus de sa tête sa lourde hache et l'abattait à tour de bras tel un Titan.

J'étais à terre.

J'avais du sable dans la bouche, le souffle coupé.

One s'était-il passé? Est-ce que j'étais blessé? J'ai laissé tomber mon épée, j'ai roulé sur le dos, me suis tâté frénétiquement le corps à la recherche d'une éventuelle blessure. Je ne voyais rien. J'avais quelque chose dans l'œil.

Du sang ! J'avais été touché à la tête. Est-ce que j'allais mourir?

Des pieds martelaient le sol tout autour de moi. J'ai reçu un coup qui m'a fait rouler sur le flanc. La tête me tournait.

J'ai essuyé le sang dans mes yeux. Mes doigts ont rencontré une coupure sur mon cuir chevelu. J'ai été pris de nausée en comprenant que ce que je venais de toucher était mon crâne.

Je n'avais pas vu ce qui m'avait frappé. A présent, je me retrouvais en arrière. Les Vikings continuaient de pousser, obligeant les Aztèques à reculer. Des lames de 1er contre des armes de pierre de lave, de bois et d'os.

-

Mjölnir ! Mjölnir ! scandaient les hommes du Nord.

Et peu à peu cette clameur, répétitive comme le bruit d'un train, finit par couvrir presque entièrement les cris de rage et d'agonie.

Mjölnir, le marteau de Thor.

Les Aztèques battaient en retraite. Ils couraient en direction des grands murs d'or de la cité qu'ils appelaient New Tenochtitlan, vers la lointaine pyramide avec son immense escalier qui dominait la ville.

Je me suis remis debout, j'ai trébuché, chancelé. Quand enfin j'ai rétabli mon équilibre, je me suis immobilisé et j'ai ramassé mon épée par terre. J'avais de nouveau du sang dans les yeux et ma main en était tellement mouillée que je ne pouvais pas m'en servir pour m'essuyer le visage.

-

Mjöllnir ! Mjöllnir !

David était parti. De Jalil, je ne distinguais que la tête au milieu des Vikings qui faisaient deux fois sa taille.

Est-ce que je ne pouvais pas retourner aux bateaux ? J'étais blessé, après tout.

Alors j'ai perçu un Viking de type asiatique qui avait une courte lance de pierre de lave plantée dans la cuisse. Il titubait, mais n'arrêtait pas pour autant de courir en beuglant comme les autres.

Visiblement, il me faudrait attendre avant d'être démobilisé.

De plus, nous étions en train de gagner. Les Aztèques prenaient la fuite. Et tant que je ne courais pas trop vite, je ne les rattraperais probablement pas.

J'ai entraperçu David. Juste sa tête. Il s'était arrêté et regardait fixement devant lui.

Alors, telle une bise glaciale, un vent de terreur s'est mis à souffler sur l'armée viking.

Les cris de Mjöllnir ont cessé, remplacés bientôt par cette longue plainte animale que les hommes font entendre quand ils sont envahis par la peur, une peur profonde, viscérale. Je connaissais cette plainte.

Je l'avais moi-même poussée.

Je suis grand, plus grand que David ou Jalil. Pas autant que beaucoup de Vikings, mais assez pour que derrière la troupe, perché sur une petite dune, j'arrive à apercevoir la pyramide.

Elle était d'une hauteur invraisemblable, fruit absurde de l'imagination d'un architecte dépourvu de tout sens de la perspective.

A son sommet, sur une sorte de plate-forme, se dressait un temple.

Il était ouvert sur le devant et pourtant sombre à l'intérieur, en dépit de la vive clarté du matin.

De ce temple venait de surgir une créature digne des pires cauchemars d'un dément. Elle était gigantesque, presque aussi haute que le temple, et par un mystère que je ne m'expliquais pas, son ombre s'étirait jusqu'à nous.

Nous devions être à un kilomètre d'elle, pourtant cette ombre noire m'enveloppait, nous enveloppait tous, et me glaçait le sang.

La créature était presque entièrement bleue, et son visage zébré de bandes jaunes. Le bleu était celui d'un soir d'été, le jaune celui de l'or mat. Des étoiles brûlantes brillaient dans ses yeux. La créature tenait dans une main un miroir incandescent et dans l'autre un monstrueux serpent vert.

Huitzilopochtli, le dieu des Aztèques.

Nous étions venus, armés jusqu'aux dents, pour lui couper la tête, cette tête qui était la rançon demandée par Loki.

« La mission est compromise », me suis-je dit.

Huitzilopochtli a déployé ses ailes, de fabuleuses ailes irisées, plus larges que celles de milliers d'aigles. Il s'est envolé du sommet de la pyramide et a fondu sur nous.

C'était impossible, bien sûr. Rien d'aussi grand ne pouvait voler.

Cela contredisait les lois de la physique, aurait dit Jalil.

C'était impossible, partout dans l'univers.

Seulement, ceci n'était pas l'univers. C'était Everworld.

CHAPITRE 2

Everworld.

Sans qu'on sache comment ni pourquoi, les anciens dieux de la terre avaient décidé d'abandonner le monde réel. Qu'est-ce qui les y avait poussés? Nous l'ignorons. Nous savions seulement qu'un jour, les divinités des Vikings, celles des Grecs, des Aztèques, des Incas et des Égyptiens et l'innombrable panthéon des Immortels en avaient eu assez du monde réel, de notre monde.

Ils avaient déménagé. Ils s'étaient construit un nouvel espace-temps bien à eux, un nouvel univers.

Ils avaient emporté dans leurs bagages toutes les créatures mythiques et légendaires, ainsi que bon nombre d'humains. C'est vrai, à quoi servirait d'être un dieu s'il n'y avait personne pour lécher vos pieds d'immortel ?

Au début, tout a marché comme sur des roulettes. Enfin, j'imagine parce qu'en fait, je l'ignore. Je ne sais pas grand-chose de cette histoire.

Mais voilà qu'un beau jour, sans qu'on sache pourquoi, dans ce paradis, mélange d'Asgard, d'Olympe et de Côte d'Azur, dans cette retraite cosmique pour dieux de la Guerre, de l'Amour, du Vin, de la Malice, de la Mort - et sans doute de la Pizza - des étrangers sont venus jouer les trouble-fête.

Des Immortels, des dieux, mais pas des dieux d'humains.

Ensuite, c'est devenu l'enfer. Et maintenant, ne me demandez pas par quel miracle, il se trouvait parmi eux un dieu mangeur de dieu, venant de je ne sais quel sombre recoin de la galaxie, qui terrorisait les dieux humains et les faisait crever de trouille.

Et moi, pourquoi est-ce que je me trouvais là ? A cause d'une fille appelée Senna.

Senna Wales. Un rien angoissante, mais plutôt canon. Un beau visage, un corps parfait. Enfin, pour ceux qui n'apprécient pas que les poupées gonflées au silicone. Intelligente, mystérieuse, sexy et insondable.

Je peux dire que j'étais fou d'elle.

Ensuite, je ne sais pas pourquoi, tout avait mal tourné. Elle était comme une araignée qui m'avait pris dans les fils de soie de sa toile.

Elle était prête à m'achever. Moi, je ne demandais que ça puis, tout à coup, elle m'avait laissé tomber.

Quand je l'avais revue, elle sortait avec David.

Pourtant j'étais présent, ce matin-là, à l'aube, au bord du lac Michigan, appelé par une voix que seules pouvaient entendre les profondeurs de mon cerveau. J'étais là, à regarder, avec Jalil, David et April, quand brusquement le monde avait chaviré.

Un loup de la taille d'un semi-remorque avait surgi de je ne sais où, mais certainement pas d'une banlieue de Chicago. Il avait traversé la barrière de notre petit univers bien douillet et saisi Senna entre ses mâchoires.

Nous autres avions été emportés dans son sillage.

Suite de l'histoire : Senna a disparu, et nous nous trouvons face à face avec un dénommé Loki et sa bande de trolls. Loki est super énervé et veut savoir ce que nous avons fait de « sa sorcière », comme il l'appelle. Autrement dit, de Senna.

Je vous passe les détails, mais en résumé nous avons réussi à nous échapper et sommes devenus très potes avec des Vikings qui s'apprêtaient à partir en mission pour le compte de Loki. Une mission qui consistait à tuer Huitzilopochtli et à rapporter sa tête à Loki en échange d'Odin le Borgne, le grand patron des dieux nordiques.

Ensuite, cela devient de plus en plus bizarre. Parce que nous n'appartenons pas complètement à Everworld. Nous ne nous y trouvons que tant que nous sommes éveillés. Si nous nous endormons, nous replongeons dans notre ancienne vie du monde réel.

On entre, on sort. On va, on vient. On est là, à essayer d'échapper aux réunions pédagogiques, à râler sur nos devoirs et à regarder sous les jupes des filles et, deux secondes plus tard, on se retrouve pourchassés par des trolls qui veulent nous zigouiller.

Une vie de dingue, et dangereuse avec ça.

CHAPITRE 3

Huitzilopochtli volait, fondait sur nous tel un gigantesque oiseau de proie, et les Vikings détalèrent. J'étais derrière eux, je ne voyais que leurs dos et, brusquement, ils m'ont tous fait face. Sur les visages, je ne lisais plus qu'inquiétude, terreur, abattement. Ce n'était pas une débandade. On aurait plutôt dit une main qui se serait approchée d'un four chaud et se retirerait instinctivement.

Big H ressemblait à n'importe lequel de ses guerriers, sauf qu'il portait plus de plumes, qu'il était beaucoup plus grand et tout bleu, bien sûr. Toutefois le plus effrayant n'était pas ce qu'on voyait de lui, mais ce qu'on en percevait. Parfois vous rencontrez des gens, vous plongez votre regard dans leurs yeux et vous comprenez tout de suite. Vous savez qu'ils sont d'une autre espèce, qu'ils n'appartiennent pas à ce genre humain dont nous faisons tous partie.

Vous savez, sans bien vous expliquer pourquoi, que cette personne, qui se trouve devant vous, se régale de voir souffrir les autres, qu'elle se délecte de leur terreur.

Sous l'ombre de ses ailes, on n'avait pas besoin de lever les yeux vers Huitzilopochtli pour sentir sa cruauté. Il prenait possession de votre esprit. Comme un acide, il rongait vos défenses pour s'immiscer dans votre âme.

J'ai pris mes jambes à mon cou. Une main m'a retenu.

David.

-

On ne doit pas s'enfuir, a-t-il dit d'une voix haletante.

Il avait le regard enfiévré, sauvage.

-

Pourquoi ?

-

Parce que c'est ce qu'elle veut.

Elle ? Je lui ai répondu d'aller se faire voir en des termes pas très châtiés. Je ne sais pas de qui il parlait et je m'en fichais. Je l'ai obligé à me lâcher. A ce moment-là, un gros Viking m'a renversé, m'a fait tomber sur le dos et, sans s'arrêter, a continué sa course.

Les Aztèques, enhardis par l'arrivée de leur dieu, contre-attaquaient. Ils ont chargé en poussant un drôle de cri aigu.

J'ai essayé de me relever, mais autour de moi c'était le sauve-qui-peut. Des genoux, des pieds me frappaient comme si je n'existais pas.

Ma tête saignait toujours.

Encore une fois, David m'a empoigné. Il s'est accroupi près de moi.

Nous formions une sorte de rocher au milieu d'un flot tumultueux.

-

Je crois qu'elle est avec lui, m'a-t-il dit. Senna, elle est avec Huitzilopochtli.

-

Je m'en tape ! ai-je crié.

-

Ralliez-vous à Mjöllnir ! clama Olaf au pied d'airain qui tout à coup n'était plus qu'à un jet de lance de nous. Mjöllnir!

-

Nous avons toujours le marteau, dit David.

-

T'es dingue ou quoi? ai-je braillé avant de lui expliquer où il pouvait se le coller, son marteau.

-

Si nous retournons aux bateaux, ils nous mettront en pièces.

Nous n'arriverons pas à mettre les drakkars à flot et si nous essayons nous serons exposés et sans défense. Nous serons coincés. Nous devons absolument tenir nos positions.

Je ne sais comment ce constat prononcé d'un ton calme et dégagé, cette évaluation militaire de la situation a réussi à pénétrer les brumes de mon esprit paniqué. David avait raison. Nous ne pouvions pas courir jusqu'aux bateaux, les Aztèques nous tomberaient dessus et nous massacreraient tous jusqu'au dernier.

J'ai laissé David me remettre debout.

-

Allons-y ! s'est-il écrié avec ferveur.

L'abruti. Il jouait les va-t-en-guerre, comme si à nous deux nous allions pouvoir empêcher le massacre.

Je l'ai poussé sur le côté, puis j'ai inspiré la première bouffée d'air en l'espace de vingt minutes et crié :

-

Est-ce que vous êtes tous des femmelettes ? Est-ce que tous les Vikings sont des lâches ?

Cette invective n'a ralenti personne. Aucun des grands balèzes ne s'est arrêté pour dire : « Ouais, les mecs, il a raison. Est-ce qu'on est qu'une bande de trouillards ? »

Ils ont continué à courir, sont passés près de nous, les Aztèques à leurs trousses. Les Aztèques fonçaient sur nous. Ils souriaient et brandissaient leurs armes de l'âge de pierre en direction de leur dieu déjanté qui planait à faible altitude, créant son propre petit nuage de ténèbres sur son passage.

-

La chanson ! s'est écrié David tout à coup. Chantons- la-leur.

Je savais de quelle chanson il parlait. Les Vikings nous prenaient pour des ménestrels. On se les était mis dans la poche avec une chanson qui les rendait dingos.

J'ai regardé David et éclaté de rire. Un petit rire triste de désespoir, mais un rire tout de même.

Il avait raison. On ne peut pas battre en retraite quand on n'a derrière soi que l'océan et l'embouchure d'un fleuve. Nous devons vaincre. Ou

mourir.

« *Allons enfants de la Norvège, le jour de gloire est arrivé* », ai-je coassé d'une voix de fausset qui m'aurait valu d'être chassé à coups de pierres de n'importe quel karaoké.

« *Contre nous de nos ennemis*

L'étendard sanglant élevé

Entendez-vous au fond des fjords

Rugir les féroces guerriers

Qui viennent armés de leurs épées

Conquérir les flots des mers du Nord ?

Aux armes, Norvégiens, montez dans vos drakkars Vaguez, voguez sur l'océan

Jusqu'à la fin des temps, fin des temps ! »

David s'était joint à moi. On était vraiment pathétiques. Des fourmis roulant des mécaniques devant une grosse botte qui allait les écraser.

Et pourtant...

Pourtant, trois Vikings au moins ont ralenti. Thorolf se trouvait parmi eux et Jalil l'accompagnait.

-

Chante, Jalil ! ai-je dit.

Nous avons chanté en chœur, tous les trois. Les Aztèques continuaient de charger, les Vikings de détalier, mais ils couraient moins vite désormais.

Pendant un interminable et terrible moment, la bataille est restée suspendue, en équilibre au bord de la débâcle et du massacre.

La ligne des Aztèques enragés avançait toujours et celle des Vikings reculait.

Dans les quelques mètres de no man's land qui séparaient les deux armées se dressait Olaf au pied d'airain. Il était seul. Il n'y avait que

lui et le marteau de Thor.

A environ trois mètres derrière lui se tenait notre petite troupe : trois adolescents tremblants et une poignée de Vikings chantant à tue-tête une version estropiée de *La Norvégienne*.

Et fondant sur nous, tel un gigantesque rapace satanique, le dieu à plumes qui se nourrissait de cœurs humains.

Nous chantions, parce que nous étions condamnés et que nous étions prêts à tout pour repousser de quelques secondes l'exécution de la sentence.

« Amour sacré des Walkyries

Conduis, soutiens nos bras vengeurs !»

Soudain, une nouvelle voix s'est jointe à notre chœur. C'était le roi Olaf et son bourdon de baryton. La tête renversée en arrière, il braillait les paroles à l'adresse de Huitzilopochtli tout en brandissant le marteau de Thor.

« Contre nous de nos ennemis l'étendard sanglant élevé. »

Les gens font de drôles de trucs sur un champ de bataille. Prenez un humain, imbiblez-le d'adrénaline, ou de bière si c'est un Viking, et vous obtiendrez les résultats les plus imprévus.

Les Vikings avaient cessé de courir.

Nous chantions, et ils s'étaient arrêtés dans leur fuite.

Ils se sont retournés, ont hésité, puis Sven le Mangeur d'épées, un type à peine plus âgé que moi, a ouvert sa bouche déformée et crié en massacrant les mots :

-

Suivez-moi !

Alors les Vikings ont remonté la plage pour revenir vers les Aztèques.

Olaf est parti d'un rire de dément. Il a jeté son bras en arrière pour prendre son élan et lancé Mjölnir.

Le marteau a volé. Le manche court et trapu et la tête de métal ont

volé. Toujours plus haut, toujours plus loin. On aurait dit que ce marteau avait un réacteur aux fesses.

Mjöllnir volait vers Huitzilopochtli.

CHAPITRE 4

Huitzilopochtli ne portait pas d'armes, ou tout au moins pas au sens habituel que l'on donne à ce terme. Dans une main, il tenait une espèce de miroir fumant, rond comme un disque ou un Frisbee écrasé, qui devait faire dans les trois mètres de diamètre.

Dans l'autre main, il serrait un serpent d'un vert vif aveuglant. Le serpent s'enroulait autour des épaules du dieu et sa queue se perdait dans ses plumes iridescentes.

Mjöllnir volait. Toutes les têtes se sont levées pour le regarder.

Tous les yeux, vikings et aztèques, étaient fixés sur lui.

Il y a eu un grand bruit, comme si une énorme balle venait de percuter un morceau de bœuf de plusieurs tonnes.

Mjöllnir a frappé Huitzilopochtli au bras gauche. Le marteau a pénétré la chair, broyé les os, déchiré le bras qu'il a envoyé voltiger lentement dans l'air.

Dix mille voix ont gémi.

Le bras, aussi long et large qu'un wagon de métro, est tombé. Les Aztèques qui se trouvaient dessous se sont éparpillés, mais il n'est pas facile de courir dans le sable.

Le bras a atterri, créant une formidable secousse dont les ondes de choc ont ébranlé les genoux et ébouriffé les cheveux. Une douzaine de guerriers aztèques ont été aplatis comme des crêpes.

Ce bras était tout ce qu'il y a de réel. Huitzilopochtli était peut-être un dieu, mais j'ai quand même vu des éclats d'os blancs épais comme un tronc de vieux chêne.

Mjöllnir a décrit un cercle dans le ciel avant de revenir à toute allure dans la main d'Olaf qui l'attendait.

Les Vikings ont poussé un cri de joie et les Aztèques une longue plainte.

Huitzilopochtli n'a rien dit. Il a continué de tourner, mais au ralenti, puis alors qu'Aztèques et Vikings s'écartaient pour lui laisser la place,

il s'est posé. Il a juste cessé de voler, tendu ses jambes vers le sol et atterri. Il faisait approximativement la hauteur d'un immeuble de cinq ou six étages. Il était à peu près dix fois plus grand qu'Olaf et cinquante fois plus que moi, surtout que, à ce moment-là, j'étais en train de mordre la poussière.

Un pied monumental chaussé d'une sandale est venu se planter à quelques mètres de moi. Jalil, qui était couché à plat ventre près de moi, m'a lancé un regard et a dit :

-

On peut l'atteindre au pied.

Je pensais qu'il divaguait, mais David hocha la tête en signe d'assentiment.

Le gros orteil du dieu aztèque était à lui seul aussi grand que moi.

Pourtant Jalil n'avait peut-être pas tort, une épée pourrait lui faire mal.

-

Qui es-tu, humain, pour venir semer le trouble chez moi ? a demandé une voix puissante qui roulait comme un coup de tonnerre, une voix dénuée de toute émotion.

Olaf semblait inquiet. Il parla assez bravement mais, à l'entendre, on aurait dit un roquet aboyant sur un tank.

-

Je suis Olaf au pied d'airain !

-

Qui t'a envoyé me combattre ?

-

Je suis venu afin de libérer Odin le Borgne injustement retenu en captivité dans le donjon de Loki.

J'ignore si Huitzilopochtli a été scié par cette réponse ou s'il l'a trouvée parfaitement sensée, au contraire. Je ne voyais pas son visage

zébré, ni ses yeux brûlants comme des supernovas.

-

Tu as le cœur brave, a-t-il déclaré, et dans sa bouche le mot « cœur » sonnait comme une obscénité.

Le serpent sur son épaule a fait un mouvement vil qu'aucun œil humain n'aurait pu suivre.

Les crochets verts se sont refermés sur Mjölnir.

Olaf a tiré le marteau vers lui et tenté de le jeter, mais il n'avait pas assez d'élan. Son bras était bloqué par le serpent. Mjölnir vola, mais sans grande efficacité.

Le marteau magique a décrit un cercle pour revenir dans la main d'Olaf.

Huitzilopochtli a lancé alors son miroir fumant comme un Frisbee.

Le disque est parti. Tout comme Mjölnir, il a décrit un cercle, mais en fusant à une vitesse incroyable au ras de la plage.

Olaf a bondi à la verticale, très haut.

Pas assez haut, hélas ! Le miroir lui trancha le pied qui lui restait. Il a rebondi contre le pied d'airain et a continué sa course vertigineuse en direction des rangs vikings.

Le redoutable disque a coupé en deux plusieurs hommes. Je ne sais pas combien, mais beaucoup en tout cas.

Il a tranché le corps de Sven le Mangeur d'épées juste au niveau de la ceinture. Les jambes sont restées debout, mais la tête et le buste sont tombés sur le sable. Sven a atterri sur le flanc, et je l'ai vu regarder ses jambes toujours plantées dans le sol.

Olaf était couché sur le dos, incapable de se relever. Il a jeté Mjölnir, mais son bras était faible, ses gestes désordonnés. Le marteau vola au-dessus de la tête de Huitzilopochtli, ébouriffant quelques plumes rouge vif au passage.

Le dieu aztèque a baissé la main qui lui restait.

-
Maintenant ! a lâché David.

Il s'est levé. Jalil l'a imité, puis moi et enfin Thorolf.

Nous avons couru comme un seul homme vers le pied de Huitzilopochtli.

Je suis arrivé le premier. Je tenais mon épée, pointe vers le bas. Je l'ai levée, j'ai arc-bouté mon dos et frappé de toutes mes forces. La pointe s'est enfoncée. Puis Thorolf a abattu sa hache, David son épée et Jalil la sienne.

Et là, rien !

Pas de sang, pas de cri de douleur, pas de réflexe de recul.

Huitzilopochtli a soulevé de terre un Olaf au pied d'airain sans défense. Il a pris sa victime par les jambes et coincé le haut de son corps entre les crochets du serpent.

Il a coupé Olaf en deux et englouti le cœur encore battant de sa victime.

CHAPITRE 5

Les Vikings ont rompu les rangs et pris leurs jambes à leur cou.

Comme l'avait prédit David, ils ont été rattrapés alors qu'ils tentaient de remettre à flot les bateaux échoués sur la grève.

J'ignore combien d'entre eux ont péri dans le massacre. Des milliers, sans doute. J'ignore également combien ont été capturés. Je le fus, David aussi. Jalil? April? Comment savoir ce qu'il était advenu d'eux dans ce chaos ?

Il a fallu le reste de la matinée et une partie de l'après- midi aux Aztèques pour rassembler tout le monde. Pendant tout ce temps, nous sommes restés assis dans le sable. Sans nourriture, sans eau. Il faisait chaud, et le soleil qui descendait lentement à l'horizon faisait gonfler la blessure béante sur mon crâne.

Finalement, quand le soir arriva, ils nous ont fait marcher jusqu'à New Tenochtitlan. Nous étions rangés en colonnes, entourés d'Aztèques armés jusqu'aux dents. Accablés par la défaite, nous avons franchi en titubant les larges portes de la cité, puis enfilé des rues tirées au cordeau et pavées avec une précision quasi mathématique.

Des femmes et des enfants sortaient des maisons pour nous railler.

Us nous jetaient toutes sortes d'immondices : des cendres de leur cheminée, des os, des matières fécales. Ce n'était pas joli à voir.

Je scrutais la foule, essayant d'apercevoir Jalil ou April. Ils restaient introuvables. Mais il faut dire que j'avais au milieu d'une marée de Vikings et, même s'ils courbaient la tête, ils demeuraient assez grands pour me cacher mes amis.

David se trouvait près de moi. Lui aussi promenait son regard autour de lui, cherchant un moyen de s'échapper. David, ce type mal dans sa peau qui voulait en découdre. Pour lui, c'était la fête, le grand bal des machos.

Et moi dans tout ça? Moi, je voulais me tirer, tout comme David, mais pour de bon. J'en avais plus qu'assez d'Everworld.

J'étais prêt à rentrer à la maison et à ne plus en sortir, à rester sagement assis à ma table au lycée, à faire mes devoirs, à passer mes

examens, à appeler mes professeurs «monsieur» et «madame» et à retourner directement chez moi après les cours pour dire à ma mère que je l'aimais et à mon père qu'il était mon héros.

Fuir cet enfer pour retrouver ma maison et le monde réel. Voilà ce que je voulais.

Mais David était occupé à mesurer la hauteur des murs, à apprécier la force de frappe des braves et fiers guerriers aztèques.

Nous parcourions de larges avenues bordées de bâtiments de pierre d'une propreté immaculée. Ils devaient abriter des ateliers, des commerces et quelques habitations. Certains comptaient jusqu'à trois étages. Sur leurs toits en terrasse, des Aztèques en délire agitaient des branches de palmier et nous balançaient des crottes.

-

Ils ne jettent pas à manger, a dit une voix.

Je tournai brusquement la tête.

-

Jalil, où tu étais passé? Eh David, regarde, Jalil est là. Je ne te voyais plus, où tu étais ?

-

Je traînais derrière, a répondu calmement Jalil. J'attendais de voir si vous aviez des problèmes.

Cette réponse m'agaça profondément, mais le moment était mal choisi pour lui reprocher cette tendance à ne se préoccuper que de sa petite personne.

-

Je ne vois encore rien, a marmonné David. Mais à mon avis, ils vont faire la fête toute la nuit. Se soûler à mort... et devenir moins vigilants, peut-être.

Il esquiva un étron qui volait vers nous. Lui a réussi à l'éviter, mais moi pas.

-

Us ne nous jettent pas de la nourriture, a répété Jalil.

-

Tu espérais quoi ? Des tranches de pastèque et du poulet frit? ai-je grogné tout en m'essuyant avec ma manche.

-

Tu sais que tu deviens un vrai plouc quand tu es stressé, a lâché Jalil avec un petit sourire narquois.

-

Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de bouffe ? a demandé David. Pourquoi tu fais une fixation là-dessus ?

-

Parce que, en général, quand on veut humilier des vaincus, on leur jette des ordures. On leur balance des trognons de pomme et...

Il roula ses yeux vers moi.

-

Des os de poulet et des peaux de melon. Pourtant ces gens ne nous jettent pas de la nourriture, même pas des restes. Et regarde-les. Regarde les civils.

Je les ai observés plus attentivement.

-

Us ne sont pas très gras.

-

Us souffrent de malnutrition, a déclaré Jalil. J'irais même jusqu'à dire qu'ils sont au bord de la famine. Les soldats sont bien nourris, mais ce n'est pas le cas des femmes et des enfants. Et puis, tu as vu des vieux parmi eux ?

Je n'en avais vu aucun. Et je n'aimais pas le tour que prenait cette conversation.

-
Huitzilopochtli mange les cœurs, mais qui mange le reste? a-t-il demandé.

Marcher à travers une foule qui vous regarde comme une saleté d'envahisseur n'est déjà pas très réjouissant, mais si vous vous mettez à imaginer que ces gens voient en vous leur prochain déjeuner, l'expérience devient carrément cauchemardesque.

Ils nous ont fait passer au pied de l'immense pyramide.

Huitzilopochtli avait complètement disparu de la circulation.

Il se dégageait de ce lieu une odeur pestilentielle, à vous couper le souffle.

Il n'était pas difficile de deviner l'origine de cette puanteur. Les marches de la pyramide étaient entièrement recouvertes d'une croûte de plusieurs centimètres d'épaisseur.

Du sang.

J'ai levé les yeux et contemplé ces marches en imaginant la quantité de sang qu'il avait fallu et à quelle vitesse il avait coulé pour dégouliner jusqu'en bas d'une telle hauteur.

Je n'avais plus qu'un désir : rentrer chez moi.

CHAPITRE 6

-

Eh bien, on ne peut pas se plaindre, ai-je dit.

C'était une heure plus tard. Nous, c'est-à-dire David, Jalil, moi-même et près de deux mille de nos copains les Vikings étions tous enfermés dans une immense salle de six ou sept mètres de haut, dont les murs étaient tellement éloignés les uns des autres qu'il aurait fallu marcher dix bonnes minutes pour parcourir la distance qui les séparait. D'énormes piliers, larges comme des troncs de séquoia, soutenaient le plafond, lequel était percé de place en place de trous grillagés qui laissaient entrer l'air et la lumière. Celle-ci diminuait rapidement. Et dans la salle il faisait déjà aussi sombre que dans le sous-sol de ma maison. Des gens passaient au-dessus des grilles. Je n'en étais pas certain, mais il me semblait qu'ils s'arrêtaient pour nous regarder.

Les Aztèques étaient indéniablement de meilleurs bâtisseurs que les Vikings. Les hommes du Nord en étaient encore à l'âge du bois et du torchis, alors que les Aztèques édifiaient déjà des bâtiments avec des pierres grosses comme des voitures.

Ils accordaient aussi un soin particulier aux petites choses de l'existence. Il y avait dans un mur plusieurs niches qui abritaient des toilettes. On faisait sa petite commission, après quoi on n'avait plus qu'à tirer la chaîne île la chasse d'eau.

Ils avaient également des bains, des cuves basses et carrées remplies d'eau chaude.

Les Vikings, bien évidemment, n'accordaient aucun intérêt à ces baignoires.

D'ailleurs, personne dans cette salle ne s'intéressait à quoi que ce soit. Les Vikings étaient anormalement calmes. Ils avaient cessé de brailler et de s'esclaffer. Personne ne réclamait bruyamment un poème, une chanson ou une chope de bière. Personne ne menaçait de fendre à coups de hache la tête d'un compatriote.

Je ne voyais autour de moi que des mines d'enterrement, et ce découragement était bien compréhensible. Tous, nous savions ce qui nous attendait. Nous savions que, tôt ou tard, on nous ferait gravir

l'escalier de la grande pyramide, et qu'au sommet des prêtres nous coucheraient sur des autels de pierre puis nous arracheraient le cœur d'une main experte, tandis que notre sang dégoulinerait le long des marches.

Cette pensée m'était intolérable. Elle me soulevait l'estomac et me serrait la gorge.

-

J'ai bien envie de nettoyer ces saletés que j'ai sur la tête, a déclaré Jalil.

J'ai pris une grande inspiration. Je n'avais plus respiré depuis que l'image terrifiante de mon propre sacrifice s'était formée dans mon esprit.

J'ai tendu la main, paume vers le ciel, dans un geste d'invitation.

-

Mais vas-y, ne te gêne pas. Personne ne te disputera ta baignoire.

Mais Jalil avait l'air nerveux et David aussi.

-

La vieille angoisse des vestiaires qui remonte ? ai-je raillé. On a peur que les grands Vikings se moquent de son... équipement?

-

Nous sommes dans une prison, a dit Jalil. Tu le comprends.

Ici, il n'y a pas de femmes. Et les plus forts s'attaquent aux plus faibles pour...

-

Pas question que je reste couvert de toutes ces saletés, ai-je fait. Je vais prendre un bain.

C'était une petite démonstration de courage. Mais je devais m'occuper. Je ne pouvais pas demeurer assis là à me torturer les méninges en me demandant ce qu'on éprouve quand on regarde son cœur encore

battant en se disant qu'on n'a plus que quelques secondes à vivre.

Je me rappelais comment Sven le Mangeur d'épée avait contemplé d'un air hébété ses propres jambes.

Je me rappelais... Respire, ne montre pas ta peur.

-

Je préférerais une douche, ai-je dit en essayant en vain de prendre un air détaché.

Je n'avais jamais beaucoup aimé les bains, mais pour une fois je m'en contenterais.

J'ai commencé à me dévêtir. Les Vikings n'avaient pas l'air particulièrement captivés par le spectacle. L'un d'eux a levé les yeux, sans doute pour voir si, en tant qu'étranger, j'avais un truc inhabituel, comme une queue, par exemple.

Quand j'ai été nu, j'ai escaladé une des cuves. Je suis entré très progressivement dans l'eau, parce qu'à ce moment-là j'ai pensé que ces bains n'étaient peut-être pas des bains.

Mais je m'étais alarmé pour rien. Mes pieds ont touché un fond de pierre lisse. Le niveau de l'eau a monté quand, en frissonnant, je me suis immergé dans la baignoire. Il y avait quelque chose de visqueux, comme de la cire fondue, dans un récipient fait de feuilles tissées. J'ai plongé un doigt dedans et reniflé.

C'était du savon, un peu trop parfumé à mon goût, mais je n'allais pas faire le difficile. J'ai commencé à nettoyer doucement ma blessure à la tête. Je n'avais pas de désinfectant, mais je pouvais au moins laver ma plaie.

-

Que fais-tu ? m'a demandé d'un ton bourru le Viking qui m'avait déjà regardé.

-

Je prends un bain.

Il secoua la tête.

-

Tes facéties ne réjouiront pas les cœurs aujourd'hui, ménestrel.

J'ai pris dans mes paumes serrées un peu de la pâte qui sentait la mangue et je l'ai étalée sur mes cheveux. Jalil est venu me rejoindre, suivi de David. Nous étions trois adolescents américains bercés depuis leur plus tendre enfance par les jingles des publicités pour savons et déodorants. Nous étions dans le troisième cercle de l'enfer, mais pourtant bien déterminés à ne pas sentir mauvais.

Je me suis adossé contre la cuve et j'ai fermé les yeux, le savais que je n'étais pas prêt à dormir. Mais je pouvais me laisser aller et éloigner mes pensées des horreurs que j'avais vues ce jour-là.

Je pouvais m'imaginer regardant la télé allongé sur mon canapé ou disputant un match de football dans le parc, près du lac. Je pouvais m'imaginer avec quelques copains descendant en train à Chicago par une chaude journée d'été et traînant, la chemise ouverte près de Navy Pier, à la recherche de filles, d'une partie de rigolade et d'une bonne dose de problèmes.

J'arrivais à penser à autre chose qu'au monstre qui allait bientôt ne faire qu'une bouchée de mon petit cœur.

Mais non, je n'y arrivais pas. Je ne pouvais me concentrer sur rien d'autre. Les images de brutalité que j'avais vues occupaient tout mon esprit. Et je ne cessais de me demander ce qui avait pu arriver ou ce qui était en train d'arriver à April.

Senna savait-elle ? Quand elle nous avait entraînés dans cette aventure, savait-elle à quoi elle exposait sa demi-sœur ? Moi, je ne comptais pas. Entre Senna et moi, c'était fini depuis longtemps. Mais April ! Bon sang, Senna et elle vivaient sous le même toit !

J'ai ouvert les yeux et regardé autour de moi. David était plongé dans ses pensées. Jalil aussi.

J'avais une question à leur poser. Ils ne connaîtraient pas la réponse, mais ne devions-nous pas au moins y réfléchir ? Nous demander ce que nous fichions là ? Jalil aurait bien une de ses théories à nous servir. Quelque chose d'un peu plus consistant qu'une simple certitude qui me disait que nous nous étions fait avoir sur toute la ligne par cette chère Senna Wales.

Comment on sort d'ici? a demandé David dont la tête était recouverte d'une mousse rosâtre.

-

Sur une assiette, entouré de patates et de carottes, ai- je répondu.

Il m'a lancé un regard noir.

-

Comment on sort d'ici ? a-t-il répété.

Jalil était à court d'inspiration, et moi aussi. J'étais fatigué, vanné.

L'eau chaude me donnait envie de dormir. Or dormir me permettrait de m'échapper dans le monde réel.

-

Nous avons avec nous plus d'un millier de guerriers parmi les plus redoutables que le monde ait jamais connus, a déclaré David en promenant son regard parmi les Vikings.

-

On n'a que dalle, a rétorqué Jalil. Ces types ne bossent pas pour nous. Nous sommes des ménestrels, tu te rappelles? Personne ne nous a promus au rang de général.

-

J'espère qu'April va bien, ai-je dit.

Idiot ! ne pense plus à April. Et n' imagine surtout pas ce qui a pu lui arriver.

Respire !

-

Elle va sûrement bien, a dit Jalil, et Senna aussi.

A ce moment-là, j'ai explosé. Je ne sais pas pourquoi, j'ai pété les plombs.

-

Senna peut bien crever, je m'en tape ! Elle peut bien être servie en dessert à Big H. Oublie cette fille. C'est à cause de cette tarée qu'on se retrouve dans ce borborygme.

Respire. L'étau était autour de ma poitrine. Il expulsait l'air de mes poumons, vidait mes veines de leur sang. Je sentais mon cœur. Il était là, dans ma poitrine, sous les côtes, sous le sternum. La vache ! Ils allaient m'éventrer comme un poulet, découper le cartilage pour atteindre le cœur palpitant. La lame d'obsidienne dentelée trancherait les veines, les artères, et alors le cœur...

Je crierais. Je hurlerais, je supplierais, et eux, indifférents à mes cris, n'auraient pas la moindre hésitation. Je n'étais rien pour eux, je n'étais rien pour le dieu assoiffé de sang qui dévorait mon cœur.

Respire. Respire.

-

Écoutez-moi bien, a commencé David à voix basse. La situation n'est pas brillante. En fait, elle pourrait difficilement être pire. Mais nous devons essayer d'en tirer le meilleur parti. Il doit bien exister un moyen de sortir d'ici. Forcément.

Jalil a eu un rire amer.

-

David, tu as vu ce sang sur la pyramide ? Il a fallu que des dizaines de milliers de gens montent là-haut pour en déverser une telle quantité. Peut-être même des centaines de milliers. Et tous devaient penser eux aussi qu'il y avait un moyen de s'échapper.

Je suis sorti de ma baignoire.

Respire, Christopher, respire.

CHAPITRE 7

Je cours au milieu du terrain, torse nu. La balle en rebondissant imprime les carreaux de sa surface contre ma main. La semelle de mes chaussures de sport glisse sur le parquet ciré. Une main surgit, tente de me prendre la balle. Pas question. Je repousse l'adversaire d'un coup d'épaule.

Le panier est juste devant moi, il me tend les bras.

Des images me traversent l'esprit. Des Vikings, des Aztèques. Olaf et Sven coupés en deux comme de vulgaires poulets.

Huitzilopochtli.

J'ai laissé échapper la balle. Un gars de l'équipe des «chemises» l'a attrapée au vol, s'est retourné et a remonté le terrain.

-

Qu'est-ce qui t'a pris, Hitchcock ? a beuglé l'entraîneur.

Les autres « torsos nus » qui jouaient dans mon camp m'ont fusillé du regard.

-

Je crois que je me suis fait une élongation, ai-je dit en me touchant le mollet.

Je suis sorti en boitant du terrain et suis allé m'asseoir sur les gradins.

J'étais de retour chez moi. J'avais dû m'endormir dans Everworld.

C'était difficile à croire. J'étais allongé sur un lit de paille près de gaillards crasseux, les yeux ouverts sur l'obscurité, essayant de penser à tout, sauf à cette sinistre pyramide.

J'avais dû m'assoupir. Je ne trouvais pas d'autre explication au fait que je me retrouve là, dans le monde réel. C'était ainsi que ça fonctionnait. Nous ne savions pas pourquoi. Quand l'un de nous s'endormait dans Everworld, il se réveillait dans son ancienne vie, dans son ancien corps, avec dans la tête deux mémoires distinctes : d'une part les souvenirs d'une journée ordinaire et monotone, partagée

entre le lycée et la maison. Et d'autre part les souvenirs beaucoup moins ennuyeux de ce que nous avons vécu dans Everworld.

C'était comme si mon moi réel, normal, celui qui n'avait pas attaqué les Aztèques avec des épées vikings, c'était comme si ce moi subissait de temps en temps une petite mise à jour. Et inversement.

Comme si je, nous, les deux Christopher se branchaient par intermittence sur CNN pour savoir ce qui était arrivé à leur double.

« Oh, intéressant, je vois que tu as obtenu un B plus à ton devoir de chimie.

Oh, intéressant, je vois qu'on va bientôt t'arracher le cœur pour le jeter en pâture à Big H.

Eh bien, merci pour cette information et bonne chance pour ton rencard de samedi soir !

Merci et bonne chance à toi, j'espère que tu arriveras à t'échapper avant d'être dévoré par les cannibales. A plus ! »

Les autres. Je devais trouver les autres. Mais nous avions encore dix minutes de match à jouer avant de pouvoir regagner les vestiaires.

D'une manière ou d'une autre, nous devons trouver un moyen, je ne savais pas lequel, pour rester ici, pour ne pas retourner là-bas.

Il existait peut-être une autre copie de moi de l'autre côté.

Domage pour elle. Tant que moi, Christopher, celui qui possédait le cerveau, les souvenirs, les pensées, le sens de l'humour, tant que la créature égoïste et sans scrupule appelée Christopher n'était pas là-

bas, je n'en avais rien à faire. Huitzilopochtli pouvait bien me manger le cœur. Tant que je n'étais pas là pour le voir.

J'ai interpellé mon entraîneur :

-

Monsieur !

-

Qu'est-ce que tu veux, Hitchcock ?

-

J'ai besoin d'aller à l'infirmerie. Il faut que je prenne de l'aspirine avant que ça se mette à enfler.

-

Hum. T'es bien le pire tire-au-flanc que j'aie jamais rencontré.

-

Je peux partir, monsieur ?

-

De toute façon, tu ne nous serviras à rien dans cet état, m'a-t-il répondu.

Je me suis levé et suis sorti en m'appliquant à boiter de manière assez convaincante. Une fois dans le vestiaire, j'ai pris une douche en quatrième vitesse, enfilé mes vêtements et suis parti à la recherche de David.

Mais c'est sur April que je suis tombé. Elle était dans le hall d'entrée et se dirigeait vers la bibliothèque. Je l'ai appelée.

Elle m'a répondu par un hochement de tête conspirateur. Elle avait l'air de beaucoup s'amuser.

Je l'ai attrapée par le bras et l'ai poussée sur le côté, la plaquant pratiquement contre une rangée de casiers.

-

Où es-tu ? ai-je susurré.

-

Mais ici, a-t-elle dit en dépliant ma main qui serrait son bras.

-

Où es-tu de l'autre côté ? Dans Everworld ?

Elle a haussé les épaules.

-

Aux dernières nouvelles, nous étions tous à bord de ce drakkar et partions livrer bataille aux Aztèques.

-

Tu ne t'es pas endormie depuis ? Ou alors... alors, je ne sais pas, ai-je ajouté sans conviction.

-

Comment ça s'est passé ?

-

Quoi ?

-

La bataille.

-

Nous n'avons pas précisément gagné, ai-je répondu en essayant de modérer mon penchant pour l'ironie.

-

Quelqu'un a été blessé ?

-

Non, aucun de nous. Mis à part toi, peut-être, parce qu'on ne sait pas où tu es. Sven est mort, Olaf aussi. Et nous autres sommes retenus prisonniers en attendant qu'on nous arrache le cœur, et qu'on nous fasse rôtir à la broche avant de nous servir encore tout chauds sur un lit de salade et de rondelles de tomates.

Malgré tous mes efforts pour la contenir, l'ironie avait fini par prendre le dessus. Je criais presque au visage d'April, je lui postillonnais dans la figure.

-

Et moi, où je suis? a-t-elle demandé d'une voix angoissée.

-

Nous n'en savons rien. Mais tu es restée à bord des bateaux qui, tu peux me croire, sont tous tombés entre les mains de la joyeuse bande de Huitzilopochtli.

Elle est devenue pâle comme un linge. Ses grands yeux verts se sont écarquillés.

-

Oh, mon Dieu ! Alors, je suis peut-être...

-

En train de divertir les guerriers aztèques, ouais.

CHAPITRE 8

April était décomposée. Je n'y étais pas allé de main morte. Je me conduis toujours ainsi quand j'ai peur. J'envoie aux autres des coups bas. Je le reconnais, c'est un trait de caractère qui ne me rend pas très sympathique.

-

Et si j'avais été tuée a-t-elle demandé en posant sa main sur mon bras.

Cette fille est craquante. Et d'autres circonstances, mon sang n'aurait fait qu'un tour, et j'aurais pensé :

« On va chez toi ou chez moi ? » Mais je n'étais pas complètement idiot. Je savais bien que ce geste d'April n'était pas une invitation coquine. Elle me demandait de la rassurer, de lui dire que tout allait bien se passer. Mais je ne pouvais pas lui donner la réponse qu'elle attendait de moi, parce que justement tout allait mal.

-

Je ne voudrais pas te paraître insensible, April, ai-je dit, mais si tu es morte là-bas, finalement, c'est génial. Ça signifie qu'on peut survivre à notre propre disparition dans l'autre monde. Et crois-moi, avec ce qui m'attend là-bas, je donnerais n'importe quoi pour apprendre que la mort n'est pas fatale.

Elle a hoché la tête, lentement, mais elle restait toujours aussi pâle.

-

Et si elle est fatale, justement ? Ça veut dire que je peux tomber raide d'un instant à l'autre à cause d'un truc qui me sera arrivé dans Everworld et dont j'ignorerai tout ?

-

Est-ce que tu as vu Jalil ou David ?

Elle n'a pas répondu tout de suite. Elle était à des milliers de kilomètres de là. L'espace d'une seconde, j'ai même cru qu'elle était retournée de l'autre côté. Enfin, que l'April d'Everworld venait de la rejoindre. Mais non.

-

Je viens de voir Jalil en cours. Il ne m'a pas adressé le moindre regard. Tu es sûr que tous les deux sont encore en vie ?

-

Oui, aux dernières nouvelles. Je crois que je me serais réveillé si quelqu'un était venu pour les emmener.

-

Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

-

Si je le savais... Le mieux est d'aller à notre prochain cours et d'attendre de voir si... Je ne sais pas ! Toute cette situation est tellement dingue. Où est la logique dans cette histoire ? Comment peux-tu organiser ta vie quand tu es en retard à un cours et qu'en même temps tu es sur le point d'être sacrifié à un dieu païen ? Je ne sais plus quelle vie je dois mener. D'une seconde à l'autre, je peux me réveiller et boum ! je me retrouve là-bas et le Christopher qui est resté ici n'a plus qu'à attendre, comme toi maintenant, de savoir ce qui se passe quand on éventre son alter ego.

Une fois de plus, l'étau m'étreignait la poitrine.

-

J'aimerais pouvoir aller dormir, soupira April. Au moins, je saurais où je suis.

A ce moment-là, un professeur passa près de nous. Elle avait dû entendre la fin de notre conversation, parce qu'elle secoua la tête avant de continuer son chemin.

-

A ce rythme, ai-je dit, on sera bientôt morts dans Everworld et enfermés chez les fous dans ce monde.

-

Il faut trouver David, a déclaré April.

-

Et qu'est-ce qu'il fera ?

-

Je n'en sais rien. Quelque chose, j'espère.

J'étais un peu vexé. Sans s'en rendre compte, April venait de m'évincer. David trouverait quoi faire, et moi alors ? A quoi je servais

? A rien, sans doute.

La sonnerie a retenti. Toutes les portes du couloir se sont ouvertes d'un seul coup. Comme une volée de moineaux, les élèves ont surgi des salles de classe. Ils criaient, bavardaient, riaient, couraient et faisaient danser leurs sacs à dos sur leurs épaules.

David est apparu, accompagné de Jalil.

-

Vous êtes ici ou là-bas? ai-je demandé sans préambule.

-

Je suis endormi, répondit Jalil, mais David est toujours éveillé.

-

Sortons d'ici.

-

Mais je ne peux pas manquer mon dernier cours, a protesté April.

Et puis tout à coup je me suis retrouvé dans la grande salle pleine d'hommes puants.

-

Non ! me suis-je écrié.

Jalil s'est réveillé en sursaut. David? Il n'était plus là, envolé. J'ai regardé autour de moi, essayant de voir ce qui m'avait tiré du sommeil. Des guerriers aztèques se frayaient un chemin parmi les corps allongés par terre.

Ils étaient une demi-douzaine, armés jusqu'aux dents. Deux d'entre

eux me firent immédiatement penser à ce copain de Charlie Brown, celui qui refuse obstinément de se laver.

Ils étaient habillés tout en noir. A première vue, du moins, parce qu'il était difficile de deviner de quelle couleur avait été leur robe à l'origine. Leurs cheveux longs, emmêlés, pendaient en longues mèches grasses.

La peau de leur visage était noire, mais pas comme celle des Africains parce que, contrairement aux Vikings qui s'étaient allègrement mélangés dans leur joyeux monde de déjantés, les Aztèques avaient tous le même teint cuivré et la même chevelure sombre. Ces types devaient leur couleur de peau non à la mélanine, mais à la suie, à la cendre et à une incurable allergie au savon.

J'avais trouvé jusque-là que les Vikings puaien. Mais comparés à ces deux-là, les grands hommes du Nord sentaient aussi bon que des vendeuses de parfumerie. Les Vikings étaient sales involontairement, alors que ces deux types avaient semble-t-il dédié leur vie à la crasse.

Les effluves qu'ils dégageaient étaient puissants, écoeurants, épouvantables. C'était un mélange d'odeurs corporelles, de saleté et de moisissure. Mais la pire de toutes était le relent fade du sang séché.

Les deux égouts ambulants et leur escorte de guerriers tirés à quatre épingles avançaient prudemment au milieu des hommes qui ronflaient.

De temps en temps, ils désignaient un Viking, alors les gardes réveillaient l'homme sans ménagement et le poussaient vers l'autre bout de la salle.

-

Des prêtres, a fait Jalil.

-

Qu'est-ce qu'ils fabriquent ?

Il me regarda du coin de l'œil.

-

Ils sélectionnent des joueurs pour le prochain tournoi de volley. Comment veux-tu que je le sache ? Je suis aussi largué que toi.

Mais, si tu veux mon opinion, ils sont en train de choisir le menu.

Les prêtres continuaient d'avancer vers nous. Fallait-il essayer de s'éloigner? Ne risquait-on pas d'attirer leur attention ? J'avais l'impression de vivre une version terrifiante de l'éternel jeu des salles de classe qui consiste à baisser le nez dans son cahier pour que le professeur ne vous appelle pas au tableau.

Jalil et moi avons fait semblant de dormir.

« Respire, Christopher », me répétais-je sans cesse.

-

Ces deux-là, a dit l'un des prêtres. Ils sont jeunes. Leur cœur sera bien tendre.

CHAPITRE 9

J'aurais pu dire : « Non, pas moi ! », mais je me suis tu.

Je me suis levé, tremblant, hébété. Je ne sentais plus mon corps.

Peut-être voulais-je me convaincre que je n'étais pas vraiment là.

Peut-être voulais-je croire que j'étais de retour là-bas, dans le monde réel, au lycée, dans les couloirs si familiers, adossé aux casiers, bavardant avec les copains, loin, très loin d'ici.

Ça ne pouvait pas être réel. C'était impossible.

Je marchais d'un pas chancelant, juste derrière Jalil. Les guerriers étaient presque gentils avec nous. Respectueux, même. Pas seulement avec nous, mais avec les Vikings aussi. Ceux-ci avançaient comme un troupeau de moutons. Et nous étions tout aussi dociles.

Pourtant je crois que j'avais espéré mieux que cette résignation de la part des hommes du Nord qui marchaient tête basse en traînant des pieds.

-

Où est David ? ai-je demandé à Jalil.

Pour toute réponse, il a secoué la tête.

-

Il a dû se trouver une bonne planque, ai-je lâché amèrement.

Nous étions maintenant dehors. La lune baignait la cité dans une clarté bleuâtre. Les murs de brique dorée, les toits ocre-rouge et les pavés noirs en pierre de lave, tout prenait des teintes bleues et argentées, tout n'était plus qu'ombres et recoins obscurs.

L'air était chargé d'humidité. L'air de la jungle. Il restait chaud, même la nuit. Épais. Mais il n'y avait pas de moustiques. C'était étrange. Huitzilopochtli les avait peut-être bannis de sa cité. Il ne voulait peut-être pas de concurrence pour le sang.

J'ai vu des rats, ou quelque chose d'horriblement approchant, qui

traversaient notre route ou trottinaient le long des murs. Nous avançons dans un silence total qui n'était troublé que par le bruit de nos pas. Nous étions deux cents, trois cents peut-être, et notre escorte ne comptait pas plus de vingt hommes.

-

Les gardes ne sont pas nombreux, ai-je murmuré à l'adresse de Jalil.

Il acquiesça.

-

Oui, mais ils sont armés et pas nous. D'un autre côté, ce n'est pas comme s'ils avaient des pistolets mitrailleurs. Un type seul armé d'une lance ne peut pas en arrêter dix autres.

C'était drôle. Nous aurions pu aisément nous débarrasser de nos gardes, pourtant nous n'avons rien tenté. Et visiblement, nous étions les seuls à qui cette idée était venue.

D'ailleurs les gardes ne semblaient pas le moins du monde en alerte.

-

Viens, ai-je fait. Personne n'a dit que nous devons tenir le rythme.

J'ai secoué la tête d'un air entendu. Jalil a saisi l'allusion. Nous avons légèrement ralenti notre allure, laissant le flot des Vikings nous entourer. Je cherchais peut-être David, ou bien autre chose.

N'importe quoi.

Et c'est Thorolf que nous avons trouvé. Ce type est une caricature de Viking. Bâti comme une armoire à glace, il arbore des biceps impressionnants et une barbe broussailleuse. Il est plus âgé que nous, il appartient à une autre génération, mais nous l'aimons bien.

Thorolf est la crème des Nordiques.

-

Thorolf ! ai-je murmuré.

-

Oui, c'est moi. Pour mon malheur.

Il n'était plus que l'ombre de lui-même. Je ne reconnaissais plus le gaillard jovial et braillard dont j'avais le souvenir.

Il est vrai que moi aussi j'avais changé. L'approche de la mort, ça vous transforme un homme.

-

Thorolf, on peut facilement se débarrasser des gardes. Nous sommes des centaines et eux une poignée.

Il a paru déconcerté.

-

Nous sommes prisonniers, a-t-il rétorqué.

-

Justement, Christopher veut dire que nous ne sommes peut-être pas obligés de le rester, lui a expliqué Jalil.

Mais Thorolf semblait toujours aussi perplexe.

-

Nous avons perdu la bataille. Ils sont plus puissants que nous.

-

Oui, vieux, on était là nous aussi, ai-je dit. On sait qui a gagné et qui a perdu. Mais, c'est du passé. A présent nous les surpassons en nombre. Nous sommes dix fois plus nombreux qu'eux. Alors, bing !

paf ! boum ! on leur règle leur compte, et puis on court jusqu'aux portes de la cité, on regagne les bateaux et bon vent !

-

Leur dieu est beaucoup trop puissant. Même Mjöllnir dans la main d'Olaf au pied d'airain n'a pas réussi à le vaincre.

-

Peut-être que Big H. je veux dire, Huitzilopochtli, est endormi.

Après tout, c'est la nuit.

Jalil s'en est mêlé en prenant son éternel ton du type qui a tout compris.

-

Si cette société a toujours une armée, c'est que Huitzilopochtli n'assure pas complètement la police. Pourquoi ces types s'embêteraient-ils à s'entraîner, à fabriquer des armes et tout ça, s'il leur suffisait d'appeler Big H à la rescousse chaque fois qu'ils ont un problème?

-

Jalil a raison, ai-je dit à Thorolf. Allez, donne le signal.

Débarrassons-nous de ces gardes.

-

Laissez tomber.

C'était David. Il n'était qu'à quelques pas derrière nous.

-

Oh, comme c'est aimable à toi de te joindre à nous, ai-je dit avec un mélange de soulagement et d'irritation.

Il a haussé les épaules.

-

Je n'étais pas parti. J'ai passé la nuit à essayer de convaincre certains de ces hommes d'organiser une évasion. Aucune chance.

Nous avons laissé Thorolf partir devant.

-

Ils n'arrivent pas à se fourrer ça dans leur grosse tête, nous a expliqué David en arrivant à notre hauteur. Pour eux, la bataille a décidé de tout. Ils avaient Mjöllnir, les Aztèques avaient Big H. Tout le monde

s'est battu héroïquement et leur camp a perdu. Point final. A présent, ils sont prisonniers et tout est joué.

Jalil approuva.

-

Le fatalisme, c'est bien ce que je craignais.

-

Et leur fatalisme va nous être fatal, ai-je grommelé.

-

C'est ainsi qu'ils voient la vie, a continué Jalil, probablement rassuré par le bouillonnement de son propre cerveau. Ce fatalisme est la conséquence directe d'une croyance dans des forces surnaturelles qui contrôleraient notre destin.

-

Eh bien, désolé de te contredire, a fait David, mais nous sommes bien en présence de forces surnaturelles. Ou peut-être que tu n'as pas remarqué ce grand type bleu qui sillonne le ciel en tenant un gros serpent.

-

Tu n'as décidément rien pigé. Je ne nie pas l'existence de Huitzilopochtli. Je dis seulement qu'à première vue il n'est pas capable de nourrir correctement son peuple. Et puis, Olaf a quand même réussi à lui arracher un bras avec Mjöllnir. Il n'est donc pas invulnérable.

Nous étions arrivés au terme de notre marche. Nous avons fait le tour de la grosse pyramide et nous étions au pied de ce qui semblait être sa face arrière. Il y avait là un grand bâtiment de quatre étages sans aucune fenêtre. La seule ouverture que présentait sa façade était une large porte, laquelle était ouverte, révélant un rectangle de lumière dorée des plus accueillants.

La tête de notre colonne s'est avancée pour la franchir.

-

C'est maintenant ou jamais, a dit David.

-

Nous trois seulement? s'est étonné Jalil. Pas question, mon vieux. Ce serait du suicide, et je n'ai pas encore envie de mourir.

Attendons, il y aura forcément une autre occasion.

J'ai hésité, ne sachant lequel des deux je devais suivre. Et puis tout à coup j'ai entendu un bruit parfaitement incongru. Une voix féminine qui se moquait.

-

Attendons une autre occasion, ai-je dit.

Nous avons atteint la porte et sommes entrés à la suite d'une centaine de Vikings.

A l'intérieur, neuf prêtres étaient alignés. Une sorte de cour suprême de la crasse, du sang séché et de la puanteur. Plusieurs d'entre eux avaient la langue, les lèvres, les joues et les oreilles percées de longues épines. La peau était lacérée aux endroits où ces pointes avaient pénétré la chair, et certains prêtres avaient les oreilles en dentelle. Ces Aztèques poussaient décidément très loin leur goût pour le piercing.

A une extrémité de la salle où nous nous trouvions maintenant se dressait la plus belle table de buffet que j'avais jamais vue. De hautes pyramides de bananes, de mangues, de tomates écarlates et d'une sorte de fruit qui ressemblait à un cactus dont on aurait retiré les piquants. C'était comme le rayon des fruits exotiques au supermarché du coin, mais en dix fois plus grand. Il y avait aussi des pommes de terre et des épis de maïs rôtis, des œufs de toutes les tailles, des cochons entiers. D'autres animaux aussi, mais que je ne connaissais pas. Des pots d'argile remplis de diverses boissons. Des fleurs. Des pâtisseries.

Des tortillas et des haricots secs.

Bref, c'était l'heure du brunch au Café royal des Aztèques.

Pourtant, cet impressionnant spectacle qui me faisait venir l'eau à la bouche n'était pas ce que cette pièce renfermait de plus intéressant.

En effet, derrière la ligne que formaient les prêtres, se trouvaient des femmes jeunes, séduisantes et en grand nombre. Au moins une, peut-

être deux par prisonnier. Beaucoup étaient très jolies, dans le genre hyper mince à la Courtney Cox. Leur visage était peint de motifs jaunes et, dans l'ensemble, elles étaient plutôt dénudées.

-

Notre festin du condamné, a lâché Jalil, sarcastique.

Le pire, c'est qu'il avait raison. Les Vikings avaient déjà fait allusion à cette coutume des Aztèques. Pour ces derniers, offrir son cœur à Huitzilopochtli était un honneur. (Bizarre que, dans ce cas, ils ne se soient pas portés volontaires.) Et il fallait que les individus sacrifiés soient bien nourris, en bonne condition physique et d'excellente humeur. Ils allaient par conséquent nous gaver de tous ces mets et nous faire ingurgiter toutes ces boissons qui leur faisaient si cruellement défaut. Et tout ça pour que Huitzilopochtli nous trouve à son goût.

Les Aztèques s'étaient donné du mal. Us nous avaient organisé un beau banquet mais, pour nous, ce serait le dernier.

Et alors j'ai pensé que, si je devais me faire arracher le cœur, autant profiter des quelques heures qu'il me restait à vivre.

CHAPITRE 10

-

C'est ça, goinfre-toi, a dit David, mais reste à l'écart des femmes.

-

Ah ouais, et de quoi je me mêle ? ai-je rétorqué en attrapant une branche de plantain frit et un morceau de ce qui devait être du jambon.

J'étais entouré par deux séduisantes créatures qui m'enlaçaient et promenaient leurs mains sur moi, ce qui me procurait des sensations très agréables.

-

Quand est-ce qu'on t'a nommé à la place de Dieu, David ? J'ai dû rater cet épisode.

-

Est-ce qu'il est bon, ce jambon? a demandé Jalil.

J'ai arraché un gros morceau et l'ai mâchonné en défiant David du regard.

-

Oui, délicieux... Dommage qu'il manque les cornichons.

-

Tu vois, cette jolie fille qui s'accroche à toi, a fait Jalil avec un geste du menton. C'est ce qu'elle dira de toi, que tu es délicieux et que tu serais encore meilleur avec quelques cornichons.

Jalil disait vrai.

Plus tard, demain ou je ne sais quand, cette jeune maigrichonne se gaverait de ma cuisse gauche, mordrait dans ma chair de ses petites dents blanches et se lècherait les babines en savourant ma peau rôtie

et craquante à souhait.

-

Dégage, ai-je grommelé en écartant la fille d'une bourrade.

Je n'avais pas poussé très fort. Pas aussi fort que le méritait une fille qui se demandait si elle me préférerait au court-bouillon ou revenu avec des petits oignons.

Elle a haussé les épaules et s'est éloignée avec sa copine.

Les Vikings, inutile de le préciser, s'en donnaient à cœur joie et sans la moindre retenue. Autour de nous, c'était une véritable orgie, la débauche telle que nous la dépeignent les prédicateurs à la télé : gloutonnerie, ivrognerie, sans parler d'autres comportements que la morale réprouve et qui font la joie des noctambules sur les chaînes câblées.

Pour certains, ce serait une vision de l'enfer, pour moi, c'était celle du paradis. Sauf évidemment le moment où on vous arrache le cœur avant de vous dévorer.

-

Tu sais quoi ? a murmuré David à Jalil tandis que nous traînions notre carcasse tels les inévitables trouble-fête qui viennent toujours gâcher une soirée réussie.

-

Quoi ? ai-je aboyé, tandis que je contemplais autour de moi toutes les bonnes choses que j'étais en train de rater.

-

Je ne sais pas si quelqu'un a jamais cherché à échapper aux Aztèques, mais je suis sûr d'un truc : personne n'a jamais choisi ce moment précis pour tenter une évasion.

Jalil hochait la tête. Il avait pris un air songeur.

-

C'est sans doute vrai. Tous ont dû réagir comme Thorolf. Ils devaient se soumettre à leur destin.

-
Alors, on bouge ? ai-je demandé, sceptique.

-
Ouais, a répondu David en prenant un sourire carnassier et conquérant à la James Bond.

Les mecs mal dans leur peau qui ont besoin de cogner pour se sentir des hommes ont toujours eu le don de me taper sur les nerfs.

J'ai regardé Jalil. Ce bouffon, en plus d'être susceptible et viscéralement égoïste, croyait tout savoir mieux que tout le monde, mais au moins il n'essayait pas de prouver au monde entier qu'il était Conan le Barbare.

-
C'est peut-être notre dernière chance, a-t-il dit.

Il avait l'air mort de trouille. Alors j'ai acquiescé. J'ai tendance à faire confiance aux types qui ont le trouillomètre à zéro quand ils sont sur le point de se lancer dans une opération suicide. Si j'avais eu un miroir pour me regarder, je crois que j'y aurais vu le visage d'un mec vert de peur. Quatre-vingt-dix pour cent des problèmes dans le monde viennent de gens qui croient avoir quelque chose à prouver aux autres.

-
J'ai une idée, ai-je dit. On n'a qu'à sortir par la porte.

David approuva.

-
Ouais, comme si on sortait s'en griller une ou pisser un coup.

-
L'air de rien, a renchéri Jalil. Et puis quand ils comprendront et essaieront de nous attraper, on se fera la malle. Le problème est de savoir de quel côté.

-

On sort de la ville et on prend la direction de la jungle, ai-je suggéré

-

Et April ? a objecté David.

-

On ne pourra pas faire grand-chose pour elle quand on sera morts, ai-je rétorqué sèchement.

-

Pas question, a-t-il protesté. On rentre tous ensemble ou bien personne ne rentre. Nous trois, April et Senna.

-

D'accord, comme tu voudras.

-

Il faut prendre la direction de la plage, a déclaré Jalil. Si on court plus vite qu'eux, on peut y arriver. Mais dans la jungle, d'autres dangers nous attendent : les animaux sauvages, les insectes, les sables mouvants. Sans compter que ces gens connaissent la forêt comme leur poche, alors que nous...

Ça se tenait. Je me suis vivement remis sur mes pieds, le ne voulais pas attendre que David nous sorte un truc du genre: «Allez, les gars, il est temps de passer à l'action ! »

J'ai essuyé mes mains moites sur mon pantalon.

-

Je donnerais ma mère contre un bon pistolet mil railleur, ai-je marmonné.

Nous nous sommes frayé un chemin à travers la foule qui continuait de festoyer à qui mieux mieux et de se livrer aux pires débauches. Nous nous faisions l'effet de trois missionnaires qui seraient tombés par hasard dans un réveillon de nouvel an chez Caligula.

Prenant une démarche faussement dégingandée et balançant les bras pour nous donner un air décontracté, nous nous sommes avancés vers

la porte toujours ouverte sur l'air chaud de la nuit.

Deux types qui portaient une coiffe à plumes imitant une tête d'aigle étaient postés là, les bras croisés sur leur torse imberbe. Nous approchions pas à pas. Mes yeux étaient attentifs au moindre mouvement qui m'indiquerait que les deux emplumés allaient dégainer leurs épées d'obsidienne et nous hacher menu comme chair à pâté.

-

Riez, parlez, nous a chuchoté David avec brusquerie. Ayez l'air naturel.

-

Ah ! Ah ! Ah ! s'est esclaffé Jalil.

-

Ouais, comme tu dis, a fait David avec un enthousiasme idiot.

Les Cubs iront en finale cette fois-ci. Ah ! Ah ! Ah !

-

Tu vas me faire mourir de rire, me suis-je exclamé à mon tour avec cet entrain feint qu'on réserve d'ordinaire aux visites à la grand-tante Amélie dans sa maison de retraite.

Encore un pas, un autre. Aucune réaction. Rien, pas un mouvement.

Je me suis adressé à l'un des deux gardes avec mou plus beau sourire :

-

Belle fête !

Je l'ai vu poser la main sur la poignée de son arme.

J'ai pivoté sur mes jambes. Ma main droite a visé son menton. Elle l'a raté et l'a touché à la tempe.

J'ai fait un autre quart de tour, mais mon poing cette fois n'a rencontré que de l'air.

L'épée était dégainée. Le deuxième garde a réagi très vite. David l'a chargé et l'a plaqué contre le montant de la porte.

Pendant ce temps-là, mon garde m'envoyait un coup d'épée qui est passé à un millimètre de mon menton. Je suis tombé en arrière. Dans ma chute je lui ai balancé un grand coup de pied dans le tibia.

J'ai atterri sur le dos, le souffle coupé. Jalil a envoyé à mon adversaire un coup de poing qui l'a touché à l'oreille. Le type a chancelé. David s'est alors jeté sur lui. Collé contre l'homme, il lui assenait de petits coups rapprochés en haletant comme un poisson échoué sur une plage.

J'ai rampé en essayant de remplir mes poumons d'air et je suis finalement parvenu à me redresser juste au moment où mon type était mis au tapis. J'ai pris son épée dans sa main qui lâchait prise et j'ai pivoté brusquement. La lame d'obsidienne s'est enfoncée au niveau de sa clavicule. D'un geste vif, je l'ai retirée.

Tout cela s'était passé dans le plus grand silence, pas un cri qui aurait pu donner l'alarme, juste quelques grognements de surprise, d'effort et de douleur.

-

Ils ne connaissent pas la boxe, a déclaré David, tout essoufflé.

Le visage de sa victime qui avait reçu une bonne dizaine de directs était une vraie purée. Le type n'avait même pas eu le temps de dégainer son épée. Il avait dû se prendre un sacré coup sur la carafe, à en juger par son air hébété.

-

Il ne faut pas moisir ici, a dit Jalil.

Nous sommes sortis en courant dans la nuit. Nos chaussures de sport faisaient un drôle de bruit sur les pavés, et leur écho qui se répercutait le long des murs avait quelque chose de fantastique. Mon cœur battait à tout rompre, j'étais sûr que Huitzilopochtli allait l'entendre. Il allait me repérer aux battements de mon cœur et viendrait me l'arracher.

Je tenais toujours la lourde et étrange épée.

-

De quel côté ? a demandé David.

Il faisait noir. Ce n'était pas une nuit civilisée, mais une nuit noire, sans les lumières de la ville. Une nuit de forêt profonde. La lune était cachée par un rideau de nuages. Nous pouvions facilement nous perdre les uns les autres dans cette obscurité. Quant à notre chemin, ça faisait longtemps que nous l'avions perdu.

Et soudain, à vingt mètres de nous à peine, je l'ai vue.

Elle était entourée d'un halo de lumière, comme si la lune avait allumé un projecteur juste pour elle.

Senna.

CHAPITRE 11

Senna portait une longue tunique dont la capuche était rejetée en arrière, laissant voir son visage et sa chevelure.

Elle ne disait rien. Nous avons stoppé net.

-

Senna ! a crié David.

Elle s'est tournée et a commencé à s'éloigner d'un pas alerte, en glissant presque.

David s'est élancé derrière elle, mais Jalil l'a retenu par le bras.

-

Non, David.

-

Elle essaie de nous guider jusqu'à un endroit où nous serons à l'abri, a-t-il protesté en s'arrachant à l'étreinte de Jalil.

Senna s'était arrêtée, mais elle restait à distance de nous.

Silencieuse, elle attendait.

-

J'ai un mauvais pressentiment, ai-je murmuré. Pourquoi ne dit-elle rien ?

-

Elle n'a peut-être pas envie de réveiller tout le voisinage, a répondu David.

Derrière nous, dans la direction d'où nous étions venus, une clameur sauvage se fit entendre.

-

Vous savez comment sortir de cette fichue ville ? a demandé David en nous regardant, Jalil et moi.

-

Non, ai-je répondu, mais je ne lui fais pas confiance.

-

Je la suis, a-t-il déclaré en se mettant en marche.

Jalil et moi nous sommes regardés. Et chacun n'a vu dans le visage de l'autre que de grands yeux exorbités par la peur.

-

C'est nul, ai-je lâché.

-

Ouais, a approuvé Jalil, mais nous devons rester ensemble.

-

Cette fille est la cause de tout ce qui nous arrive, ai-je protesté.

Mais j'avais déjà emboîté le pas à Jalil qui lui-même suivait David, et devant lui, Senna. Dans ma petite tête, je me disais: «La vache! Ce cauchemar allait se terminer, et voilà que ça recommence ! »

Les cris derrière nous s'amplifiaient à chaque instant. J'ai allongé le pas. Senna. Senna allait nous montrer la sortie. J'essayais de toutes mes forces de m'en convaincre. Senna était notre amie. Elle était l'une des nôtres. Un peu givrée sur les bords, d'accord, mais c'était l'une des nôtres, elle aussi venait du monde réel. J'étais sorti avec elle. A une époque, nous avons été très proches. Je l'avais embrassée, ça devait bien compter pour quelque chose.

Alors pourquoi est-ce qu'elle brillait comme une Vierge Marie fluorescente ? Pourquoi ne disait-elle rien ? Pourquoi restait-elle à distance de nous ? Elle nous a guidés jusqu'à une rue noire comme le fond d'un puits. Elle marchait devant nous et nous suivions sa silhouette éclairée d'une lueur fantasmagorique. Je ne la quittais pas des yeux, partagé entre l'espoir et la crainte. Mais je crois que la peur l'emportait. J'aurais voulu rentrer chez moi.

Nous avons tourné dans une allée. David s'est arrêté. Nous l'avons

ratrapé et tous les trois sommes restés plantés à scruter l'obscurité.

Senna avait disparu et nous étions dans un cul-de-sac.

-

Il doit y avoir une sortie, a dit David. Elle est bien passée quelque part. Une porte. Cherchons-la.

Un trépignement de sandales sur les pavés. Je me suis retourné vivement et j'ai vu un groupe d'une douzaine de soldats. D'autres arrivaient derrière eux. Toute tentative de fuite était désormais vaine.

-

Cette fille veut notre mort, a dit Jalil.

Qu'est-ce que je pouvais répondre à ça? Nous étions bel et bien condamnés, c'était un fait indiscutable.

CHAPITRE 12

La première fois que j'avais vraiment remarqué Senna, c'était à une fête, chez elle, au bord de la piscine. Elle n'était pas l'organisatrice de la soirée. Elle n'aurait jamais rien fait d'aussi normal.

C'était April qui recevait. April et Senna sont demi- sœurs. A les voir, on a du mal à croire qu'elles partagent le même ADN.

April n'est que sourires enjôleurs, clins d'œil aguichants et rires chauds. Elle est comme son nom : printanière. Quand vous êtes près d'elle, vous vous mettez à penser qu'après tout la vie est peut-être belle, qu'il n'y a pas à s'inquiéter, que vous serez admis dans la meilleure université, que vous trouverez un boulot formidable, que vous épouserez quelqu'un dans son genre et que vous continuerez à faire la fête avec vos amis, même à trente ans passés.

Non qu'elle soit écervelée ou niaise. Loin de là. C'est juste qu'en regardant April, on se dit que cette fille a ouvert sa porte sur le monde et qu'elle a longuement étudié la vie et qu'elle en a conclu que, finalement, on peut se lancer, qu'aucun danger ne nous attend dehors. April n'est pas béatement heureuse, elle est heureuse avec sagesse.

Senna n'est pas comme sa sœur. Bien sûr, elle n'est pas dépressive comme certaines chanteuses qui se lamentent en s'accompagnant à la guitare acoustique. Les dépressifs sont des gens rasoirs. Mais Senna n'est pas ennuyeuse.

Senna est la nuit, comme April est le jour. Elle est une de ces nuits où, allongé les yeux grands ouverts dans le noir, vous sentez l'énergie qui brûle à l'intérieur de vous. Elle ne vous laisse jamais en paix.

Senna est une de ces nuits où vous roulez sans but dans les rues au volant de votre voiture, l'œil à l'affût, avide de quelque chose de dangereux et de sexy à la fois.

Senna est une magicienne qui vous promet des révélations, mais qui vous cache toujours l'essentiel. Elle est déroutante, opaque, envoûtante.

Marche le long de cette allée sombre avec moi, Christopher.

Pourquoi? Je ne te le dirai pas. Je me contenterai de ce sourire énigmatique. Et quand tu me demanderas s'il y a quelque chose à

redouter, je te répondrai : « Oui, Christopher. Ce n'est pas ce que tu souhaitais ? »

Senna fréquentait mon lycée. Mais c'était un grand lycée, il y avait beaucoup de filles, et je ne l'avais pas remarquée. Pourquoi? Sur ce point, j'ai une théorie. Je crois que je n'avais pas remarqué Senna, tout simplement parce qu'elle ne voulait pas que je le fasse. Pas tout de suite.

Mais à cette fête au bord de la piscine, la fête d'April, Senna avait souhaité que je la voie, que je concentre toute mon attention sur elle, que ma bouche se dessèche, que mes membres prennent la consistance du coton.

C'est une fille étrange et inquiétante. Ne sous-estimez jamais la face obscure de la force.

Jusque-là, avec les filles, c'était toujours moi qui avais mené le jeu.

Je suis un grand type désinvolte et plutôt futé. Je suis expert dans l'art de tenir les gens à ma merci, de les manipuler en laissant entre nous juste assez de distance pour exercer mon contrôle.

Avec Senna, les rôles s'étaient inversés.

Elle déambulait autour de la piscine, vêtue d'un petit paréo qui s'ouvrait sur ses cuisses à chacun de ses pas. Elle tenait un verre dans une main et son autre main était posée juste sous son nombril, le pouce négligemment accroché à la ceinture de sa jupe, comme un garçon l'aurait fait à celle de son jean.

Mes lèvres engourdies ont réussi à articuler une plaisanterie idiote.

Elle a souri. Je lui ai demandé si je pouvais boire une gorgée dans son verre. Elle a refusé. Je lui ai demandé si elle était seule. Elle m'a toisé d'un air grave.

-

Je ne sais pas, m'a-t-elle dit.

C'est idiot, les trucs qu'on peut se rappeler parfois, hein ? Idiot, les choses qui peuvent enflammer votre imagination. Un pouce accroché à la ceinture, un refus. Un regard qui me défiait et me laissait entendre que cette fois je ne serais pas gagnant.

Senna.

Je ne l'ai jamais aimée. J'ai su dès cet instant qu'elle finirait par me trahir. Mais, bon sang, qu'est-ce qu'elle me plaisait !

Et elle ? me demanderez-vous. Je ne suis pas aussi bête que mon comportement pourrait parfois le faire croire. Je savais qu'elle ne s'intéressait pas vraiment à moi. Pendant tout le temps qu'a duré notre relation, j'ai compris qu'elle me méprisait et que je ne l'impressionnais pas le moins du monde. Rien ne l'atteignait, ni ne la touchait. Enfin, rien qui venait de moi.

Je savais qu'elle m'utilisait, que je faisais partie d'un plan connu d'elle seule. J'étais un instrument, un jouet entre ses mains, qu'elle pouvait prendre ou délaissier à sa guise.

Le plus rageant c'est que, quand elle a cessé de me voir, je me suis effondré. Non parce que j'avais pensé qu'elle m'aimerait, qu'elle coucherait avec moi ou qu'elle m'appartiendrait un jour entièrement.

Non, mon abattement venait de ce que je l'avais sentie refermer sur moi sa toile, comme une araignée sur sa proie. Et je voulais être détruit par elle. J'avais dû m'imaginer que, au moment de mon anéantissement, je la connaîtrais vraiment, que je comprendrais enfin quelque chose.

A présent, elle m'avait détruit. Et je n'en savais pas plus.

CHAPITRE 13

Cette fois, nous n'avons pas eu droit à une grande orgie aztèque.

Pas de mets délicats, pas de jeunes beautés. Juste un cachot. Sans toilettes, sans bains. Une épaisse porte de bois, des murs de pierre et des gardes dehors. Nous étions tous les trois assis, les fesses à même le sol, les genoux ramenés contre la poitrine.

Peut-être que personne avant nous n'avait jamais tenté de s'échapper. Ça n'avait pas empêché les Aztèques de réagir très vite à cette nouvelle situation.

-

C'est forcément une erreur, n'arrêtait pas de marmonner David. Elle n'a pas pu nous entraîner dans un piège.

A la dixième fois, j'ai explosé :

-

Tu sais, ta foi en Senna est très romantique et émouvante, mais tu te fais bien avoir, ai-je lâché d'une voix rageuse. D'abord, elle nous entraîne dans cet asile de dingues et quand elle réapparaît, elle ne trouve rien de mieux que de nous attirer dans cette impasse.

Quand est-ce que tu vas te décider à te sortir la tête du sac, David? Si tu veux mon avis, cette fille n'est pas Blanche Neige et tu n'as rien du prince charmant.

-

Je l'ai revue avant ça, a-t-il dit.

Jalil a soupiré.

-

Quoi ?

-

Je l'ai vue avant ça. Après sa disparition au lac, et avant cette nuit.

J'ai dressé l'oreille.

-

Qu'est-ce que tu racontes ?

-

Je l'ai vue de l'autre côté, dans une librairie. Enfin, c'était un peu comme une vision.

-

Tes hallucinations ne vont pas nous faire avancer, a lâché Jalil pour clore la discussion.

-

Ce n'était pas une hallucination. Elle était bien là. Elle m'a annoncé qu'il y aurait une bataille et elle m'a dit de rester hors du coup.

Je jure que, si j'avais encore eu mon épée, je m'en serais servi pour faire taire cet abruti.

-

Et ensuite je l'ai encore entendue, dans ma tête, a continué David, les yeux rivés au sol. Quand la bataille a commencé, j'ai entendu sa voix qui me disait :

« Prends la fuite. Va-t'en, David. »

-

Eh, David. T'es juif, n'est-ce pas ?

-

A moitié.

-

Ah ouais, alors tu dois connaître le mot *schmuck*, est-ce que je le prononce bien ? Chez les juifs de New York, ça veut dire

«connard». Mais peut-être préférerais-tu être appelé par un autre nom bien de chez nous, espèce de...?

-
Ferme-la, a-t-il lâché, menaçant.

-
La fermer ? ai-je hurlé. La fermer alors que c'est toi qui nous as poussés à suivre cette sorcière dans ce cul-de- basse-fosse. A cause de toi, on se retrouve une fois de plus dans le couloir de la mort.

Ma voix s'est brisée.

J'ai pris ma tête entre mes mains. J'avais envie de pleurer. Et je crois bien que j'ai versé quelques larmes. Comment était-il possible que je me retrouve là, à attendre qu'on vienne me chercher pour me tuer?

-
Je voudrais dormir maintenant, ai-je dit.

-
Bonne idée, a approuvé David. Quand tu seras de l'autre côté, essaie d'entrer en contact avec April. Essaie de savoir où elle est et comment elle va.

-
Les nouvelles risquent de ne pas être bonnes, a fait Jalil.

-
Je ne pourrai pas fermer l'œil de toute façon, ai-je répondu.

En sachant que dans deux heures... Qu'est-ce qu'on va faire?

-
C'était forcément une erreur, a marmonné David entre ses mains. Senna n'a pas pu nous trahir. C'était forcément une erreur.

Nous avons été trop lents. Elle n'avait peut-être pas assez de temps...

Tout est sûrement de notre faute.

David ruminait en pensant à Senna. Jalil se parlait à lui-même, échafaudant des théories sur Everworld, essayant de déterminer par la

logique si la mort ici signifiait la mort dans le monde réel, ou si elle nous libérerait au contraire de cet horrible endroit.

Pendant un moment, je lui ai répondu par des grognements. Puis j'ai cessé d'écouter. David avait son dérivatif, Jalil aussi. Dans son fantasme, David devait s'imaginer dans le rôle du héros, tandis que dans le sien Jalil devait désespérément essayer de trouver un sens à toute notre histoire, de garder debout sa petite maison de cubes logiques.

Moi, je n'avais pas de dérivatif. Je voulais juste vivre, rentrer chez moi. Ce que j'avais à la place, c'était l'imagination. L'imagination est une chose terrible. Sans elle vous ne pouvez pas vous représenter chaque horrible détail. Sans elle, la mort n'est que la mort. Mais avec elle, lui il prend une dimension bien réelle.

Personne ne dormait. Les heures s'étiraient interminablement.

Dépêchez-vous de venir nous chercher et qu'on en finisse.

Éteindre le cerveau, effacer la sensation si réelle et terrifiante de se sentir attrapé par des mains puissantes, puis plaqué, allongé sur l'autel, la vision des visages crasseux des prêtres tout à leur travail, aussi indifférents à mon sort qu'un boucher à celui d'un porc.

Le couteau d'obsidienne qui se lève. Les muscles de l'estomac qui hurlent. Le cœur qui bat, de plus en plus vite, de plus en plus fort, la peau nue de mon torse qui vibre à chacun de ses battements désespérés.

La sensation de la lame dentelée qui découpe la chair.

La vision des mains sales, souillées de sang séché, plongeant dans ma poitrine ouverte.

Non, non! La porte s'est ouverte. Un soleil brillant m'a ébloui. J'ai plissé les yeux et les ai couverts de mes mains. Non !

CHAPITRE 14

Nous sommes sortis tous les trois en trébuchant dans la lumière nette et pure du soleil qui était encore bas à l'horizon.

Dans la rue, les Vikings formaient un troupeau que rassemblaient les gardes. La gueule de bois, les cheveux en bataille, la barbe emmêlée, les vêtements maculés de vomissures, ils avaient fourré dans leurs poches des fruits, des cuisseaux d'agneau, au cas où ils auraient un petit creux en attendant d'être éviscérés, au cas où l'approche de la mort leur ouvrirait l'appétit.

J'ai aperçu Thorolf. Il était en aussi piteux état que les autres et clignait des yeux comme un vieux hibou. Il arborait l'expression résignée d'un vaincu.

Les autres Vikings que j'avais connus personnellement avaient disparu. Sven le Mangeur d'épées. Olaf au pied d'airain.

-

Je ne vois pas April, a fait Jalil.

-

Elle est peut-être saine et sauve, a dit David. Elle est restée sur le bateau. Elle s'en est peut-être tirée.

-

Ou bien elle est morte, ai-je lâché, plein d'aigreur.

Les gardes nous ont donné le signal du départ. Ils étaient plus nombreux aujourd'hui. Notre tentative d'évasion de la veille leur avait servi de leçon.

Nous avons avancé en traînant des pieds. A nous entendre, on aurait dit qu'on promenait dans les rues un gros sac de linge sale. Le pas lourd et chancelant, grommelant, le regard noir. Nous formions décidément une troupe glorieuse. Je détestais les Vikings. Je nous détestais. Je me détestais moi-même, et par-dessus tout je détestais Senna.

Il faisait si beau, l'air était si pur, le soleil si rayonnant. Rien de mauvais ne pouvait jamais arriver par une belle journée ensoleillée.

Nous avons descendu la rue jusqu'à une grande place ouverte.

C'est là qu'ils nous attendaient, dans un silence total. Combien étaient-ils ? Mille, dix mille, des centaines de milliers ? Des corps décharnés, des visages émaciés, des yeux noirs enfoncés dans des orbites profondes, qui nous regardaient passer et considéraient avec envie la nourriture que les Vikings promenaient dans leurs poches.

Toute la population de New Tenochtitlan était massée au pied de la grande pyramide, mais à bonne distance de nous. Des hommes, des femmes, des enfants silencieux, en rangs bien droits qui dessinaient des rectangles parfaits. Ils étaient brillants et sombres à la fois.

Les soldats, mieux nourris, plus grands, plus forts, arrogants dans leurs plumes ridicules et leurs chapeaux à têtes d'animaux, les soldats se tenaient devant, formant un cordon qui contenait la foule.

Nous nous sommes arrêtés. Comme les passagers d'un train de banlieue arrivant au portillon automatique, nous nous sommes agglutinés les uns aux autres dans le plus grand désordre. Certains étaient trop en avant, d'autres trop en arrière. Finalement les gardes nous ont fait nous ranger sur deux colonnes. Et c'est ainsi que, deux par deux, nous nous sommes avancés vers les marches.

Les pyramides étaient faites de blocs de pierre empilés qui allaient en rétrécissant, formant à chaque niveau une marche étroite qui faisait tout le tour de l'édifice. Un escalier plus large et plus praticable avait été créé par-dessus ces marches. Il restait très abrupt, mais au moins pouvait-on le monter sans risquer de tomber à chaque pas. Sur notre gauche se trouvait une sorte d'escalier central conçu pour des jambes surhumaines. L'emprunter serait revenu pour moi à escalader une montagne. Devant nous, je vis le premier rang des Vikings commencer l'ascension. Ils étaient la tête du long serpent que formaient les centaines de victimes montant à l'abattoir. Ils grimpaient, bousculés par les prêtres. Soudain ce fut mon tour, soudain des mains répugnantes de saleté m'ont empoigné le bras et m'ont poussé dans le rang, tel un professeur énervé alignant ses élèves pour un exercice d'évacuation.

Jalil était près de moi, David derrière.

Première marche. Oh, mon Dieu, nous y étions. L'ascension commençait.

Non !

Lever le pied. Reposer le pied. Dans ma jambe, les muscles me brûlaient. Lever le pied. Reposer le pied.

Oh, mon Dieu, j'étais en train de grimper cette fichue pyramide. Je devais m'arrêter. M'arrêter !

Lever le pied. Reposer le pied. Mes jambes tremblaient sous l'effort. Mon estomac se révoltait. Mon cœur... mon cœur...

Non !

Lever le pied. Reposer le pied. La brûlure dans les muscles.

J'ai plissé les yeux pour regarder devant moi. La lumière du soleil était aveuglante. Si loin au-dessus de nous et déjà trop près. La tête de la colonne venait d'atteindre le sommet. Les prêtres dans leurs longues robes noires attendaient.

Nous ferions juste la traversée dans l'autre sens. Jalil avait raison.

Nous mourrions ici, mais nous retournerions là-bas. Nous finirions par rire de toute cette histoire et par nous demander si nous n'avions pas rêvé.

« Eh mec, c'était une hallucination, ce truc ou quoi ? »

Voilà tout ce que nous retiendrions de ce triste épisode.

Mon pied a dérapé.

David, derrière moi, a avancé la main pour me retenir. Merci, David, je ne voudrais pas risquer une foulure ou un bleu en tombant.

Oh, bon sang, nous montions !

La colonne s'est immobilisée. Et alors il est apparu.

Huitzilopochtli.

CHAPITRE 15

Huitzilopochtli est sorti de son temple, puis s'est immobilisé et s'est planté dans le sol, les jambes écartées, dominant de toute sa hauteur la cohorte des prêtres.

-

Son bras, a fait Jalil d'une voix étranglée. Il lui manque toujours. Huitzilopochtli a donc ses limites. Il n'est pas invincible.

J'ai accueilli cette remarque avec un petit rire méprisant. Jalil s'obstinait à croire qu'il allait se sortir de là par la raison. Quel crétin !

Comment pouvait-il être aveugle à ce point ?

Il s'est tourné vers moi. Nos regards se sont rencontrés. Non, il n'était pas aveugle. Il savait qu'il faisait du bruit juste pour chasser la panique. Mais il voyait clair.

Quatre prêtres sont sortis précipitamment des coulisses.

Ils portaient un coussin turquoise qu'ils ont présenté à leur dieu maléfique comme un plateau de friandises. De cet angle, je n'arrivais pas à voir ce qu'il y avait sur le coussin. Mais soudain Huitzilopochtli a tendu le bras et a brandi Mjölnir. Le marteau, dans son énorme main, faisait l'effet d'un jouet minuscule et ridicule. Le dieu aztèque devait penser la même chose que moi, parce qu'il l'a levé au-dessus de sa tête et exhibé devant toute l'assistance.

Il y a eu un silence, puis il est parti d'un grand éclat de rire.

Alors toute la foule rassemblée sur la place s'est esclaffée. Je l'avais complètement oubliée. Mais en entendant l'écho de ce rire, j'ai tourné la tête et vu en contrebas l'immense marée humaine. Elle semblait si loin.

Ce geste eut sur les Vikings l'effet attendu. Mjölnir, leur arme fatale, était réduite à l'état d'un jouet ridicule entre les mains de Huitzilopochtli. Us avaient menacé d'une croix un vampire, et celui-ci s'était marré.

Après s'être réjoui des rires désespérés et presque hystériques de la

foule, il a reposé Mjöllnir sur le coussin que les prêtres se sont empressés d'emporter. Alors le dieu sanguinaire est rentré dans son temple.

La colonne s'est remise en marche.

Je n'ai pas pu voir la première exécution. Ni les suivantes. Mon champ de vision était masqué par les têtes de ceux qui se trouvaient devant moi et par l'angle des marches.

Je n'ai donc rien vu des quarante, soixante ou même cent premiers sacrifices. Mais au bout d'un moment, j'ai aperçu le flot. Le flot lent et visqueux qui dégoulinait en se solidifiant peu à peu, recouvrant d'un horrible tapis rouge les marches qui se trouvaient sur notre gauche.

Le sang frais et liquide se répandait sur la croûte du sang ancien.

Plus nous montions et plus cette croûte était épaisse. Plus nous montions, et plus le flot était rapide.

Puis vinrent les corps. Ils roulaient jusqu'au sol, où plusieurs rangées de prêtres suants les écartaient à grand renfort de coups de pied.

Ces corps étaient intacts, sauf que dans chacun on voyait une plaie rouge et béante, un trou à l'emplacement où il y avait eu un cœur.

Lever le pied. Reposer le pied. Les muscles qui brûlent.

Stop !

Lever le pied. Reposer le pied.

Qu'est-ce qui m'empêchait de m'arrêter, de courir, de m'enfuir ?

Lever le pied...

Nous étions si près maintenant. J'ai entendu un bruit. Oh, non ! Le bruit d'un couteau qui s'enfonce dans la chair. La victime qui pousse un grognement de douleur. L'exécuteur qui ahane sous l'effort. Le sang qui gargouille...

Une ligne de femmes se déploya sur les marches. Elles étaient une douzaine à gravir l'escalier, vêtues de grands manteaux à capuche qui leur cachaient la moitié du visage. Elles ne nous regardaient pas, nous étions déjà morts. Non, l'une d'entre elles nous regardait fixement.

Ses yeux étaient verts, ses cheveux roux.

April !

Elle s'était arrêtée, quelques marches au-dessus de nous. Elle secouait la tête presque imperceptiblement. Ne bougez pas, voulait-elle nous dire, restez calmes.

Rester calmes, mais pourquoi ? Pour la sauver ? Pour empêcher qu'on la démasque? Qu'elle aille au diable! Allons, allons, Christopher, meurs dignement. Aide-la à vivre. Conduis-toi en homme.

J'ai donné un coup de coude à Jalil. Il a tourné la tête vers moi et j'ai guidé son regard jusqu'à April.

Je me suis tordu le cou pour voir David, mais il l'avait déjà aperçue.

Le bruit de la lame qui découpe la chair. La coulée de sang qui dégouline lentement dans la chaleur. Son odeur écœurante.

J'ai regardé April. Sans émettre un son, elle a bougé les lèvres pour articuler un mot :

Mjöllnir.

CHAPITRE 16

-

Quoi? m'a demandé Jalil à voix basse.

-

Le marteau, ai-je répondu.

April était juste devant nous à présent. Nous étions presque côte à côte. Les pans de son manteau se sont écartés de quelques centimètres à peine, révélant un morceau de chair blanche et... du métal.

-

Tu es prêt ? m'a chuchoté David.

Prêt, moi ? Je tremblais de tous mes membres. Je baignais dans ma sueur.

J'étais sur le point d'avoir le cœur arraché et donné en pâture à une créature qui ne pouvait pas décemment exister.

-

Je préfère encore ça à ce qui m'attend là-haut, suis-je parvenu à articuler.

-

Alors à trois. Un...

Lever le pied.

-

Deux...

Poser le pied.

-

Trois !

J'ai tendu mes muscles frémissants et, quittant la colonne des prisonniers, me suis rué vers April comme un noyé sur une bouée de sauvetage. Son manteau s'est ouvert.

Une épée ! Une hache ! Un long couteau ! Des armes vikings. Du fer !

Mes mains tremblantes se sont tendues, mais elles ont raté leur but. Mon cœur s'est emballé, je ne respirais plus que par saccades.

Ça y est, je l'avais ! Ma main s'est refermée sur le manche d'une hache munie d'une lame large et courbe d'un côté, étroite et pointue de l'autre.

-

Le sommet, a crié David.

Il n'a pas eu à me le dire deux fois.

Tous les quatre nous avons fendu la foule des Vikings pour grimper les marches maculées de sang. Nous gravissions l'escalier à toute allure, bondissant, écorchant nos genoux. Enfin nous avons atteint la plateforme, le plateau immonde et nauséabond que nous avons traversé en courant à perdre haleine.

Un Viking était allongé sur l'autel noir, les pieds et les mains maintenus par des prêtres. Le couteau était levé, suspendu au-dessus du torse nu, couvert d'une toison blonde. Thorolf.

Le sacrificateur m'a regardé avec une expression de stupeur et d'outrage, comme si j'avais lâché un pet dans une église et rigolé de cette impertinence. J'ai foncé tout droit sur lui. Il était encore bouche bée quand j'ai fait voler ma hache. Son visage a gardé ce masque d'étonnement lorsque sa tête a roulé par terre et dévalé les marches.

Il n'y avait pas de soldats, juste des prêtres à la peau noircie par une épaisse couche de crasse, à la chair mortifiée par les épines. Ils se sont éparpillés dans la confusion, puis sont revenus à la charge.

-

Thorolf, lève-toi, bon sang ! ai-je crié.

J'ai balancé ma hache vers la ligne des prêtres. Jalil et David se sont jetés sur eux. Alors nous avons constaté, non sans surprise, que ces

hommes n'étaient pas exactement des modèles de bravoure.

Ils ont battu en retraite, en hurlant à qui mieux mieux et en bredouillant des prières. Terrifiés, affolés et inquiets qu'ils étaient de voir le tour étrange que prenait soudain leur petit pique-nique.

-

Le marteau, bande d'idiots, a crié April. Emparez- vous de ce satané marteau avant qu'il ne s'amène.

J'ai vu Mjölnir. Il était toujours sur son coussin, posé sur une sorte de pierre plate, une sorte d'autel de secours. Je savais bien qui était ce « il » dont parlait April.

Le temple se dressait au-dessus de nous de toute son incroyable hauteur. Ouvert, et pourtant sombre. Il pouvait être à l'intérieur, à observer la scène en se bidonnant, prêt à fondre sur nous, à prendre la relève de ses prêtres et à nous tuer de ses propres mains.

J'ai bondi vers le marteau. David a pourfendu un guerrier qui grimpait à la rescousse de ses camarades.

Soudain, un coup. Je me suis retrouvé par terre, le souffle coupé.

Que s'était-il passé ?

Un prêtre m'avait dégommé. Je me suis relevé d'un bond, lui ai balancé un grand coup de pied, après quoi j'ai couru vers Jalil et le marteau.

Les prêtres se sont enfin décidés à charger. Trop tard !

Le coussin. Mjölnir.

Mes doigts se sont refermés sur le petit manche du marteau de Thor.

Les prêtres ont stoppé net, épiant mes mouvements. Je les ai vus baragouiner entre eux. Ils avaient l'air déconcertés, mais nous l'étions tout autant qu'eux.

-

Les Vikings, a dit Jalil d'une voix haletante. Montrez-leur le marteau.

J'ai couru pour revenir au bord de la plate-forme. Alors j'ai brandi le

marteau au-dessus de ma tête et j'ai crié à pleins poumons :

-

Mjöllnir ! Le marteau de Thor ! Allez, remuez-vous, bande de froussards, bottons les fesses aux Aztèques !

Une magnifique exhortation et un beau moment de tension dramatique. Seulement, j'ai vite remarqué que les Vikings, au lieu de me regarder, contemplaient quelque chose derrière moi.

Un frisson glacé m'a parcouru le dos.

J'ai tourné la tête, puis les yeux, lentement, au ralenti. Il se dressait au-dessus de moi. Au bout de son bras encore intact il tenait une masse ensanglantée. Sa bouche et son menton étaient tachés de sang.

J'ai pivoté, avancé ma jambe, jeté mon bras en arrière et, tel un athlète aux jeux Olympiques, j'ai lancé Mjöllnir.

Le marteau a volé. Huitzilopochtli a juste eu le temps de baisser les yeux avant que l'arme de Thor ne vienne toucher le pagne de plume qui lui couvrait l'entrejambe.

Le marteau est revenu vers moi, mais j'étais trop abasourdi pour le voir. Il a continué son vol sans que je le rattrape.

Huitzilopochtli a laissé entendre un grognement terrible. Son visage bleu et jaune a pris une expression meurtrière. Il s'est écroulé très lentement. Comme un type debout sur les pédales de son vélo quand la chaîne pète, il est descendu d'un cran.

-

Attention, il va nous écraser ! s'est écriée April qui m'a aussitôt poussé sur le côté.

David et Jalil ont couru. Je me suis élancé derrière eux, suivi d'April.

Huitzilopochtli a laissé échapper un hurlement d'agonie avant de tomber.

Une clameur s'est élevée dans les rangs vikings. Les Aztèques ont poussé une longue plainte.

Nous étions toujours sur la plate-forme, courant le long du temple en

direction de l'arrière du bâtiment quand nous avons entendu Big H percuter les marches.

-

April ? ai-je appelé d'une voix étranglée.

-

Oui?

-

Je suis ton esclave pour la vie.

CHAPITRE 17

Pas de sommeil. Rescapés d'une bataille, d'une tentative d'évasion malheureuse, rescapés d'une lugubre grimpette sur les marches de cette odieuse pyramide, nous étions à bout de forces. Épuisés, vidés, laminés.

Perdus dans la cité de Huitzilopochtli, nous avons erré dans les rues pendant une heure avant de trouver une porte de sortie. Une heure durant laquelle nous avons entendu le bruit des combats, du pillage et de la destruction gagner en intensité, puis diminuer pour reprendre de plus belle.

Mjöllnir avait tiré les Vikings de leur léthargie. Ils n'avaient ni épées ni haches. Pourtant même sans armes, un contingent d'un millier de Vikings peut vous mettre n'importe quelle ville à sac. Et puis, ils avaient Mjöllnir. Le vent portait leurs cris jusqu'à nous :

—

Mjöllnir ! Mjöllnir !

Les hommes du Nord n'étaient pas réputés pour épargner les populations civiles. Ils massacraient sans discernement. Et au fond, ça me laissait froid. A mes yeux, soldat ou pas, quiconque avait le projet de me dévorer ne pouvait pas être totalement innocent.

Je courais, malgré la fatigue, malgré mes pieds douloureux. J'ai franchi la porte.

Enfin je sortais de cette cité maudite.

-

La plage, s'est écrié Jalil. C'est encore notre meilleure chance.

Les Aztèques sont occupés avec les Vikings. Inutile d'aller se colleter aux anacondas et aux jaguars de la jungle.

Personne ne l'a contredit. Nous avons refait en sens inverse le chemin que nous avons déjà parcouru, et traversé au pas de course le champ de bataille pour descendre vers le rivage.

Tous les morts et les blessés avaient déjà été emportés. Et j'ai songé au jambon dont je m'étais régalé la veille.

Non, Christopher, ne pense pas à ça. Tu es vivant, alors ferme-la.

Nous avons atteint le banc de sable. La mer s'étendait devant nous.

Les drakkars n'étaient plus que des épaves calcinées et fumantes. Les Aztèques les avaient incendiés. L'air était imprégné d'une odeur de cendres mouillées.

-

C'est criminel ! a explosé David.

-

Qu'est-ce qui est criminel? Ils ont fait brûler des bateaux, c'est ça qui te chiffonne ?

-

C'est parfaitement idiot de leur part, a renchéri Jalil. Même s'ils ne savent pas manœuvrer ces navires, ils auraient au moins pu sauver tout ce bois.

-

Continuons, a dit April d'une voix pressante.

Nous avons descendu la plage en direction du grand cimetière qu'était maintenant la flotte viking.

-

Jolie robe, ai-je fait.

April m'a souri d'un air las.

-

Quoi? Ce vieux truc? J'ai enfilé ce qui me tombait sous la main. Et je crois maintenant que je vais m'en débarrasser.

Elle a retiré sa robe d'un geste vif, l'a roulée en boule et jetée dans une coque encore fumante. Le vêtement a aussitôt pris feu.

April avait conservé son sac à dos qui contenait tous nos précieux biens. Un lecteur de CD, accompagné de quelques disques, mauvais hélas ! un tube d'aspirine et deux livres.

-

Alors, raconte ce qui t'est arrivé, lui a demandé David.

-

Eh bien, j'étais à bord du bateau et j'ai vu les Vikings s'éparpiller comme un troupeau apeuré quand Huitzilopochtli est apparu. Je me suis cachée, mais c'était peine perdue. Us ont fini par me trouver et j'ai cru que ma dernière heure était arrivée.

-

Je craignais bien qu'ils t'aient zigouillée, ai-je avoué. Ou que...
passons.

-

Oui, ou que... a répété April d'un air sombre. Je crois que c'était justement leur intention, mais c'est alors que ce prêtre s'est pointé. Il m'a demandé si j'étais vierge.

-

Et bien sûr tu lui as menti, ai-je fait.

-

Je lui ai répondu : « Absolument, et je suis végétarienne, en prime. »

Je me suis esclaffé. Mon premier éclat de rire depuis des siècles.

David et Jalil ont souri.

-

Quoi qu'il en soit, a repris April, le prêtre avait dû se dire que je ferais mon petit effet dans leur temple. Ce n'est pas tous les jours qu'ils doivent voir des rousses aux yeux verts dans le coin. Je suis donc officiellement devenue une vierge du temple.

-
Pas mal, comme boulot.

-
Oui, jusqu'à la fin de la cérémonie. Parce que, après, je crois que les vierges sont livrées aux prêtres qui s'amuse avec elles et les tuent à la séance de sacrifice suivante. Enfin, c'est ce que j'ai compris.

-
Mince, ces gens sont vraiment des tordus, a lâché David. De vrais barbares.

Jalil s'est retourné.

-
Apparemment nous ne sommes pas suivis, a-t-il dit.

-
Ils sont occupés, a fait David. Les Vikings ont fini par se réveiller, le crois que le marteau y est pour quelque chose.

Où allons-nous? ai-je demandé.

Aussi loin que possible de cette ville, a lâché April d'un air dégoûté.

J'espère seulement qu'elle arrivera à s'enfuir d'ici.

Nous sommes tous restés figés.

-
De qui parles-tu? a demandé Jalil sur un ton agressif.

April parut surprise.

-
Mais de Senna.

Bile a dû remarquer notre expression épouvantée, car elle a ajouté

:

-
Oui, je l'ai vue. C'est elle qui m'a montré où trouver les armes que je vous ai fait passer.

-
Ah ! s'est exclamé David. Elle essayait de nous aider.

J'étais sceptique. Je savais ce que j'avais vu. Ou du moins ce que je croyais avoir vu. Mais j'ai gardé ces réflexions pour moi.

-
Nous ne pouvons pas la laisser là-bas, a déclaré David sur un ton sans appel.

-
Nous n'avons pas le choix, a répondu Jalil.

April n'a rien dit. Elle ne se précipitait pas pour venir en aide à sa demi-sœur.

-
Je propose d'attendre que le calme soit revenu. Quand ce sera moins chaud pour nous, on retournera la chercher.

David a hoché vigoureusement la tête, comme pour se convaincre lui-même.

-
Tu sais quoi, David ? Sur ma longue liste de tout ce que je me refuse à faire, retourner à New machin chose figure en première place, avant me planter des aiguilles dans les yeux. C'est totalement exclu.

-
Elle nous a sauvé la vie, a protesté David.

Il a fait un pas en avant, en bombant le torse.

-
Elle est des nôtres, et vous voulez l'abandonner ?

J'ai éclaté de rire.

-

David, je viens de dégommer Huitzilopochtli et tu crois me faire peur ?

-

T'as les foies, c'est tout.

-

Non, David, je n'ai pas seulement les foies. C'est un peu faible pour décrire ce que je ressens. Je suis terrifié, mon vieux, j'ai une trouille monstre. C'est l'épouvante. J'ai l'impression que tous les égouts de la ville se sont déversés dans mon cerveau et que je ne pourrai plus jamais le laver; que cette saloperie va me dévorer vivant dans mes rêves, que plus jamais je ne verrai le monde tel qu'il est.

Ouais, j'ai peur. Parce qu'ils veulent nous bouffer, pauvre tache ! Ils veulent nous arracher le cœur et ils ont failli atteindre leur but. Tu veux sauver Senna ? Alors, vas-y, Batman. Je ne te retiens pas.

Et pourtant, il n'a pas pris la direction de la ville et, de mon côté, je n'ai pas descendu la plage.

April s'en est mêlée :

-

Écoutez-moi bien, les petits mecs. Que vous décidiez de retourner là-bas ou non, ce qu'il nous faut pour l'instant, c'est un endroit où nous pourrions nous reposer, dormir et manger loin de toute cette bande de tarés. Nous sommes tous vannés. Et toi, David, tu auras de la chance si tu arrives en ville sans t'endormir debout.

Alors avant de nous lancer, trouvons un lieu sûr.

-

Moi, je ne connais qu'un lieu sûr, a dit Jalil, et c'est le monde réel. Avant je ne m'y sentais pas à l'abri avec tous ces gangs, ces drogués, ces flics racistes et tous ces trucs partout qui me menaçaient, mais j'ai changé d'avis. Aucun des multiples dangers que recèle notre bonne vieille ville de Chicago n'est aussi redoutable que ce qui se passe chez ces dingues. Si je croyais à l'enfer, je le dépeindrais comme cette

fichue ville.

-

Everworld ne peut pas être comme ça partout, a objecté David.

Nous avons alors remarqué que nous étions en train de nous éloigner de l'océan en suivant la rive d'un fleuve vers l'intérieur des terres. Or le fleuve décrivait un peu plus loin un méandre qui nous ramènerait vers New Tenochtitlan. L'idée de retourner là-bas n'enthousiasmait personne.

Il n'était pas impraticable à la nage, toutefois aucun de nous n'avait envie d'aller se frotter à la faune qui pouvait vivre dans ses eaux presque aussi marron que du chocolat. En voyant la jungle, en voyant ces eaux, on pensait aussitôt aux piranhas.

Et puis soudain, au détour d'une langue de terre qui marquait la fin de l'étroite grève sablonneuse, nous avons aperçu un pont.

Nous nous sommes accroupis derrière un arbre beaucoup trop petit pour nous offrir une cachette satisfaisante, tels quatre gros matous se préparant à bondir sur un petit canari.

-

Un pont, a dit David.

-

Ah, vraiment? Justement, je me demandais ce que pouvait bien être ce gros machin de pierre qui enjambait la rivière.

David a piqué un fard.

-

Pas de gardes. Enfin, pour ce que je peux en voir.

-

Même avec tes pouvoirs surnaturels ?

Cette fois, il m'a complètement ignoré.

-

Nous ferions mieux de nous tirer de là, et vite. Les gardes peuvent arriver d'un moment à l'autre. S'ils veulent nous barrer la route, c'est l'endroit idéal.

Il avait raison. Mais il était aussi très agaçant. J'ai songé à le lui dire, puis j'ai pensé que le moment était mal choisi pour se quereller afin de décider qui devait prendre la tête du groupe.

Nous avons continué en direction du pont. Très rapidement, nous avons augmenté notre allure. Aiguillonnés par la panique qui s'emparait de nous, nous nous sommes mis à courir, de plus en plus vite.

Une fois sur le pont, nous avons tracé, les uns derrière les autres, comme si nous avions une armée de tueurs sadiques à nos trousses.

En atteignant l'autre rive, nous nous sommes brusquement arrêtés.

Nous nous sommes tous regardés et avons ri d'un rire jaune.

Nous sommes repartis et avons longé la rive en direction de la mer.

La jungle s'étendait sur notre droite. Chacun de nos pas nous éloignait de la cité de Big H et de Senna. Chacun de nos pas augmentait la distance qui nous séparait de cette ville de sang et d'horreur.

Et, en ce qui me concernait, je partais avec la ferme intention de ne plus jamais y revenir.

J'étais guéri du désir de savoir ce que Senna me réservait. J'étais définitivement guéri de cette sorcière.

CHAPITRE 18

-

Yaourts.

J'ai lu le premier mot de la liste que je tenais dans ma main. Elle était inscrite sur une feuille pliée en quatre : «Yaourts. Filtres à café.

Piles R6. Papier toilettes. Cookies. Savon liquide pour les mains. Filet de dinde. »

Je tenais la liste dans ma main gauche. Ma main droite poussait un chariot de supermarché. Je me trouvais devant le rayon des produits laitiers.

Une femme vêtue d'un long manteau m'observait.

Yaourts. Elle me regardait comme un fou qui pouvait soudain devenir dangereux. J'ai baissé les yeux vers les yaourts. Il y en avait tellement, de toutes les tailles et de tous les types.

-

Enfin le monde réel, ai-je marmonné.

Je faisais les courses pour ma mère. Je me rappelais qu'elle me l'avait demandé. Je me rappelais que le Christopher du monde réel n'avait pas beaucoup dormi la nuit précédente parce qu'il savait que le Christopher d'Everworld se préparait à prendre un aller simple pour l'abattoir.

A présent, les deux Christopher venaient de se rejoindre pour ne plus en former qu'un seul. J'étais moi et j'étais lui.

Mais qui était moi et qui était lui ? C'était impossible à déterminer.

-

Alors, il a quand même fini par s'endormir, ai-je dit en parlant du Christopher d'Everworld.

Mais ça me faisait bizarre de dire « il », comme s'il n'était pas moi.

Ici, c'était le soir. Mon père avait oublié d'acheter à manger et ma mère, qui travaillait tard, n'aurait pas le temps de faire des courses, alors pour calmer mon agitation, je m'étais porté volontaire.

Et c'est ainsi que je me retrouvais dans ce supermarché avec ses lumières trop vives, ses couleurs trop voyantes, ses allées surpeuplées. Pourtant je savais que j'étais en même temps endormi dans la jungle, au bout d'une plage déserte.

-

Excusez-moi, m'a dit un homme d'âge mûr en m'adressant un sourire poli.

J'ai poussé mon chariot qui lui bloquait le passage. Il me fallait des filets de dinde. Je me suis approché du rayon boucherie. De gros morceaux de viande rouge, rose et blanche étaient tantôt étalés, tantôt empilés les uns sur les autres.

Je me suis rappelé le jambon que j'avais mangé. Je me suis rappelé les corps qu'on évacuait rapidement du champ de bataille. C'était forcément du jambon. Les Aztèques avaient des porcs, non ?

-

Une livre de filets de dinde, ai-je demandé au boucher.

Je suais à grosses gouttes. Ce corps était fatigué. Pas autant que l'autre, mais bien crevé quand même. Les deux derniers jours avaient été riches en émotions. Deux jours ici pour un seul là-bas. Le rapport semblait se modifier. Les deux univers n'étaient pas parfaitement synchrones. Les rouages du temps ne tournaient pas régulièrement.

Ils semblaient par moments s'emballer ou au contraire ralentir.

Deux jours s'étaient écoulés depuis que j'avais dormi, liés brièvement, de l'autre côté. Deux jours pendant lesquels j'avais su que j'étais destiné à devenir un sacrifice humain. Deux jours de conjectures, durant lesquels je m'étais attendu, dans la terreur, à cesser soudain d'exister, victime d'un meurtre que je n'aurais jamais vu ni senti.

-

Voilà, monsieur. Vous désirez autre chose ?

J'ai fait non de la tête. Ne vomis pas, Christopher, pas au milieu du

supermarché.

J'ai poussé mon chariot vers la caisse. Les files d'attente étaient interminables. Laisse tomber ! Qui a besoin de ces yaourts, de ces filtres à café et... non, non. Accroche-toi, Christopher. Ne perds pas les pédales, Hitchcock. Ceci est le monde réel, le monde où tu veux vivre.

J'ai attendu. J'ai jeté au passage un coup d'œil à la une de plusieurs quotidiens. J'ai hésité à prendre un magazine TV.

J'avais cessé de transpirer. Mon cœur battait moins vite. Mon estomac... tant que je n'y pensais pas trop.

-

Papier ou plastique ?

-

Plastique, ai-je répondu.

Le choix important dans le monde réel : prendre un sac en papier ou en plastique.

J'ai payé et poussé mon chariot sous une pluie qui avait fait venir la nuit plus tôt que d'ordinaire. Pas une grosse averse. Une pluie juste assez abondante et froide pour vous donner envie de courir.

Là-bas, l'autre moi était assoiffé. Nous n'avions pas trouvé d'eau, ni de nourriture. De l'autre côté, j'avais des élancements à la tête à cause de ma blessure. De l'autre côté, nous venions juste de nous laisser tomber par terre dans une petite clairière, entre deux grands arbres.

J'étais censé faire le guet. Mais, si j'étais ici, ça voulait dire que je dormais. A chaque instant, une bestiole de la jungle pouvait venir me ramper dessus. Et ces insectes n'étaient encore pas ce qu'il y avait de pire.

Mon chez-moi, ma maison, la cabane décrépite en haut d'un arbre dans laquelle mon petit frère avait pris ma place. Ma maison, ma pelouse, la pelouse que je devrais tondre samedi. A supposer que je sois encore en vie et que la pluie ait cessé.

J'ai déchargé les courses et enroulé les anses des sacs en plastique autour de mes poignets, parce que je voulais ne faire qu'un seul voyage. J'ai traversé le garage, grimpé les marches du perron et suis

rentré dans la maison en empruntant la porte de derrière.

-

Tu as pensé aux filtres à café ? m'a demandé mon père.

Je lui ai répondu par un hochement de tête.

Il était debout devant le plan de travail de la cuisine, occupé à essorer la salade. La télé était allumée et diffusait un bulletin d'information. Mon père est un peu plus petit que moi, de six ou sept centimètres. Ma haute taille me vient du côté de ma mère.

-

Maman est là ?

-

Non, elle n'est pas rentrée. Mince, j'aurais dû te demander de rapporter de la laitue. Celle-ci est toute molle.

-

Un peu comme toi, pas vrai ? ai-je fait.

Il a accepté cette plaisanterie avec un hochement de tête qui signifiait : a) pas de sales vanes, s'il te plaît ; b) en tout cas pas à mon sujet ; c) viens un peu par ici et colle-toi la main dans la centrifugeuse.

Mon père et moi avons le même sens de l'humour. Il dirige sa propre société de matériel médical. Autrement dit, il vend des trucs aux hôpitaux. J'imagine qu'il ne doit pas se marrer tous les jours dans ce boulot.

Ma mère est différente. On est très proches, bien sûr. Mais elle travaille beaucoup. Elle est avocate. Elle a fait la fac de droit alors qu'elle attendait mon petit frère et que mon père se conduisait très très mal, et sortait avec sa secrétaire. Elle s'est endurcie à force de porter tout ce poids sur ses épaules, moi, mon frère, papa.

Elle est plus sérieuse que mon père et que moi. Elle a plus de caractère aussi. C'est comme ça. Mais son travail est stressant. Il arrive parfois qu'elle explose, alors là, attention, ça chauffe. Dix minutes plus tard, elle s'excuse, vous serre dans ses bras en vous demandant si un petit gâteau vous ferait plaisir, mais ça ne change rien au fait qu'on se met

tous aux abris quand elle est dans cet état-là.

-

Est-ce que ce sera un drame si je ne dîne pas ici ? ai- je demandé à mon père.

Il m'a regardé, l'œil humide.

-

T'as vu que c'est moi qui fais la bouffe, alors tu décampes.

J'ai haussé les épaules.

-

D'accord, tu as un peu raison. Mais je voulais aussi voir quelques copains.

Il n'a pas répondu directement.

-

Comment ça va en ce moment, Christopher ?

-

Qu'est-ce que tu veux dire ?

-

Eh bien, ça fait deux jours que tu déambules comme une âme en peine dans cette maison. C'est comme si ton chien s'était fait écraser.

-

Je n'ai pas de chien.

-

C'est une image.

-

Je vais bien. C'est juste que je commence à être un peu accro à l'héroïne.

Mon père a levé les yeux au ciel.

-

Allez, va draguer une fille et laisse-nous maman, Mark et moi déguster mon poulet grillé et ma salade molle de renommée mondiale.

J'ai ri. Je m'apprêtais à sortir, mais finalement j'ai changé d'avis. Il régnait dans cette cuisine une atmosphère chaleureuse. Je m'y sentais chez moi. C'était ma maison, ma vie normale.

Mon père a levé le nez. En voyant que j'étais toujours là, il m'a jeté un regard perplexe.

-

Les filles devront attendre. Je ne vais pas vous laisser tous attraper une bonne salmonellose sans moi.

J'aurais dû partir à la recherche d'April, Jalil et David. J'aurais dû leur donner de mes nouvelles, me conformer au plan, réfléchir à un moyen d'échapper à ce cauchemar. Mais je ne voulais pas penser à Loki, à Huitzilopochtli, aux trolls, aux prêtres encroûtés dans le sang, aux Vikings et aux Aztèques.

Je voulais savourer un dîner normal dans un monde normal, passer du temps avec mon père, mon frère et oui, je l'avoue, je voulais aussi être avec ma maman.

CHAPITRE 19

Je suis vauté sur le canapé et je regarde des programmes débiles à la télé. Et je ne suis pas le seul dans ce cas. Quand ma vie devient trop bizarre, je consomme des sitcoms. Tout m'y est familier : les décors, les rires préenregistrés, les réactions du public, les personnages qui entrent et sortent, ce silence que marquent les acteurs quand ils attendent que les rires montent puis se calment, la mécanique des plaisanteries qui s'enchaînent en produisant toujours les mêmes effets.

Toutes ces séries sont pratiquement inscrites dans mon ADN. Les nouvelles et les moins récentes comme *Seinfeld*, *Friends* ou *Une nounou d'enfer*. Les classiques comme *MASH*, *Mary Tyler Moore* et surtout le grand, l'incomparable *Dick Van Dyke Show*. Ces séries ont structuré mon cerveau. Elles sont le fondement de ma pensée.

Quand la vie devient surréaliste, méconnaissable, étrange, je retourne aux sources. Parle-moi, Niles et lance cette réplique avec ton accent tellement snob. Et toi, Dharma, fais-nous cette mimique si charmante. Parle-moi, Tim, et sors-moi une de tes blagues éculées.

Phoebe, Monica, Chandler, soyez drôles. Parlez-moi, Rob et Laura, faites-moi rire de toutes ces plaisanteries que j'ai déjà vues et entendues des millions de fois.

Oh, oh, Rob ! Alors, personne ne t'a jamais dit que la vie était comme ça, clap, clap, clap !

Vous êtes ceux sur qui je peux compter. Vous ne changez pas, vous êtes toujours les mêmes, jour après jour.

Je zappais entre un vieil épisode de *Mary* et un autre un peu plus récent de *Friends*. Décidément, il y avait une réelle ressemblance entre Mary Tyler Moore et Courtney Cox. Bizarre, je ne l'avais jamais remarquée.

Reste concentré sur cet écran, Christopher. Ne pense ni au loup géant, fils de Loki, ni aux prêtres tueurs de Huitzilopochtli, ni aux milliers d'horribles créatures qui en ce moment même sont peut-être massées autour de ton corps endormi dans une jungle qui peut se trouver à des milliards de kilomètres de toi ou ici même, dans cette pièce.

Le téléphone a sonné. J'ai sursauté. J'ai essayé de l'ignorer, mais je me sentais coupable. Ensuite, j'ai entendu la voix de ma mère :

-

Christopher, c'est pour toi !

-

Je ne suis pas là, ai-je crié.

-

C'est une jeune fille prénommée April et je ne suis pas payée pour mentir à ta place.

-

Non, tu es payée pour mentir à tes clients, ai-je marmonné assez fort pour qu'elle m'entende sans toutefois comprendre le sens de mes paroles.

J'ai appuyé sur un bouton de la télécommande pour éteindre la télévision.

-

Pardonne-moi, Mary, et toi aussi, Monica, mais je dois vous quitter.

Je me suis levé et suis allé décrocher le téléphone dans le couloir.

-

Quoi ? ai-je glapi.

-

Tu t'es endormi alors que tu étais censé monter la garde, m'a annoncé April sur un ton accusateur.

-

Désolé, j'étais vanné. Tu n'as qu'à me faire arrêter pour abandon de poste. Tu es ici ou là-bas ?

-

Ici. Jalil s'est proposé pour te relever. Il est là-bas, et moi je me suis

rendormie. David veut que nous nous retrouvions pour parler. Il est en ce moment à son travail chez Starbucks. Il termine son service dans une heure.

-

Je suis occupé, ai-je dit.

-

Occupé à quoi ?

-

A regarder la télé. Ça te convient comme réponse ? Je suis occupé à regarder la télé. Alors pourquoi David et toi vous ne l'auriez pas tous les deux, votre conférence au sommet.

A l'autre bout du fil, April est restée silencieuse.

-

Eh bien, au revoir, April.

-

Christopher, nous devons trouver une porte de sortie.

J'ai ri.

-

Tu ne piges vraiment rien. La situation nous échappe totalement. Nous n'avons aucun contrôle. Nous n'avons pas demandé à nous retrouver là. On nous a fourrés dans ce guêpier sans nous demander notre avis. Et maintenant, qu'est-ce qu'on va faire?

Est-ce que tu as remarqué une trappe de sortie quand tu jouais les vestales au temple de Huitzilopochtli? Une issue dont tu ne nous aurais pas parlé? Parce que, si elle existe, je serais curieux d'en entendre parler, April. Mais en attendant, je vais aller retrouver mon canapé et essayer d'élucider la nature du lien mystique qui unit Mary et Monica. Bonne chance. Salue David de ma part. *That's all folks !*

J'ai reposé violemment le combiné.

Mark, mon petit frère, se tenait dans les escaliers, quelques marches au-dessus de moi. Il faisait mine de descendre, mais en réalité il m'espionnait.

Une fois qu'il m'a entendu raccrocher, il a continué à dévaler les marches.

-

Quoi ? On t'a engagé dans les services secrets? lui ai-je demandé.

-

J'avais pas besoin d'écouter, keum, j'aurais pu t'entendre de l'autre bout de la rue.

-

Keum ! Keum ! Ouvre grand tes oreilles, péteux. Primo t'es pas un petit Black des rues, t'es qu'un gosse de bourgeois élevé dans du coton, un même gâté dont le père et la mère conduisent des monospaces. Et deuxio n'espionne jamais mes conversations au téléphone. Pigé ?

Mark m'a toisé d'un air méprisant.

-

Tu devrais te débarrasser de tes préjugés envers les gens de couleur.

-

Je n'ai pas de préjugés contre les Noirs, mais j'en ai contre les sales mioches de ton espèce.

-

Si tu n'es pas raciste, comment tu expliques que tous tes amis soient blancs ?

-

Justement, il se trouve que je suis pris au piège en enfer avec un Noir, et que j'ai passé la nuit dernière avec un Noir. En ce moment même, je suis endormi à côté de lui dans...

J'ai stoppé net. Mais j'en avais déjà beaucoup trop dit.

-
J'y crois pas ! s'est exclamé Mark avec une expression dans laquelle se mêlaient l'effarement, la gêne et une certaine jubilation.

Wouah, c'est trop fort !

-
Je me suis mal exprimé, ai-je dit.

-
Non, c'est génial, au contraire. Je te comprends. Tu assumes tes choix et c'est super. Je te soutiens à cent pour cent. Il faut avoir le courage d'être soi-même. Vas-y !

J'ai tenté de m'expliquer, de me reprendre, mais il était déjà parti, sans doute pour diffuser la bonne nouvelle.

-
Après tout, il n'y a rien de mal là-dedans, ai-je dit dans son dos.

Une célèbre réplique tirée de *Seinfeld*.

Je venais de vivre un moment digne d'une sitcom. Le quiproquo classique dans ce genre de programmes. La fiction avait rattrapé la réalité. La situation était surréaliste et me mettait un peu mal à l'aise.

Pas autant que Fenrir, le loup format géant et accessoirement fils de Loki, surgissant dans mon monde, mais mal à l'aise quand même.

Et puis j'ai trouvé tout ça très drôle. La réalité des sitcoms était mon alliée, elle essayait de me venir en aide. Elle m'ouvrait ses bras accueillants pour que je m'y réfugie. J'étais sauvé jusqu'à la prochaine coupure publicitaire. Sauvé jusqu'à ce qu'un autre moi, un moi lointain que je ne voulais plus être, jusqu'à ce que ce moi se réveille.

-
Là-bas, c'est pas une sitcom, mon vieux, me suis-je dit en reprenant le boîtier de la télécommande. De l'action ? De l'aventure ?

De l'épouvante ? Du fantastique ? En tout cas, pas mon genre de fantastique.

J'ai rallumé la télévision. Le générique d'un navet de Steven Seagall défilait à l'écran.

Je faisais partie de la distribution d'un film dirigé par des Immortels déjantés. J'étais l'un des acteurs. La question était de savoir si j'étais le héros ou un de ces types qu'on liquide dans les premières scènes pour créer l'ambiance et donner un bon frisson au public.

Mais non, la question n'était pas là. La question était de savoir comment j'allais me tirer de ce fichu film.

CHAPITRE 20

J'étais endormi dans mon lit quand je me suis réveillé à Everworld.

Je suis resté un moment allongé, dérouté, perdu. J'ai cherché les chiffres affichés sur mon réveil, le contour flou de ma fenêtre et sous ma porte le rai de la lumière du couloir. Mais je n'ai rien vu de tout ça.

J'avais envie de pleurer. Je ne voulais pas être là.

Une main s'est posée sur ma bouche, une main douce, et j'ai aperçu les yeux lumineux d'April à quelques centimètres au-dessus de mon visage. Un doigt sur les lèvres, elle me faisait signe de me taire.

J'ai hoché la tête et elle a retiré sa main. Jalil était couché sur le ventre non loin de là, bien éveillé et alerte. Moi-même, j'étais allongé sur le dos, ce qui n'est pas la meilleure position pour repousser une attaque.

J'ai tendu l'oreille et n'ai entendu que les bruits nocturnes de la forêt. Le vent qui agitait les hautes branches, les petites bestioles qui rampaient sous le tapis de feuilles et d'autres craquements, un peu plus réguliers ceux-là.

Cette chose, quelle qu'elle soit, n'avait pas peur. Elle ne se faufilait pas furtivement, ne s'arrêtait pas pour écouter. Elle se déplaçait en toute confiance, preste et discrète à la fois.

Et elle venait vers nous.

J'ai vu David bondir sur ma droite. Il s'est emparé de son épée, s'est agenouillé, et figé, les muscles tendus. J'ai roulé sur moi-même aussi silencieusement que possible. A tâtons, dans l'obscurité, j'ai cherché ma hache. Je ne la trouvais pas et j'ai lutté contre la panique qui me gagnait. En procédant plus méthodiquement, j'ai fini par saisir la cheville d'April. Mais ce n'était pas cela que je voulais, c'était ma hache, une arme, n'importe laquelle, dont je pourrais faire usage pour sauver ma peau.

Bienvenue à Everworld, Christopher Hitchcock. Nous espérons que le voyage de retour a été agréable.

-
Il n'est pas tout seul, a susurré Jalil.

-
Tu parles de qui ? ai-je murmuré.

Ce qui avançait vers nous s'est arrêté. Je me suis figé. Mes doigts seuls bougeaient encore, continuant leurs recherches à l'aveuglette.

Enfin, j'ai trouvé la hache ! Ma main s'est refermée sur le manche et tout de suite j'ai eu un sentiment de sécurité. Même s'il était illusoire, même si cette hache n'offrait pas une réelle protection, je me suis juré de ne jamais me retrouver désarmé à Everworld.

Soudain, j'ai senti dans mon dos un souffle glacé qui m'a fait frissonner. Quelque chose s'est posé sur mon épaule. C'était petit, pas très lourd, et vivant. Incontestablement vivant.

Une pointe acérée comme une aiguille a appuyé contre mon cou.

Une menace, un avertissement qui me comprimait une artère.

-
Ami ou ennemi? a demandé une voix flûtée surgissant des ténèbres.

Elle ne venait pas de ce que j'avais sur mon épaule.

-
Amis, ai-je répondu, en m'interdisant de bouger d'un millimètre.

-
Montrez-vous, a dit la drôle de voix.

Je suis resté immobile. Je ne savais pas ce qui me piquait le cou.

J'ignorais si ce truc était dangereux, mortel même, ou destiné seulement à faire mal. Toutefois, dans la pointe d'une dague qui presse sur votre peau hérissée de chair de poule et sur votre veine jugulaire palpitante, il y a quelque chose qui retient nécessairement toute votre attention.

-
Ils veulent qu'on se montre, a dit Jalil.

-
Je sens un truc qui me pique le cou, ai-je ajouté.

-
Relevez-vous lentement, et restez prêts, a conseille David.

Je me suis mis debout avec des gestes très lents, et la pointe ne s'est pas éloignée de moi un seul instant. Je n'ai pas lâché ma hache.

Je n'ai même pas tenté de m'en servir. Impossible de se débarrasser avec une hache d'un truc qui vous titille le cou.

-
Nous sommes des amis, a fait April d'une voix très douce, le genre de ton qu'on prend pour parler à des chiens enragés.

-
De qui? a demandé la voix avec une note d'amusement.

-
De qui ? Euh... eh bien, nous sommes amis les uns des autres.

Et nous serons les vôtres si vous ne nous voulez aucun mal.

-
Lumière, a dit la voix.

Et aussitôt les bois alentour se sont éclairés d'une dizaine de loupottes vacillantes

Elles n'étaient pas plus lumineuses que des bougies, mais dans les ténèbres profondes de la forêt, elles devenaient presque éblouissantes.

En tout cas, elles étaient assez vives pour nous éclairer sur notre situation qui n'était pas très reluisante. Ils nous encerclaient. Ce que j'avais pris pour un petit groupe de quelques individus avançant silencieusement se révélait être un contingent de vingt ou vingt-cinq

créatures grandes comme des hommes.

La taille était tout ce qu'elles avaient en commun avec le genre humain, car elles ne ressemblaient à aucune espèce que je connaissais. Pour ce que je pouvais en voir, elles étaient d'un gris sombre et mesuraient environ un mètre quatre-vingts, ou le double si on tenait aussi compte de leur queue.

Leur face avait la forme d'une très longue pointe, un cône de près d'un mètre de long, une aiguille, comme celle d'un fourmilier qui au fil des générations se serait adapté à chasser ses proies dans du béton. A l'arrière de la pointe étaient accrochés deux yeux bleus énormes injectés de sang.

Le reste du corps, très resserré, formait une sorte de grand C. Il dessinait un demi-cercle entre le nez et les pieds qui se terminaient par des griffes, de sorte que les orteils pointus se trouvaient presque directement placés sous le bout du museau. Ces créatures possédaient une sorte de queue qui suivait la courbure de l'arc et devait servir à les équilibrer.

Deux jambes partaient vers l'avant; deux bras musculeux partaient du centre de l'arc et deux autres plus petits et délicats sous le bord des yeux.

Voilà de quoi avaient l'air les plus grands qui constituaient la majorité du groupe. Mais il y en avait d'autres, plus petits, sortes de versions miniatures, qui étaient, ceux-là, pourvus d'ailes transparentes. L'un d'eux était justement perché sur mon épaule et pressait sa bouche longue, dure et pointue contre mon cou.

Les lumières tremblantes venaient du ventre des plus petites de ces créatures, sortes de lucioles, mais de la taille d'un pigeon.

Un des plus grands s'est avancé vers nous d'une démarche invraisemblable. Chaque pas était un numéro d'équilibriste. Une jambe se déployait un peu comme un télescope, et on voyait alors se tendre la chair grise et pendante. Le pied se posait au sol, la créature se stabilisait, puis l'autre pied se soulevait, très lentement.

Si nous partions en courant, ces drôles de bestioles ne pourraient jamais nous rattraper. Soudain, comme si elle avait lu dans mes pensées, une des petites créatures lumineuses fonça à toute allure vers David qui venait de remuer. Elle avait parcouru près de dix mètres avant qu'il n'ait terminé son mouvement.

Je me suis livré à une analyse aussi rapide que désespérée de la situation. Quelles étaient ces choses ? De quel sombre mythe s'étaient-elles échappées ?

Mais je connaissais la réponse : il n'y avait en elles rien d'humain.

Dans les dieux, démons et monstres qu'il crée, l'homme met toujours une partie de lui-même. Formes et pouvoirs varient, mais l'essentiel est humain.

J'ai inspiré une grande bouffée d'air, avant de demander :

-

Qui êtes-vous ?

CHAPITRE 21

-

Nous sommes les Coo-Hatch de la Troisième Forge, et vous ?

-

Euh... nous sommes des humains, ai-je répondu.

Celui qui semblait être leur chef a plissé les yeux.

-

Deux jambes, deux bras, petits yeux, fourrure sur la tête, vêtements. Vous êtes humains, a-t-il lâché avec une moue méprisante. Quel genre d'humains ?

-

Des ménestrels, a dit David. Nous voyageons de ville en ville pour divertir les gens. Je m'appelle David. Et voici April, Jalil et Christopher.

J'étais soufflé qu'il lui ressorte ce mensonge qui nous avait déjà servi de couverture. D'accord, les Vikings avaient gobé l'histoire, mais ces hommes du Nord étaient des fêtards par nature, alors que les créatures que nous avions devant nous n'étaient pas du genre à apprécier les chansons à boire.

Le Coo-Hatch a tendu un des petits bras qu'il avait sous l'œil pour montrer ma hache et l'épée de David.

-

Armes vikings. Mauvaise fabrication. Je m'appelle Estett.

-

Les Coo-Hatch, a dit Jalil. Je me rappelle que les Vikings, quand ils nous ont interrogés à propos de Loki et tics Hetwan, ont fait allusion à ces Coo-Hatch.

-

Sven le Mangeur d'épées disait qu'ils échangeaient avec eux de l'acier, a rappelé David.

-

Pas acier Coo-hatch, a dit la drôle de chose dénommée Estett en regardant une fois de plus nos armes avec un mépris non dissimulé. Passe-moi.

Il a tendu sa main pour me prendre ma hache. Quelques instants plus tôt, j'avais fait le serment de ne plus jamais me séparer de mon arme, pourtant je la lui ai donnée.

Estett l'a soupesée d'un de ses bras médians avant de la lancer en la faisant tourner comme un poignard. La pointe s'est fichée dans le tronc d'un arbre en oscillant.

-

Acier viking, a-t-il dit sans chercher à cacher sa condescendance.

En le voyant ouvrir une entaille dans son flanc, j'ai compris que ce que j'avais pris pour de la peau était en réalité une sorte de vêtement. D'un de ses bras médians, il a sorti ce qui ressemblait à une petite hélice d'avion d'environ trente centimètres de diamètre.

L'objet présentait des pales orientées vers l'arrière et un trou circulaire en son centre. L'acier dont il était fait brillait dans la faible lumière des lucioles. Il scintillait même, comme s'il était radioactif.

Peut-être l'était-il.

Avec la rapidité d'un félin, le Coo-Hatch a lancé cette arme qui a tourné dans l'air à altitude constante pour atteindre finalement un arbre qu'elle a traversé de part en part. Elle l'a tranché comme un rien et si vite que le tronc est resté suspendu, immobile, attendant la brise qui le ferait tomber.

Il a finalement basculé vers nous. Un tronc nu de quinze mètres surmonté d'une couronne de branches et qui tombait tout droit sur nous.

-

Courez, s'est écrié David.

Mais avant même que nous ayons le temps de réagir et d'être traversés par l'image d'un bûcheron en chemise à carreaux rouges criant : « Gare à vous ! » le reste des Coo-Hatch avait frappé.

Sans échanger un mot, sans montrer le moindre signe de précipitation ni d'inquiétude, mais avec une aisance gracieuse, ils ont tous produit des armes similaires qu'ils ont lancées en direction de l'arbre.

Le tronc qui était déjà méchamment incliné et chutait vers ma tête à une vitesse grandissante a été débité en une quinzaine de bûches qui sont tombées à terre les unes après les autres.

Les Coo-Hatch n'ont pas bougé. Quant à nous, un obscur instinct de survie nous laissait cloués sur place.

Tels des obus de mortier, les bûches ont atterri tout autour de nous. Chacune mesurait pas loin d'un mètre de long. Et chaque impact ébranlait le sol, meurtrissant la plante de mes pieds et faisant trembler mes genoux. Les branches sont tombées loin derrière nous.

Les drôles de toupies volantes ont fait demi-tour pour revenir vers leurs propriétaires qui les ont reçues sur la pointe qui leur servait de nez, de bouche ou de je ne sais quoi. C'était un spectacle comique, bien que déconcertant.

J'ai toutefois décidé de garder mon sérieux.

-

Acier Coo-hatch ! s'est exclamé Estett avec une satisfaction évidente.

Peut-être s'agissait-il d'un avertissement. Dans ce cas, il était habile. Le message était parfaitement clair, nous avons le pouvoir de vous débiter en tranches comme du salami.

Pourtant j'avais le sentiment que le but de la manœuvre n'était pas de nous faire peur. Mon père travaille dans le commerce. Je sais comment ça se passe.

-

Beaux jouets, ai-je fait. Combien coûtent-ils ?

CHAPITRE 22

Les Coo-Hatch nous ont guidés dans l'obscurité jusqu'à l'aube.

Nous les avons docilement suivis, inquiets, mais pas terrifiés. Je me demandais s'il me serait jamais possible de vivre à Everworld un seul instant où je me sentirais en sécurité.

Ces Coo-Hatch étaient indiscutablement d'étranges créatures. Mais pour étranges et potentiellement dangereuses qu'elles fussent, je ne ressentais pas en leur présence cette peur viscérale que provoquait chez moi la seule vue d'un de ces ignobles prêtres aztèques. D'abord, c'était un arbre qu'ils avaient coupé en morceaux et pas l'un d'entre nous. Ensuite, il était difficile de les prendre au sérieux quand on les voyait se déplacer de cette démarche bizarre à la Groucho Marx. Le spectacle était franchement comique.

Jalil avait dû remarquer mon sourire en coin, car il m'a dit :

-

Je te conseille de ne pas te payer leur tête. Et si tu ne peux pas te retenir, alors éloigne-toi de moi, s'il te plaît.

-

Ils ont l'air plutôt sympa.

-

A ta place, je ne m'y fierais pas trop, a-t-il grogné d'un air sombre.

Ils nous ont conduits jusqu'à un ruisseau qu'on avait peine à distinguer dans la faible lueur des créatures fluorescentes qui voltigeaient autour de nous. Cependant, unir, entendions son grondement semblable à celui de n'importe quel ruisseau du monde réel. Il était caché par une haie de hautes fougères et de buissons.

Les Coo-Hatch ont ouvert une clairière en se servant de leurs lames volantes. En moins de trente secondes, l'enchevêtrement de hautes herbes s'est retrouvé aussi ras qu'un gazon de terrain de golf.

Ils ont ensuite allumé un feu en faisant jaillir des étincelles d'un

morceau de roche et d'un petit triangle d'acier.

-

Pas acier coo-hatch, a expliqué Estett en montrant le triangle.

Acier coo-hatch coupe pierre.

Tous, Coo-Hatch aussi bien qu'humains, nous nous sommes assis en tailleur autour du maigre feu.

Curieusement, je me trouvais bien dans cette clairière, en pleine jungle, au milieu de la nuit et en compagnie d'une bande d'extraterrestres. C'était drôle de se sentir plus à l'aise avec ces visiteurs de l'espace qu'avec les Aztèques et même qu'avec certains Vikings. Mais il est Vrai que la bizarrerie est la norme à Everworld.

J'en venais presque à souhaiter que les Aztèques nous retrouvent pour donner à ces créatures l'occasion de nous faire une autre démonstration de leurs armes. J'aurais voulu voir leur tête !

-

Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? dit David à voix basse. On leur chante *Kumbaya* ?

-

Non, on parle affaires, ai-je répondu.

-

Pourquoi ?

-

Parce que c'est ce qu'ils souhaitent. Ces gens-là sont des marchands-nés, tu ne vois pas?

David opina de la tête.

-

Bon, d'accord. Après tout, je ne tiens pas particulièrement à me faire découper en rondelles. On va sagement faire ce qu'ils attendent de nous.

-
Qu'avons-nous à leur échanger? a demandé April. Et qu'achetons-nous ?

-
Je ne refuserais pas un de leurs joujoux, a fait Jalil.

-
J'ai toujours les trucs de mon sac à dos, a-t-elle dit.

Elle décrocha les lanières de ses épaules et posa le sac sur ses genoux.

-
Voyons voir... j'ai de l'aspirine, un lecteur de CD. Ça les intéressera peut-être.

Elle sortait un à un les objets pendant que Jalil, David et moi plongeions la main sous nos peaux de bêtes vikings pour atteindre les poches de nos jeans.

Les Coo-Hatch nous observaient attentivement. J'étudiais l'iris bleu roi de leurs yeux rouges et globuleux, il se dilatait et se contractait.

Mais leurs visages impassibles ne montraient pas d'autres réactions.

Il était facile d'interpréter cette expression. Visiblement, notre flacon d'aspirine les laissait indifférents.

-
On ne les achètera pas avec une poignée de colifichets, ai-je dit.

April a continué de vider son sac, puis nous avons sorti le contenu de nos poches. Nous avons toujours des clés à profusion. Elles ne nous servaient à rien. J'avais même dû en rapporter une de l'autre côté, du monde réel. Les Coo-Hatch ont regardé les clés, testé leur métal, et nous les ont rendues en haussant les épaules.

Ils ont montré un tout petit peu plus d'intérêt pour le petit couteau suisse de Jalil. Évidemment, le métal dont il était fait nous a valu une moue méprisante. Ils ne cherchaient pas à être vexants, mais il était

clair qu'ils n'étaient pas impressionnés. Toutefois, le mécanisme leur a plu. Ils ont déplié la petite lame et le minuscule tournevis.

-

Ils existent en plus grande taille, a expliqué Jalil. Certains possèdent plusieurs lames, des tournevis cruciformes, des tire-bouchons, des limes, et des tas d'autres trucs.

Estett eut un hochement de tête très humain.

Acier médiocre, mais objet intéressant.

Il a regardé longuement ses copains du coin de l'œil. J'ai alors eu le sentiment que, si nous les retrouvions dans quelques mois, les Coo-Hatch auraient des couteaux suisses à nous vendre.

Le lecteur de CD a provoqué une très légère réaction. Les Coo-Hatch l'ont touché, mais l'ont tout de suite repoussé dédaigneusement.

Nous avons extrait de nouvelles clés, un feutre. Sans effet.

Deux bouquins, mais toujours rien.

-

Attendez, a dit April.

Elle a tendu la main pour prendre le premier des deux livres qui s'intitulait La Chimie : principes et applications. Elle l'a feuilleté rapidement, s'est reportée à l'index pour revenir à la page qu'elle cherchait, puis a présenté le livre ouvert à Estett.

Les yeux rouges se sont posés sur la page, et...

-

Ah!

Le Coo-Hatch a failli arracher le livre des mains d'April, mais il s'est repris immédiatement.

-

Prêter ? Lire ?

-

Volontiers, a-t-elle dit en le lui tendant.

Estett tourna respectueusement les pages. il tenait le livre au bout de ses bras médians et tournait les pages avec ses petites mains supérieures. Il a lu, puis brusquement il a paru gêné. Il a refermé le livre comme à regret et nous l'a rendu.

-

Qu'est-ce que tu lui as montré? ai-je demandé à April.

-

Un descriptif de la fabrication de l'acier.

-

Échanger? a demandé Estett.

-

Qu'est-ce que tu nous proposes en échange, vieux ?

Il réfléchit un instant avant de répondre :

-

Réparer petit couteau rouge.

-

Il n'est pas cassé, a dit Jalil.

-

Les armes, a fait David d'un air avide. Nous voulons ces lames volantes.

Estett a alors fait entendre ce qui pouvait passer pour un rire. En toute logique, il n'aurait pas dû être capable de se marrer, pas avec une bouche et une gorge pareilles. D'un autre côté, puisqu'il parlait et lisait notre langue, qu'est-ce qui l'empêchait de se fendre la pêche comme un humain ?

-

Trois ans apprendre à lancer lame, a-t-il dit. Tenue mauvais côté, plus doigts, plus bras. Laisser tomber, plus pied. Lance mal, beaucoup de morts. Coo-Hatch pas vendre armes. Vendre outils.

Humains pas besoin nouvelles armes.

-

Eh, minute, moi j'en ai besoin, ai-je objecté. Je suis humain et j'ai besoin de grosse artillerie. Là où je me suis retrouvé ces derniers jours, je n'aurais pas dit non à un bon lance-roquettes. Alors un couteau, vous pensez !

Des étincelles de rage s'étaient allumées dans les yeux de David.

-

Ce que nous voulons, Estett...

April l'a interrompu en lui touchant le bras.

-

Il a raison, David, tu n'as jamais utilisé une arme de ce type.

Ce serait comme mettre une mitraillette entre les mains d'un enfant.

-

Je ne m'étais jamais servi d'une épée non plus, a-t-il rétorqué.

-

Les épées ne coupent pas les arbres en tranches, David. Tu t'imagines qu'armé d'une de ces lames tu vas pouvoir retourner sauver Senna? Tu tuerais quelqu'un. Toi, moi, Senna ou des gens innocents.

-

Il n'y a pas d'innocents dans cette ville, a grommelé Jalil. Mais April a raison, Estett aussi.

Il a ajouté en montrant l'extraterrestre du menton :

-

Avec une arme aussi redoutable, tu dois savoir la maîtriser

parfaitement. Il a fallu plusieurs années à ces types pour apprendre à s'en servir. Laisse tomber, David.

-

Bon, d'accord, mais qu'est-ce qu'ils vont nous échanger, alors

?

-

Pourquoi ne pas leur demander? a dit April, visiblement agacée par la constante attitude belliqueuse de David.

-

Entendu. S'ils ne nous offrent par leurs lames, ils nous proposeront peut-être trois semaines dans un club de vacances aux Bahamas à regarder de jeunes gazelles courir en string sur la plage, ai-je plaisanté.

-

Secrets de l'acier très anciens. Possible fabriquer bon acier avec livre, mais pas acier Coo-Hatch, a dit Estett en montrant le manuel de chimie.

-

Le voilà qui dénigre la marchandise, ai-je dit, pour qu'on négocie au plus bas prix.

April a secoué la tête d'un air résigné.

-

Il ne fait qu'énoncer une évidence. Tu penses sincèrement qu'il y a dans ce livre une recette qui leur permettra de fabriquer un acier meilleur que celui qu'ils ont déjà? Redescends sur terre. Il a vu autre chose dans ce bouquin ou alors c'est l'ensemble qui l'intéresse.

De toute façon, je serai bien contente de m'en débarrasser, il pèse une tonne.

-

Qu'est-ce que vous nous offrez en échange? a demandé Jalil à Estett.

-

Acier Coo-Hatch.

-

Eh, les mecs, on tourne en rond.

Le Coo-Hatch n'a pas souri. Il n'en était probablement pas capable.

Je n'ai jamais vu clairement sa bouche.

-

Montre couteau. Petit couteau rouge.

Jalil a repêché le couteau dans sa poche et l'a tendu à Estett qui en a déplié la lame.

-

Mauvais acier. Acier Coo-Hatch meilleur.

CHAPITRE 23

-

Oh , génial, ai-je dit. Au fait, comment s'appelait cette épée magique dans la légende du roi Arthur ?

-

Excalibur, lui a soufflé Jalil.

-

Ouais, c'est ça. Eh bien, notre Excalibur à nous sera un couteau suisse à lame rétractable de six centimètres. C'est super ! Eh, attends un peu, Big H, que j'ouvre mon couteau de nain pour te tailler les ongles de pied. Salut, Loki, appelle ton grand méchant loup de fils et je promets que je vais lui raser les poils.

-

C'est déjà plus que ce que nous avons actuellement, a fait remarquer David qui, à l'évidence, était super énervé.

Comme moi, il voulait de la grosse artillerie, un truc méchant et efficace. Au pays des armes blanches, celui qui tient un flingue a le pouvoir.

-

Il faut vraiment leur donner toutes les informations que contient ce livre ? s'est demandé Jalil.

-

Quoi, tu as peur qu'on t'accuse d'avoir divulgué des renseignements classés Top Secret ? Et même si ce bouquin leur apprend à fabriquer une arme d'extermination, on s'en tape.

-

Il y est question d'explosifs, a chuchoté Jalil. S'ils ne sont pas bêtes, ils pourront extrapoler à partir de ce qui est expliqué là-

dedans.

-

N'emploie pas des mots aussi compliqués, Jalil. Je n'ai pas besoin d'extrapoler pour savoir que tu es le plus savant de nous tous.

Et je le répète, on s'en tape s'ils apprennent à fabriquer du plastique et qu'ils fassent tout sauter. Je déteste cet endroit. Ici, ce n'est pas mon monde, tu piges?

Jalil m'a lancé un de ses regards en coin.

-

Tu trouves qu'Everworld n'est pas encore assez terrifiant?

Tu veux y voir proliférer de nouvelles armes? Je ne lance pas une campagne pour la protection des Aztèques, mais je n'ai pas envie de marcher un beau jour dans une rue et d'être soufflé par une explosion, juste parce que j'aurai voulu un couteau suisse high-tech.

April adressa à Estett son plus beau sourire.

-

Nous avons besoin de réfléchir à votre proposition.

Elle s'est tournée vers nous et a dit à voix basse :

-

Écoutez, j'en ai ras le bol de trimballer ce livre. Et puis, est-ce que vous avez pensé à leur réaction si nous refusons leur offre ?

Après tout, pour eux, c'est peut-être une offense qui mérite la mort.

Elle venait de donner un nouvel éclairage à la situation. Dans mon cerveau s'est formée une image très évocatrice : une lame Coo-Hatch me découpant avec tellement de précision et de rapidité que les deux moitiés de mon corps continueraient à vivre, le sang à gicler des artères, les nerfs à transmettre des influx à travers le minuscule interstice. Et moi, comprenant qu'on venait de me débiter comme un saucisson, j'essaierais à l'aide de mes seules mains de garder mon ventre rattaché à mon buste.

C'était trop facile à imaginer. Ce tableau, je l'avais déjà vu à quelques détails près en réalité et en couleurs quand le miroir de Huitzilopochtli avait tranché en deux morceaux le corps de Sven le Mangeur d'épées.

-

A mon humble avis, ai-je dit, mieux vaut ménager leur susceptibilité.

-

On fait l'échange, a déclaré David.

-

Oh, mollo. C'est pas toi le chef ici.

Il me considéra d'un air surpris.

-

Mais, je suis d'accord avec toi.

-

Alors, dis : « Je suis d'accord avec toi. » et pas : « On fait l'échange. » Vu, général de mes deux ?

-

Oh, qu'est-ce qui te défrise ? m'a-t-il lancé.

J'ai pointé mon doigt vers son visage.

-

Dans cette histoire, tu n'es pas le héros et nous tes fidèles compagnons, le héros qui s'en sort indemne, pendant que ses copains se font tous zigouiller, selon les bonnes vieilles règles du genre. Ce n'est pas ton film qu'on joue, alors écrase !

David a pris un air exaspéré.

-

Il nous fait une petite dépression. Comment ils appellent ça ?

Syndrome de stress post-traumatique ? Est-ce que tu as des flash-backs des pyramides, des couteaux d'obsidienne?

-

Ne faites pas attention à eux, a dit April en souriant à Estett.

Elle a pris le couteau des mains de Jalil, ainsi que le livre qu'elle avait posé sur ses genoux et a tendu le tout au Coo-Hatch.

-

Marché conclu, a-t-elle dit.

Le boulot leur a pris une heure. Les Coo-Hatch ont fait cercle autour de notre petit feu de camp qu'ils ont ranimé en soufflant dessus avec leurs bouches en pointe. Ils ont ensuite sorti de leurs sacs et de leurs poches des espèces de morceaux d'une matière indéterminée. Ils se sont mis au travail, tapant, soufflant, et ont puisé de l'eau dans un petit canal qu'ils avaient creusé à partir du ruisseau.

April avait trouvé ce qui semblait être une femelle Coo-Hatch. Elle s'est isolée avec elle pour avoir une conversation entre filles. Pendant ce temps, David, Jalil et moi sommes restés à regarder les Coo-Hatch en nous morfondant et en nous demandant comment le destin avait pu nous conduire là.

Finalement, alors qu'une lumière grise commençait à apparaître au-dessus de la cime des arbres, les Coo-Hatch tendirent à Jalil son couteau, qui était encore chaud au toucher, non sans l'avoir préalablement averti : «Ne l'essaie pas sur tes doigts si tu ne veux pas apprendre à compter en base neuf, pauvre idiot d'humain. » Enfin, c'était un truc dans ce goût-là.

Puis ils sont partis. Toute la bande des Groucho s'est enfoncée dans les bois, emportant avec elle un manuel scolaire de chimie qu'elle lisait à la faible lumière de l'aube. Nous nous sommes retrouvés seuls. April avait l'air morose.

-

Qu'est-ce qui ne va pas ? lui ai-je demandé.

-

J'ai parlé avec les Coo-Hatch, a-t-elle dit en hochant la tête.

Ils sont dans la même situation que nous. Eux non plus n'ont pas demandé à se retrouver là. Ils ont été amenés dans ce monde par une espèce de dieu du Feu et une déesse du Fer, d'après ce que j'ai pu comprendre. Quoi qu'il en soit, tout cela est arrivé il y a un siècle.

Et depuis, ils cherchent un moyen de regagner leur univers. Ils ne cessent de parler de leurs familles, leurs villages, leurs forges et leurs mines. Ces créatures sont abandonnées.

-

Ils essaient de se barrer d'ici depuis cent ans ! s'est exclamé Jalil.

April a haussé les épaules.

-

C'est ce qu'ils m'ont dit. Ils sont sept groupes de Coo-Hatch à errer dans Everworld depuis un siècle. Impossible de repartir. Ils sont coincés ici.

Elle prenait un air dur, mais on pouvait voir qu'elle avait des larmes dans les yeux et le menton tremblotant. April voulait rentrer chez elle. Et d'une seconde à l'autre, j'allais moi aussi éclater en sanglots.

-

Ça ne veut pas dire que nous soyons coincés nous aussi, ai-je fait avec des trémolos dans la voix.

Je jetai un coup d'œil à David pour obtenir son soutien, mais son expression restait impassible. « Bien sûr, pensai-je. Le héros en quête de gloire est aux anges. David n'a jamais souhaité rentrer. »

-

Cent ans, a répété April.

-

Ouais, c'est long.

Se rappelant les avertissements des Coo-Hatch, Jalil a ouvert son couteau avec d'infinies précautions et a trouvé un jeune arbre dont le tronc devait quand même mesurer six centimètres d'épaisseur. Il l'a

coupé d'un seul coup et sans le moindre effort. Un simple mouvement du poignet, et l'arbre est tombé.

-

Eh bien, ai-je fait, nous possédons le coupe-ongles le plus puissant de tout l'univers. Un canif magique en guise d'Excalibur.

Alors fonçons, mes braves compagnons, partons conquérir le monde

!

CHAPITRE 24

-

J'ai faim et je meurs de soif, ai-je dit.

-

Tu crois qu'en le répétant toutes les cinq minutes tu vas régler le problème? a rétorqué Jalil.

Nous avions quitté la jungle et nous étions une fois de plus sur la plage : debout, plantés, perdus, déroutés, déprimés, furieux. Surtout furieux.

L'histoire des Coo-Hatch nous hantait. Depuis cent ans ils essayaient de trouver un moyen de quitter cet univers, cette bulle à l'intérieur d'une autre bulle, cette poche de pure folie.

Si eux n'avaient pas réussi à sortir, comment le pour- i ions-nous ?

Une triste réalité se faisait jour. Il n'y avait peut-être aucune issue.

Voilà, ce serait peut-être notre vie à jamais. Quelques heures dans le monde réel et le reste du temps ici.

Depuis le début de cette histoire, nous avions laissé l'adrénaline prendre les commandes, puis à la peur avait succédé le soulagement d'avoir échappé à la lame d'obsidienne des Aztèques. Mais nous étions tous fatigués, complètement vannés et perdus. Jamais groupe humain n'avait été plus paumé que nous.

Le soleil s'était levé, et avec lui était montée la chaleur humide. Si nous restions sur cette plage, sans crème solaire, nous allions cuire.

Si nous retournions dans l'ombre de la jungle, des bêtes nous dévoreraient tout crus.

Après la peur, la faim, la soif, le désespoir, nous sentions grandir en nous une colère que nous ne pouvions diriger contre personne, ce qui ne faisait qu'ajouter A notre rage. J'avais envie de me battre.

David avait fini d'user ma patience.

Une explosion allait se produire, tôt ou tard. Nous devions décider ce que nous allions faire, et je savais sans l'ombre d'un doute ce que David désirait. Toutefois j'étais bien décidé à l'arrêter et, pendant que j'y étais, à le déboulonner de son piédestal une fois pour toutes.

Je n'en pouvais plus de ses grands airs de commandant.

Si j'avais été plus mûr, plus réfléchi, j'aurais tout mis en œuvre pour empêcher cette bagarre. Mais je ne suis ni mûr ni réfléchi. La rage provoquée par la peur avait pris possession de moi. J'avais envie de frapper, de cogner, de hurler des menaces et de me rouler par terre comme un bébé qui pique sa crise. J'étais pris au piège et sans défense. Complètement désarmé.

-

J'ai la dalle, ai-je râlé. Entre un bon steak et une grande cruche de flotte, je ne pourrais pas choisir. Les arbres de la jungle produisent des fruits, non ? Il doit bien y avoir des cocotiers, des bananiers ou je ne sais quoi.

-

Nous sommes dans les environs immédiats de la ville, a fait remarquer Jalil. Les Aztèques étaient maigres comme des clous.

Visiblement, ces gens crevaient de faim. S'il y avait eu des fruits sur les arbres, ils les auraient cueillis. D'ailleurs, ils les ont peut-être déjà cueillis. Tu serais arrivé à cette conclusion, Christopher, si tu avais arrêté un peu de geindre pour utiliser ta matière grise.

Pendant une fraction de seconde, mon envie de trucider David s'est reportée sur Jalil.

-

Ne m'énerve pas, je te préviens. Parce que je suis déjà à cran. Tu risques de ne pas aimer ce qui va arriver maintenant si tu continues.

Jalil m'a jeté un regard noir. Sa bouche était déformée par la colère.

-

Je me retrouve coincé dans un grand cirque peuplé de dieux qui en veulent à ma peau, d'espèces de VRP venus de l'espace, de sacs à vin vikings, d'Aztèques cannibales et, malgré tout ça, la pire nuisance

dans cet enfer se trouve être un grand crétin de blanc-bec.

Vous pouvez m'expliquer pourquoi?

-

Blanc-bec ! C'est une injure raciste ! Tu veux qu'on se balance des insultes, c'est ce que tu veux, Jalil ? Et Jalil, ce serait pas un nom arabe pour... ?

-

Ça suffit ! s'est écrié David en s'interposant entre nous.

Fermez-la, tous les deux.

Il a pointé un doigt menaçant vers mon visage.

C'en était trop. Cette fois, on avait complètement pété les plombs.

-

Il est temps de te demander de quel côté tu es, David, ai-je beuglé. Tu veux te battre avec moi pour protéger le Black?

De son côté, Jalil braillait :

-

Dégage, David. J'ai pas besoin de toi pour régler son compte à cette espèce de raciste de...

David a émis un petit rire amer et a levé les mains devant lui en reculant d'un pas.

-

Allez vous faire voir, tous les deux.

Jalil et moi sommes restés face à face à nous bousculer, nous envoyer des bourrades et nous insulter copieusement.

-

Tu veux qu'on se batte? Allons-y, alors! lui ai-je hurlé au visage.

Ma main a cherché le manche de ma hache, pendant que Jalil

s'emparait de sa longue dague. J'avais devant moi son visage ruisselant, ses yeux exorbités qui me fixaient, sa bouche grimaçante, son torse bombé.

-

Qu'ils se débrouillent tout seuls, a dit April à David, Tous les trois, c'est tout ce que vous savez faire. Alors, je vous propose un championnat. Christopher et Jalil, vous disputez le premier combat et le vainqueur affrontera David.

Je l'ai à peine entendue. Je n'avais d'yeux que pour Jalil, d'oreilles que pour son souffle rauque. Je ne voyais que son corps tendu, prêt à exploser à la première étincelle.

C'était stupide, j'en étais parfaitement conscient. C'était à David que j'en voulais, pas à Jalil. Mais à ce moment-là, la logique n'était plus qu'un mince filet de voix perdu dans les profondeurs de mon cerveau. Mon esprit tout entier était dominé par la panique, la peur et la rage.

April s'est avancée et s'est ouvert un passage entre nous deux.

C'était comique, bien sûr et, quelque part dans ma tête, je m'en suis fait la réflexion. Je me rendais compte que Jalil et moi prenant April en sandwich devions offrir un spectacle grotesque.

-

Écoutez-moi bien, tous les trois, a-t-elle dit. J'en ai plus qu'assez de vous voir vous conduire comme des mômes. Peut-être que les mâles sont incapables de se comporter en adultes responsables. Je ne sais pas, c'est peut-être un problème d'hormones.

Je me suis tourné vers elle.

-

Écoute, April, j'en ai ras le bol de tes airs supérieurs. A t'entendre, on croirait que tes pets sentent la rose. Au cas où tu ne l'aurais pas encore remarqué, le politiquement correct n'a pas cours dans ce monde. Alors, va sagement poser tes petites fesses loin du danger, comme lorsque tu es restée bien à l'abri sur ton bateau, pendant que nous, les mecs, on partait au casse-pipe, l'autre jour.

Euh... avant-hier. A la bataille...

Je bafouillais. Je racontais n'importe quoi. Je le savais et je m'en fichais éperdument. Il fallait que je fasse du mal à quelqu'un. C'était plus fort que moi. Mais April, la tête levée vers moi, me dévisageait avec une expression narquoise. Elle se moquait de moi, de moi et de Jalil.

-

Ça ne vaut pas les bleus que je me ferai aux phalanges, à lâché Jalil sur un ton méprisant en reculant soudain d'un pas.

J'ai reculé en même temps que lui. April a pris une grande inspiration, s'est passé une main dans les cheveux et ii remis en place le haut de son vêtement.

Jalil appuyait ses mains sur ses tempes, comme si la droite et la gauche de son corps venaient brusquement de se décoller.

-

Non, mais regardez ce qui m'arrive. Excuse-moi, David, je ne sais pas ce qui m'a pris. Je retire tout ce que Je l'ai dit.

-

La semaine a été dure, m'a-t-il répondu. N'y pense plus.

Regardez ce qui m'arrive, a répété Jalil, sans prêter attention aux paroles de David.

Il a essuyé des gouttes de sueur sur son front du dos de la main qu'il a regardée ensuite comme s'il venait d'y déceler les premiers signes de la lèpre.

-

Et je voudrais ajouter que je ne suis pas raciste, ai-je dit, en m'efforçant de garder le même ton querelleur. C'est faux.

-

D'accord, alignez-vous, nous a ordonné April.

-

Quoi ?

-
Mettez-vous en rang, tous les trois. Toi aussi, David. Voilà, épaule contre épaule. Ne discutez pas, obéissez ! a-t-elle fait en haussant légèrement le ton sur la fin.

Nous nous sommes exécutés.

April s'est plantée devant nous, les poings sur les hanches.

-
Ouvrez grand vos oreilles. Nous avons besoin les uns des autres. J'ai besoin de vous, de vous tous. Et comme il se trouve que j'ai sauvé vos misérables vies, il serait juste que vous admettiez à votre tour que vous avez besoin de moi. Par conséquent, je me fiche de connaître toutes les imbécillités que recèlent vos pauvres cerveaux, nous sommes les uns pour les autres tout ce qui nous reste. Nous sommes dans un borbier inextricable. Un borbier dont nous ne pourrions peut-être plus jamais nous extirper. Alors, les garçons, je vous le dis avec tout mon respect et toute mon affection : conduisez-vous en êtres humains civilisés, et si vous ne comprenez pas ce que ça signifie, demandez-moi, je vous expliquerai.

Dorénavant, en cas de différend entre nous, nous voterons. Et si nous ne parvenons pas à obtenir une majorité c'est moi qui trancherai.

Il y avait quelque chose d'infantilisant dans sa façon de nous traiter de garçons, et pourtant je trouvais ça sexy.

-
Tu me donneras la fessée si je suis méchant? ai-je demandé en battant des cils.

-
Non, a-t-elle répondu sèchement, mais, s'il vous arrive encore de vouloir vous battre, je vous laisserai faire. Toutefois ce sera un combat à mains nues et à corps nus, comme dans la Grèce antique.

-
Tu peux répéter ? a demandé David.

Elle lui a adressé un de ses sourires provocateurs.

-
Eh oui, il faut bien que je trouve un peu de divertissement dans cette mésaventure.

Nous nous sommes tous esclaffés. Notre rage se dissipait. Nous étions toujours perdus et effrayés, mais nos pulsions meurtrières s'étaient calmées.

Toutefois, il me fallut quand même une bonne vingtaine de minutes avant de pouvoir de nouveau adresser la parole à Jalil. Et quand je lui ai enfin parlé, c'était pour lui demander s'il pensait que nous devions nous enfoncer dans la jungle pour essayer de trouver de la nourriture.

Je ne me suis pas excusé, et lui non plus n'a pas cherché à le faire.

CHAPITRE 25

Nous sommes repartis dans la jungle et avons bientôt retrouvé le ruisseau que nous avaient fait découvrir les Coo-Hatch. Nous avons bu de son eau. Nous étions revenus à la case départ. Nous avons perdu notre temps et n'avions rien accompli en dehors de cette bagarre idiote.

Nous n'avions même pas encore trouvé une réponse à notre principal problème qui était de savoir où aller. Nous savions tous qu'il y aurait une autre bataille et que la paix que nous connaissions était provisoire.

Il n'y avait aucun moyen de l'éviter. Soit nous restions, soit nous partions. Si nous partions, nous devons choisir une direction.

-

Bon, ai-je dit après avoir pris le temps d'admirer April penchée sur le ruisseau. Si personne ne prévoit d'élire domicile ici, nous devons réfléchir à ce que nous allons faire maintenant.

April se redressa et s'essuya la bouche.

-

Où est David ?

Jalil haussa les épaules.

-

Je l'ai vu qui repartait en direction de la plage et j'ai pensé qu'il voulait un MT.

Un MT, un moment de tranquillité, c'est ainsi que nous avons commencé à appeler entre nous ces excursions derrière les buissons que nous imposait la satisfaction d'un besoin très naturel.

-

David ! a appelé April.

J'ai immédiatement ressenti un malaise. J'avais un sale pressentiment,

mais j'espérais pourtant me tromper.

J'ai sauté sur mes pieds et je suis parti en direction de la plage en m'ouvrant un chemin dans l'épaisse végétation de la forêt.

-

Qu'est-ce que tu fabriques? a crié Jalil dans mon dos.

-

David s'est fait la malle.

-

Quoi ? Mais pour aller où ? Oh, mince !

Nous avons trouvé sur la plage des empreintes fraîches laissées par des chaussures de sport. Et plus loin, sur le sable mouillé de la grève, David avait écrit un message avec la pointe de son épée.

Nous sommes restés debout à contempler les grandes lettres qui formaient quatre mots : « Je retourne la chercher. »

April, Jalil et moi avons passé un long moment à débiter toutes les insultes et invectives de notre répertoire. Une fois le flot tari, j'ai demandé :

-

Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

-

David ne nous laisse pas beaucoup de choix : soit nous le suivons, soit nous le laissons se débrouiller seul, m'a répondu Jalil.

-

Peut-être qu'il est le héros de cette histoire, après tout, ai-je lâché d'un air résigné. Ça craint pas mal. On ne peut pas aller le rejoindre. Tirons-nous d'ici, laissons-le se débrouiller seul.

Autrement, qu'est-ce qu'on sera? Des seconds rôles. Et de toute façon, on n'en rattrapera pas.

Jalil m'a observé du coin de l'œil avec une expression qui me rappelait

maintenant celle de Huitzilopochtli.

-

Surtout ne le prends pas mal, mais tu peux me traduire ton charabia ? m'a-t-il demandé.

-

Eh bien, dans les films, le héros s'en sort toujours. Or il est toujours entouré du bon copain, de la jolie fiancée et du Noir de service. Il arrive parfois que le meilleur copain et le Noir ne fassent qu'un. Tu ne vas jamais au cinéma ? Dans les films, le meilleur pote et le Noir se font toujours flinguer. Il n'y a pas d'exception à la règle. Et même la jolie fiancée si on prévoit de tourner une suite. C'est comme ça que fonctionnent tous les James Bond. Et ce film avec l'ours ? Tu sais, il y a un des frères Baldwin qui joue dedans, et cet autre type, le vieux. A un moment, ils se retrouvent tout seuls et avec qui ? Le bon Noir, bien sûr. Et qui se fait bouffer par le grizzli ? Je te le donne en mille. Pas le frère Baldwin.

Jalil hocha la tête.

-

Hum. Encore une fois, je te le dis en tant qu'ami et sans aucune arrière-pensée raciste, parce que le problème n'est pas que tu sois un blanc-bec, d'accord ? Mais, mon pauvre Christopher, tu es un crétin.

-

Est-ce que tu as déjà vu Schwarzenegger se faire tuer ?

-

Ouais, parfaitement, dans *Terminator*, et dans le deux aussi.

-

C'était un robot !

-

Entendu, laisse-moi perdre encore quelques minutes de mon temps à essayer de diagnostiquer le mal dont tu souffres. Tu crois que la vie fonctionne comme un film d'action ? Que le héros survit, alors que tout

le monde autour de lui se fait dégommer ?

-

Je dis seulement que David veut jouer à l'inspecteur Harry pendant que nous autres on fera tapisserie.

-

Clint Eastwood ne s'est jamais lancé à la recherche d'une nana givrée que je sache? objecta Jalil. Aucun héros ne fait jamais ça, à moins d'être dans un conte de fées.

-

Le prince charmant, ai-je lâché avec amertume.

-

Jalil a raison, a déclaré April. Admets-le, David n'a rien d'un héros. Il souffre juste d'une obsession.

Elle s'est mordu la lèvre d'un air songeur.

-

Obsession n'est pas le mot. Je dirais plutôt qu'il est victime d'un sortilège.

C'était sorti tout naturellement, mine de rien. Mais je mesurais l'importance de ce qui venait d'être dit. C'était la première fois que l'un d'entre nous osait évoquer le fait que Senna n'était peut-être pas la fille que nous pensions tous connaître. Peut-être était-elle un phénomène inexplicable, un phénomène magique.

Jalil s'emporta.

-

Bon sang, mais est-ce que je suis le seul être doué de raison ici ? Je vous rappelle que nous sommes à l'aube du XXI^e siècle. Ce n'est plus le Moyen Âge, ni même les années 1960. Entre celui qui pense que la vie fonctionne comme une intrigue de série B et l'autre qui croit aux philtres magiques et aux envoûtements, je suis servi.

Il s'est tourné vers April.

-

Alors, explique-moi tout? Senna a jeté un sort à David avec une poupée piquée d'épingles? Et maintenant, il est irrésistiblement attiré par elle, parce qu'il est sous l'effet de ce charme.

Jalil leva les bras au ciel et marmonna une phrase dans laquelle il était question d'un autre univers qu'il se créerait pour lui tout seul et où il irait se réfugier.

Un sortilège ? C'était complètement dingue, bien sûr. Mais dans ma tête, je revoyais ce qui s'était passé le soir de la fête au bord de la piscine. Il m'avait semblé remarquer Senna pour la première fois et que plus jamais je ne pourrais regarder une autre fille.

J'ai frissonné. Comment sait-on qu'on a été ensorcelé ? Mon regard a rencontré le visage d'April, ses yeux verts dans lesquels on lisait la colère et la suspicion.

-

Pourquoi étions-nous tous là ? m'a-t-elle demandé.

Réunis près du lac comme si on nous avait attirés jusque-là ?

Qu'attendions-nous en surveillant Senna? Pourquoi? Comment cela est-il arrivé? Et toi, Jalil? Pourquoi étais-tu là-bas? Est-ce que tu as une explication rationnelle à ta présence sur les lieux ce matin-là?

Jalil a reculé d'un pas et a pâli.

-

Ouais, dis-nous ce que tu faisais là-bas, Jalil? ai-je demandé à mon tour. Moi, j'étais sorti avec Senna. David était son nouveau copain, April sa demi-sœur. Mais toi, mon vieux ? Qu'est-ce que vous maniganciez, toi et la sorcière?

-

J'ignore pourquoi j'étais au lac ce jour-là, a-t-il admis.

Mais il devait craindre, par cet aveu, d'être allé trop loin dans notre sens, parce qu'il s'est empressé d'ajouter :

-

J'ai dû me réveiller tôt et, me sentant débordant d'énergie, j'aurai voulu aller faire une balade en voiture.

-

Ça t'était déjà arrivé de te lever à l'aube pour rouler jusqu'au lac ? a insisté April.

Jalil n'a pas répondu. Il a éludé la question par une contre-attaque ironique :

-

Je ne vois pas ce qu'il y a d'étrange. Beaucoup de gens descendent au lac en voiture, c'est d'ailleurs pour ça qu'il y a un parking.

Je sentis des frissons glacés courir sur ma peau. Nous avons essuyé tempête sur tempête depuis notre arrivée à Everworld. Nous n'avions jamais eu assez de recul pour réfléchir et nous poser les bonnes questions.

Pourquoi étions-nous là? Pourquoi avons-nous été attirés vers Senna au moment précis où elle pouvait nous précipiter dans cette folie ?

April a eu un rire amer.

-

David n'est pas un héros. Ce n'est qu'un imbécile, une marionnette, comme nous tous. Et c'est Senna qui tire les ficelles.

C'est sa partie que nous jouons. Nous sommes tous manipulés par elle.

Nous sommes restés tous les trois silencieux, chacun taisant ses petits secrets, ruminant ses rancœurs. Chacun s'accrochant à ses superstitions, Jalil autant que les autres, et peut-être davantage. Il se cramponnait désespérément à une philosophie qui appartenait à un tout autre univers.

Toutefois, je dois admettre qu'en matière de folie, il était difficile de faire mieux que moi qui croyais que le monde obéissait aux règles claires et prévisibles des sit-coms et des films d'action.

April a murmuré quelque chose. Je n'ai pas entendu car c'était voulu sans doute. Puis elle s'est éloignée.

-
Où vas-tu ? a demandé Jalil. Tu vas chercher David ?

-
Non, je vais chercher Senna.

CHAPITRE 26

New Tenochtitlan. Un lieu que j'avais cru ne jamais revoir et où je ne voulais pas remettre les pieds.

Nous savions comment y retourner. C'était facile. Il n'y avait qu'à suivre la plage. Franchir le pont, longer la grève jusqu'aux restes calcinés de l'armada viking, puis partir vers la gauche et traverser le champ de bataille sur lequel Olaf au pied d'airain et Sven le Mangeur d'épées avaient péri. Nous connaissions le chemin.

Et si la mémoire nous avait fait défaut, nous n'aurions eu qu'à suivre les empreintes de chaussures de sport dans le sable.

Nous avons marché jusqu'à l'embouchure du fleuve. La plage à cet endroit tournait vers l'intérieur des terres en direction du pont.

A ce point, les traces de pas coupaient vers la gauche et partaient vers la jungle. Les arbres ici étaient plus petits, plus chétifs, parce qu'on était plus proche de la ville. La forêt semblait morte. C'est à peine si un oiseau criait à notre approche. La faune se réduisait à des insectes aussi gros que des rats et à des rats gros comme des chiens.

Il était plus difficile de suivre la trace de David dans la jungle, car les indices de son passage y étaient moins visibles. C'était, çà et là, des branches cassées ou piétinées, une empreinte de pied dans la boue...

La soif était revenue. La faim aussi. Il faut le reconnaître, nous étions les purs produits d'un monde parfaitement ordonné. Des enfants gâtés habitués à prendre trois repas quotidiens, des goûters deux fois par jour et à boire de l'eau minérale.

Je suais à grosses gouttes, j'étais écorché par les ronces, fouetté par les branches, et couvert de boue. Ma blessure à la tête me démangeait, et je n'arrêtais pas de la toucher pour m'assurer qu'une bestiole n'était pas en train d'y pondre ses œufs.

Je n'aurais pas pu dire qui je détestais le plus : David et sa faiblesse de caractère, Jalil avec son agaçante supériorité et sa susceptibilité exacerbée, ou April et son indifférence totale à mon égard. Ou encore Senna qui m'avait séduit, subjugué et pris au piège dans ce délire schizophrénique. Senna qui m'avait jeté un sort.

Mais peut-être étais-je tout simplement remonté contre ce bon vieux

Christopher. Ce personnage geignard, vindicatif, caustique et puéril. Christopher avec sa langue de vipère qui cherchait des noises à tout le monde et se conduisait comme un individu parfaitement insupportable, même à ses propres yeux.

Ce n'était pas ainsi que les choses devaient se passer. Rien ne correspondait au film que je m'étais fait. Je vivais une aventure, pas vrai ? J'étais donc censé affronter fièrement l'adversité, serrer les dents, avoir le regard d'acier, rire à la face du danger, ne jamais trahir la moindre émotion et finalement triompher et séduire l'héroïne.

Voilà ce qui était écrit dans mon scénario.

Mais au lieu de ça j'errais comme une âme en peine, redoutant le prochain cauchemar qui surgirait de nulle part et attendant de finir aussi misérablement que le roi Olaf entre les mains de Huitzilopochtli.

Pourtant, j'étais encore en vie, alors qu'Olaf était mort. Le grand Viking aurait peut-être dû geindre davantage et montrer moins de hardiesse.

Nous grimpons une colline. C'était génial, parce que s'il y a quelque chose de plus irritant que de crapahuter dans la jungle avec des vêtements sales qui vous collent à la peau et vous donnent l'impression de cuire dans votre jus, c'est de le faire en luttant contre la pesanteur.

-

Quand Loki, Huitzilopochtli et tous ces idiots de dieux ont créé cet univers, ils n'ont pas pensé à réduire la gravité de quelques degrés. Ils auraient rendu la vie plus facile à tout le monde, ai-je fulminé.

Nous avons débouché dans une clairière au sommet d'une colline qui devait bien mesurer cent mètres de haut. Certes, ce n'était pas l'Everest, mais on dominait quand même la forêt environnante.

Dressé sur un rocher couvert de mousse, David nous tournait le dos.

-

Oh, regardez, mais ce ne serait pas Lewis, ou bien Clark?

Et puis j'ai appelé :

-

Hé ! On te cherchait !

David nous a jeté un bref regard par-dessus son épaule.

-

Je vous avais entendus venir.

April et Jalil ont marché jusqu'au rocher qu'ils ont escaladé. Ne sachant quoi faire, je leur ai emboîté le pas. Nous nous sommes bientôt tous retrouvés perchés.

Le panorama était impressionnant. Je voyais la ville et surtout sa grande pyramide, comme si j'avais besoin qu'on me rappelle son existence... Mais j'apercevais aussi la plage et la jungle derrière la cité, un volcan au loin, à l'intérieur des terres, ainsi qu'une rivière, et sur ma droite, une vaste étendue d'eau qui pouvait être l'océan, une mer ou un grand lac.

J'ai soudain pris peur en apercevant la ville. Si je la voyais, alors Huitzilopochtli pouvait peut-être me voir, lui aussi. Moins de deux kilomètres nous séparaient de la grande pyramide, soit à peine un pour cent de la distance que j'aurais voulu mettre entre Big H et moi.

J'ai déporté mon regard un court instant pour immédiatement le ramener dans son axe. J'avais beau faire, je ne pouvais pas détourner les yeux alors que, en ce moment même, il m'observait peut-être.

Des fumées montaient de la ville, et j'ai pensé qu'elles venaient des cheminées. Alors seulement j'ai vu la foule. Elle sortait de la cité par une porte diamétralement opposée à l'endroit où nous nous trouvions et s'enfonçait dans la jungle.

-

Ils évacuent, a dit April.

Sur le moment, je n'ai pas bien compris, et puis David a ajouté :

-

Oui, ils quittent la ville. Impossible de les compter, mais je dirais qu'ils sont plusieurs milliers. On dirait bien que New Tenochtitlan se vide de tous ses habitants.

CHAPITRE 27

Il nous a fallu deux heures pour atteindre la ville et y entrer par la porte que nous avions déjà franchie quand nous étions prisonniers.

J'aurais pu marcher plus vite si mes pieds n'avaient pas mis tant de mauvaise volonté. Mon cerveau était assez embrumé pour me conduire dans cette cité de malheur, mais mon corps faisait tout pour me retenir.

La ville n'avait pas beaucoup changé, sauf qu'elle était complètement déserte. Les rues étaient vides. Pas un homme, pas une femme, pas un enfant en vue. Pas de prêtres ni de soldats non plus.

Ici et là, un pot cassé ou une chaise gisait dans la rue.

Des objets ordinaires prenaient un aspect sinistre par le simple fait qu'ils n'étaient pas à leur place. Une robe aztèque gonflée par la brise légère. Une épée brisée. Une poupée primitive ou une statuette à la tête fracassée.

De la fumée sortait des fenêtres. Des feux anciens, presque éteints à présent.

Il n'y avait pas de corps. Aucun cadavre aztèque ou viking.

Beaucoup de gens étaient morts, mais il n'y avait aucune trace de leurs corps. Juste du sang. Il souillait les murs, formait des flaques sur le pavé. Des taches séchées marquaient d'un sceau rouge les maisons dans lesquelles s'étaient déroulés des combats mortels.

Une guerre avait eu lieu ici, une guerre fulgurante, violente et définitive. Un massacre s'était produit, pendant que nous nous cachions dans la jungle, que nous faisons du troc avec les Coo-Hatch et que nous nous querellions.

-

Une ville fantôme, ai-je murmuré.

Dans une telle ambiance, on ne pouvait que chuchoter.

-

Oui, c'est calme, a renchéri Jalil.

Nous marchions, et nos chaussures de sport ne faisaient aucun bruit sur le pavé. La main sur la poignée de nos armes, nous nous tenions prêts à repousser toute attaque, fût-elle de spectres. Nous éprouvions un mélange de terreur et de soulagement. Nous nous sentions coupables de trouver un apaisement dans ce désastre, ce massacre de populations civiles. C'était immoral, mais je m'en fichais.

Ce qu'avaient fait les Vikings me laissait froid.

Les mangeurs d'hommes, les voleurs de cœurs, les enfants affamés, cruels et désespérés de Huitzilopochtli étaient partis.

Nous ne disions plus un mot. Dans ce silence, le bruit de nos pas nous semblait résonner beaucoup trop fort. Il allait signaler notre présence à quiconque vivait encore dans ces murs et pouvait nous attaquer, il troublait le repos de ceux qui avaient péri par centaines.

Intentionnellement ou non, nous nous dirigeons vers la pyramide.

C'était sans doute inévitable. Nous voulions en avoir le cœur net. La dernière fois que nous avons vu Senna, elle se trouvait près de cette pyramide.

Le gigantesque monument était le cœur de la cité. Si quelqu'un avait survécu et n'avait pas encore pris la fuite, il se trouverait nécessairement là.

Et si nous la trouvions, que lui dirions-nous ? « Salut, Senna, quoi de neuf ? » Qu'étions-nous censés dire à une sorcière ?

La pyramide n'avait pas changé elle non plus. J'avais déjà beaucoup trop vu cet infâme empilement de pierres. Sans compter qu'il hanterait longtemps mes rêves, j'en étais sûr. Je sentais cette chose dans les profondeurs de mon cerveau, lovée comme un crotale dans mon inconscient, prête à m'assaillir au moment où je serais le plus vulnérable. Je savais, sans l'ombre d'un doute, que je gravirais ces marches et contemplerai le spectacle des corps gisants, des flots de sang, et que je sentirais mon propre cœur battre contre mes côtes avec une violence qui n'aurait d'égale que ma volonté de vivre, que je refuserais qu'on m'ouvre la poitrine, que...

Je me suis arrêté et j'ai pris deux longues inspirations.

Alors seulement j'ai remarqué que nous nous étions tous immobilisés,

comme si une force invisible nous avait figés sur place.

Nous étions plantés là, une bande désordonnée d'adolescents débarqués d'un autre univers, contemplant au-dessus d'eux, de leurs yeux assombris par la peur, la maison mère du démon.

-

Elle doit se trouver dans le temple, a dit David.

-

Si elle est bien dans cette ville, a objecté April.

-

Comment en être sûr ? a demandé Jalil.

-

A quel autre endroit pourrait-elle être ? a lâché April avec mépris. Où, sinon au milieu de tout ça ? C'est là qu'elle est depuis le début. Où pourrait-elle se trouver sinon ? Dans une maison incendiée ? Non. S'il y a encore quelque chose de vivant dans cette ville, ça se trouve là-haut.

-

Inutile que je précise qu'autre chose est peut-être encore vivant là-haut, ai-je fait.

-

Non, Big H est parti, a affirmé David. J'en suis sûr et certain.

J'en avais le sentiment moi aussi. Un sentiment de vide, d'abandon.

La sensation que les gens étaient partis dans la précipitation, en laissant derrière eux le sang sécher sur les marches de la grande pyramide.

Était-il possible que Huitzilopochtli soit resté alors que son peuple s'était enfui ? C'était presque une question philosophique. Un jour, peut-être, je la soumettrais à Jalil pour lui montrer qu'il m'arrivait à moi aussi de penser à autre chose qu'à mon prochain repas, ma prochaine conquête ou ma prochaine vanne.

-

Vous savez quoi? ai-je dit. Si on ne grimpe pas sut cette pyramide, on ne se sortira jamais de cette histoire.

-

Elle est là-haut. Elle attend, espérant que nous reviendrons peut-être la chercher pour la sauver. Ou ah > i s elle est partie avec les autres.

David a levé la tête et plissé les yeux en regardant le soleil qui paraissait posé au sommet du temple. Et il en .1 commencé l'ascension.

-

Attention de ne pas glisser sur le sang, ai-je prévenu.

Nous avons suivi David. Je ne prétendrai pas que j'étais aussi effrayé que la dernière fois que j'avais escalade cette pyramide. Je crois que je ne connaîtrai plus jamais une telle peur. Que le ciel m'en préserve.

Toutefois, je n'étais pas franchement rassuré.

Nous étions plutôt calmes. De temps en temps, quelqu'un lâchait un mot ou une remarque qui mouraient tout de suite, avalés, étouffés par la chape de plomb du silence.

Nous avons atteint la plate-forme du sommet. Le temple se dressait à présent devant nous. J'ai vu l'autel, la table des sacrifices en pierre noire, entourée d'une couche de sang caillé qui mesurait par endroits jusqu'à vingt centimètres et que le soleil au fil des ans avait lentement cuite. J'aurais voulu avoir de la dynamite et tout faire sauter pour qu'il n'en reste plus que des graviers.

-

Écoute, a dit Jalil.

Il montra du doigt un trou à l'arrière du temple. Un trou assez grand pour qu'un homme puisse passer au travers. Un rayon de soleil entrait par cet orifice.

-

A mon avis, c'est un coup de Mjöllnir.

L'intérieur du temple était toujours sombre, mais maintenant que les Vikings y avaient fait quelques travaux d'aménagement, l'obscurité n'y était plus aussi totale.

Soudain, un bruit.

Qu'est-ce que c'était ? a chuchoté April d'une voix angoissée.

Nous nous sommes accroupis tous les quatre. Je ne sais pas ce qui m'a retenu de redescendre à toute allure. Ramassé sur moi-même, j'ai attrapé ma hache. Elle me serait bien utile si Huitzilopochtli surgissait maintenant de ce temple. Vachement utile. Autant qu'une plume pour arrêter un pitbull.

Le bruit s'est reproduit. On aurait dit que quelqu'un avait accidentellement buté dans une boîte de conserve. En soi, il n'avait rien d'effrayant. Mais quand vous avez les nerfs aussi tendus que des cordes de guitare, aucun bruit n'est plus innocent.

-

C'est sûrement un rat, a dit Jalil.

-

Allez, a fait David, mais il n'a pas bougé.

-

Après vous, général, j'insiste.

Il a inspiré profondément et avancé comme un voleur qui espère déjouer la vigilance d'un détecteur de mouvement. Jalil, April et moi étions juste derrière lui.

Passant rapidement de la lumière aveuglante du soleil à l'obscurité, mes yeux ont mis du temps à s'adapter.

Il n'y avait rien à voir. L'endroit était pratiquement vide hormis un gigantesque plateau de pierre, aussi haut et large qu'un mausolée.

Peut-être servait-il de lit à Huitzilopochtli, qui sait? Il y avait aussi quelques poteries, une table et...

Un homme.

CHAPITRE 28

Il fouillait à l'intérieur d'une espèce de niche, creusée dans un mur, parmi des jarres d'argile intactes et parfaitement alignées.

Il était de très grande taille. Mince, pour ce que je pouvais en voir, car il était vêtu d'une sorte de large robe ou de cape bleue.

Sous l'effet de la surprise, il s'est retourné vivement vers nous et a écarté un pan de son vêtement. Sa main est allée se poser sur le pommeau d'une épée qu'il portait accrochée à la ceinture. Son regard a glissé vers nos armes pour revenir vers nous. Nous ayant rapidement étudiés, il se détendit.

Je me souviens de ma première impression. Il m'a rappelé mon oncle George qui enseigne la littérature anglaise à l'université d'Indianapolis.

Ses cheveux blonds étaient longs, emmêlés et secs comme du foin.

Ce type aurait eu besoin d'un bon shampoing conditionneur. Sa barbe et sa moustache grisonnantes lui donnaient l'apparence négligée d'un homme qui avait connu des heures plus glorieuses.

Ses yeux caves étaient bleus, vifs, intelligents sous la ligne épaisse des sourcils.

Il a hoché la tête. Il n'était pas surpris, c'était notre présence dans ce lieu qui semblait l'étonner. J'ai eu l'impression qu'il nous attendait, mais pas là et pas à ce moment. Comme si nous avions prévu de nous rencontrer une heure plus tard au café du coin et qu'il nous trouvait soudain sur le pas de sa porte.

-

Je peux vous aider ? a-t-il demandé.

J'ai réprimé un fou rire et une furieuse envie de lui répondre : «

Oui, une table pour quatre. »

-

Nous sommes euh...

David m'a regardé, attendant un conseil. J'ai haussé les épaules.

-

Nous cherchons une amie, a dit April.

-

Ah, vraiment ?

-

Oui, vraiment.

-

Je doute que votre amie soit là. Et je doute que vous comptiez des amis parmi les gens d'ici, a répondu l'homme en secouant tristement la tête.

Il nous demandait tout simplement de disposer. Désolé, les gars, il n'y a personne ici, repassez plus tard. Et maintenant, tirez-vous parce que j'ai à faire. Inutile que nous perdions notre temps davantage, etc.

Mais April n'allait pas le laisser s'en tirer à si bon compte.

-

L'amie que nous recherchons s'appelle Senna, Senna Wales.

Le regard perspicace de l'homme a pris une expression d'indifférence un peu trop appuyée.

-

Comme je vous l'ai déjà dit, il n'y a personne ici.

-

Senna Wales, a insisté David. Elle a notre âge. Blonde aux yeux clairs.

-

Une sorcière, ai-je ajouté sèchement.

-

Pour la première et j'espère la dernière fois, je vous le répète, il n'y a personne ici en dehors de moi et de lui.

-

Lui?

J'ai regardé à droite, à gauche. Rien. Puis, lentement, comme un figurant de film d'épouvante dans une prise au ralenti, j'ai levé les yeux vers la masse gigantesque de la table de pierre qui occupait le centre de la pièce.

Mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité. Maintenant, je pouvais le voir.

Mes jambes se sont dérobées sous moi. Je suis tombé à genoux.

Mon cœur s'est arrêté. J'avais le souffle coupé. Non, c'était impossible !

Il était là, assis en tailleur, adossé à un mur du temple, le regard vide.

Huitzilopochtli.

Plus personne ne bougeait. Plus personne ne respirait. Les cœurs avaient cessé de battre.

Alors l'homme à la robe bleue a éclaté de rire.

-

Ne vous inquiétez pas. Il est inoffensif quand il a la panse bien pleine.

Il s'est retourné à moitié pour lancer à Huitzilopochtli un regard critique.

-

Un dieu très bête en vérité. Un dieu de la Guerre, évidemment. Il n'y a pas plus borné que ces dieux-là.

-

Il est mort ? a demandé April.

-

Non, malheureusement non. Juste blessé. Et repu. C'est un prédateur, il n'obéit qu'à son estomac. Une fois qu'il a mangé, il ne fait plus grand-chose à part rester vautré à digérer jusqu'à ce que la faim le fasse sortir pour demander de nouveaux sacrifices.

-

Les habitants sont tous partis, ai-je dit.

-

Oui, bien sûr. Les Vikings leur rendaient la vie impossible. Et de toute façon, ces gens meurent de faim, alors ils sont partis faire la guerre à Quetzalcoatl. Ils ont besoin de faire des prisonniers pour fournir son content de cœurs frais à leur bête immonde.

Le ton de sa voix d'abord dégagé, presque enjoué, s'était sur la fin chargé d'une colère sourde.

-

Est-il possible de le tuer? a demandé Jalil.

L'homme retrouva son ton amusé.

-

Ka Anor le tuera tôt ou tard.

Il se tourna vers nous avec un grand sourire.

-

Mais ensuite, Ka Anor nous tuera tous, n'est-ce pas?

-

Ne me demande pas ça, à moi, vieux, ai-je répondu. Je ne fais que passer.

L'homme n'a pas eu l'air de me trouver drôle. Il m'a regardé et j'ai lu dans ses yeux du désappointement. Une fois de plus il me rappela mon oncle, et la plupart de mes profs.

-

Nous recherchons Senna, a dit David.

-

Je vous souhaite bonne chance.

-

Savez-vous où elle est, oui ou non ? a glapi Jalil qui commençait à perdre patience.

L'homme a ri.

-

Vous montrez-vous toujours aussi irrespectueux avec vos aînés ?

-

Il vous a posé une question, a insisté David.

-

J'ai subi bien des affronts dans ma longue vie, a dit l'homme.

Mais jamais celui d'être interrogé avec si peu d'égards par de jeunes ignorants, assez stupides et écervelés pour pénétrer dans le temple de Huitzilopochtli.

Cette fois, je me suis marré.

-

Tu sais, vieil homme, nous avons déjà fait connaissance avec Huitzilopochtli quand il avait encore les crocs.

Il nous a collé une peur bleue.

J'ai jeté un regard anxieux vers le monstre qui ronflait toujours.

-

Et il me fiche encore la trouille. Mais toi, tu n'es pas lui. Et maintenant qu'on a connu ce qu'on fait de mieux dans le genre épouvante, dis-toi qu'il va falloir faire plus que de froncer les sourcils si tu espères nous faire détalier la queue entre les jambes.

Alors il est parti d'un grand éclat de rire.

Pourtant cette bonne humeur ne transparaissait pas dans ses yeux bleus plissés qui restaient froids et calculateurs.

-

Voilà qui est bien parlé, jeune homme.

Son rire s'arrêta aussi soudainement qu'il avait commencé.

-

Tu pourrais bien y arriver. Mais pourquoi et à quelle fin? La sorcière a peut-être fait le bon choix. Mais peut-être s'est-elle aussi trompée.

Il a posé sur nous un dernier regard, puis nous a tourné le dos et s'est éloigné. Jalil se tenait entre lui et l'escalier.

-

Eh, minute ! Ne t'en va pas si vite.

Il a fait un pas en avant pour attraper le vieil homme, mais s'est brusquement figé.

Le sol de pierre du temple s'était soulevé sous lui. Une matière semblable à de la lave s'est mise à couler puis s'est solidifiée sur les pieds de Jalil qui s'est trouvé englué, incapable de bouger, comme un homme qui serait resté trop longtemps dans une coulée de ciment frais.

-

Espèce de..., a-t-il vociféré.

David s'est élancé en brandissant son épée pour tenter de bloquer le passage au vieil homme. Soudain, la cape de fourrure qu'il portait depuis notre évasion du château de Loki a pris vie. Elle s'est enroulée autour de lui et a commencé à l'étrangler. David dut baisser le bras avec lequel il tenait son épée. Il s'est contorsionné pour tenter de se libérer mais a seulement réussi à perdre l'équilibre et à rouler sur le sol. Il n'était plus une menace pour le vieil homme.

Je commençais à comprendre ce qui se passait et je n'ai pas bougé.

April et moi avons échangé un regard inquiet. Nous étions pris en

sandwich entre Huitzilopochtli derrière nous et devant nous ce type qui répondait à nos questions par d'autres questions.

Jalil a tiré de sa poche son couteau suisse amélioré par les Coo-Hatch et a découpé la roche qui l'emprisonnait.

Le vieil homme le regarda faire avec un hochement de tête approbateur.

-

L'acier Coo-Hatch est une merveille. S'ils le voulaient, je suis sûr que ces êtres arriveraient à transformer en or un vulgaire métal.

April s'en mêla :

-

S'il vous plaît, écoutez-moi, a-t-elle dit. Personne n'a eu l'intention de vous offenser. Nous n'avons pas voulu provoquer votre colère. Nous avons déjà assez à faire avec tous ceux qui nous veulent du mal.

L'homme s'arrêta et sourit.

-

Je vous écoute, avez-vous une question à me poser?

April leva ses mains devant elle en signe d'apaisement.

-

J'ignore qui vous êtes, monsieur, mais nous voulons seulement savoir où trouver Senna. Et nous voulons aussi savoir comment partir d'ici et retourner dans notre univers.

L'homme a réfléchi un instant. Il nous a regardés l'un après l'autre.

Il semblait s'interroger.

-

Ne te sers jamais des outils d'un autre homme, a-t-il prononcé dans un murmure. Ou d'une autre femme.

-

Est-ce que vous nous aiderez? a demandé April d'une voix implorante.

Il a souri encore. J'aurais presque pu croire qu'il était tombé sous le charme d'April.

-

Trois questions, a-t-il dit. Est-ce que je vous aiderai ? Peut-

être. Où est la sorcière? Partie, et j'ignore où. Comment rentrerez-vous chez vous ? On ne trouve pas son monde, on le fabrique.

-

Avec ça on est bien avancés, ai-je fait. Et d'abord, qui c'est, ce type ? Eh, mec, si tu ne veux pas nous aider, dis- nous au moins qui tu es.

-

J'ai eu beaucoup de noms au cours des âges et aucun d'eux ne vous regarde. Mais je ne serais pas énormément surpris si nos chemins se croisaient de nouveau. Aussi pour qu'à l'avenir nous puissions nous parler avec courtoisie, je tâcherai d'oublier l'insolence que vous venez de montrer à mon égard.

-

Qu'est-ce qu'il raconte ? ai-je murmuré.

L'homme nous a tourné le dos, a marché jusqu'au bord de la plateforme, a descendu les marches et disparu de notre vue.

-

Appelez-moi Merlin, a dit une voix.

Le temps que nous atteignions nous aussi le bord de la plate-forme, il s'était évaporé.

Nous avons fini par le suivre, mais une chose nous a retenus. Le monstrueux dieu bleu de la Mort. Nous avons des scrupules à le laisser là, vivant, pour qu'il puisse continuer à asservir son peuple et tuer d'autres innocents.

Mais il y a des limites à ce que peut accomplir un simple mortel. La première leçon que nous avons apprise à Everworld était qu'il fallait

d'abord penser à sauver sa peau. Il y avait eux et il y avait nous. Et chaque jour passé à les empêcher de nous détruire était une nouvelle victoire.

CHAPITRE 29

-

Merlin ! me suis-je exclamé. Mais bien sûr. Et pourquoi pas les elfes, tant qu'on y est. Il ne manquait plus que lui, Merlin l'Enchanteur, le magicien d'Oz.

-

Merlin et le magicien d'Oz, ce n'est pas pareil, a expliqué April en me lorgnant. Tu confonds les deux.

-

Attends dix minutes qu'il se pointe et alors il te dira son nom lui-même, ai-je rétorqué sur un ton un peu emphatique.

Nous quittons New Tenochtitlan par la route qu'avait empruntée les Aztèques. Accablés par la chaleur et l'humidité, nous suivions le sentier envahi par la végétation. Pourquoi étions-nous là ? Mais parce que nous cherchions Senna, voilà pourquoi.

Et pourquoi cherchions-nous Senna? Parce que personne n'avait d'autre plan à proposer. Comme le disait David : « Qu'est-ce qu'on pouvait faire d'autre ? Partir à la recherche de l'île de Robinson Crusoé ? »

Non, nous créons notre petite enclave américaine à Everworld.

Nous allons de place en place comme les Coo- Hatch. Seulement notre obsession, à nous, ne sera pas l'acier, mais Internet, l'économie et l'industrie de la musique. Nous irons de ville en ville faire l'article sur nos sites favoris.

-

Nous allons mourir de faim, vous le savez? a dit Jalil. Nous marchons sur les traces de tout un peuple de crève-la-faim. Ils dévoreront tout sur leur passage, comme une colonne de fourmis. Ils ne laisseront pas une pelure de banane, pas un noyau de mangue à un kilomètre à la ronde. Et encore moins un porc, ou un quelconque animal...

-

Autrement dit, les Aztèques mourront de faim eux aussi ? a interrogé April.

David lui a décoché un drôle de regard.

-

Ils ont apporté leur casse-croûte avec eux.

-

Quoi ? Quel casse-croûte ? Vous n'étiez pas en train de dire que ces gens crevaient de faim ?

J'ai pris un plaisir un peu morbide à la mettre au parfum :

-

Les corps, April. Tous les cadavres aztèques et vikings, ils les ont emportés comme provisions de bouche.

Un ange sinistre passa dans le groupe. Dans le silence, on n'entendait plus que le gargouillement de nos estomacs. L'eau n'était pas un gros problème, car le chemin semblait suivre un ruisseau.

Nous pouvions même voir des branches cassées et des herbes piétinées aux endroits où les Aztèques s'étaient arrêtés pour boire.

Mais la faim peut vous rendre fou. Elle vous harcèle et, si ça ne suffit pas, elle vous fait hurler. Elle exige, elle vous tyrannise, elle vous hurle : « Donne-moi à manger, pauvre idiot. Tu ne vois pas que je dois être assouvie ? »

-

J'ai une idée, ai-je dit. Et si on dormait ? Si on mange de l'autre côté, on aura peut-être l'impression d'être rassasiés ici.

Jalil m'a dévisagé d'un air perplexe. Il a réfléchi à ma suggestion qu'il finit par rejeter avec une moue dédaigneuse.

-

Je dois vraiment avoir faim pour écouter des idées aussi débiles.

-

Au moins, on aurait la sensation, le souvenir d'avoir mangé, ai-je insisté.

Le calme est revenu. On n'entendait plus que le bruit de nos pieds trébuchant sur les pierres et les racines.

-

Un bon Bibim Bop au Blind Faith et un gâteau à la carotte en dessert.

-

Bibim Bop ? Qu'est-ce que c'est que ce truc ? ai-je demandé avec une grimace. Encore un de ces plats végétariens? Moi, je suis pour la simplicité: deux hot dogs avec tout l'assortiment : moutarde, oignon, tomate, une bonne grosse tranche de fenouil mariné, du poivron et du sel au céleri.

-

Pas de ketchup ? s'est étonné David.

-

Sacrilège ! Jamais de ketchup sur un hot dog, seulement de la moutarde. Le ketchup, c'est pour les frites. Bon sang, tu vis depuis combien de temps à Chicago? C'est une véritable insulte.

-

Vous ne nous aidez pas beaucoup, a explosé Jalil. Parler de bouffe ne va pas nous faire oublier la faim. Et puis, vous avez des goûts, franchement ! April fantasme sur un plat végétarien et toi sur un pain caoutchouteux rempli de viande de porc. C'est déprimant !

-

D'accord, Jalil. On t'écoute, a fait April, magnanime.

-

Je vais vous parler du meilleur repas de toute ma vie. Mon père venait d'avoir une promotion doublée d'une grosse augmentation. Il était fou, il se prenait pour Bill Gates. Alors il nous a dit : « Je vous emmène au restaurant et on prend le meilleur menu.

Le Charlie Trotter. »

-
Un Charlie Trotter ? Qu'est-ce que c'est, le nom d'un cheval de course ?

-
Charlie Trotter, mon vieux, c'est le nom d'un restaurant de Lincoln Park. Tu n'as même pas à commander, là- bas. Ils t'apportent toute la carte du jour. Coquille Saint-Jacques, poulet, veau...

April l'a interrompu :

-
Tu ne devrais pas manger de veau, tu sais.

-
Foie gras...

-
Tu ne devrais pas non plus manger du foie gras.

-
Les plats se succèdent, plus succulents les uns que les autres.

Et toi, tu n'en crois pas tes yeux.

-
Je mangerais une oie tout entière, alors son foie, tu parles.

J'avalerais même un pâté d'Aztèque. Mais vous savez ce qui me plairait vraiment en ce moment? Un petit déjeuner. Des œufs, du bacon bien frit comme à la maison.

-
Tu aimes les oignons avec tes œufs? a demandé April.

-
Non, seulement des patates et du pain de seigle. On n'en a pas tous les jours à la maison. Mais un toast de pain de seigle avec du beurre

dessus, c'est divin. Pas de confiture surtout. Juste le pain beurré qu'on trempe dans le jaune d'œuf.

Il soupira. Et nous avons tous soupiré en chœur. Le soleil déclinait dans le ciel.

-

Qu'est-ce qu'on fera quand la nuit sera tombée ? ai-je demandé.

-

On parlera du dessert, m'a répondu April.

CHAPITRE 30

La nuit a mis une éternité à arriver. Mais quand elle est enfin venue, elle est tombée comme un rideau bleu pétrole. Le ciel s'est rempli d'étoiles. Elles étaient moins nombreuses que dans les régions sauvages de notre monde, mais plus brillantes, plus grosses et plus proches. Pas comme de lointains soleils se consumant dans un cataclysme thermonucléaire. Non, on aurait plutôt dit que le ciel était un grand bol noir renversé sur nous, occultant partout la lumière du jour sauf aux endroits où il était percé de trous. On avait l'impression de contempler des rayons solaires filtrant à travers des milliers d'orifices.

Et qui sait ? Dans ce monde-là, cette cosmologie était peut-être vraie.

La marche que nous avons faite, le ventre creux, n'a–vait déjà pas été une promenade de santé. L'arrivée de la nuit ne l'a pas rendue moins déprimante.

-

Il faut trouver un endroit où nous arrêter pour faire un somme, a dit David quand nous n'avons plus vu nos pieds.

-

Pas encore, a rétorqué April.

-

Pourquoi ? Tu es pressée ? Tu as un rencard ?

Elle saisit entre ses deux mains la tête de David et la fit pivoter.

-

Là-bas. Tu vois quelque chose ?

-

Quoi ? a demandé Jalil.

-

Une lumière.

-
Un feu? s'est interrogé David.

-
Plus probablement un groupe d'Aztèques, a répondu Jalil. Ou de brigands.

-
Ou alors une bande de trolls, de lutins, de farfadets, de fées ou de cochons volants, ai-je marmonné.

-
Ils ont peut-être à manger, a dit David.

-
A mon avis, s'ils ont de la nourriture, elle ne sera pas à notre goût, a fait très justement remarquer April.

-
Tu ne manges jamais rien qui a des yeux? ai-je plaisanté.

-
Pas des yeux humains, en tout cas.

-
Bien envoyé.

-
Le problème est simple, a dit David. Soit on y va, soit on se planque.
Il allait ajouter autre chose, mais s'est arrêté dans son élan.

-
Qu'est-ce que vous choisissez ?

-

Comment ? Le général Patton daigne consulter les hommes du rang, ai-je ironisé. Si je peux me permettre de faire une suggestion, je dirai : allons-y. Parce que si on ne trouve pas rapidement à manger, c'est nous qui servirons de nourriture. Si nous crevons de faim, on ne pourra pas dormir et si on ne dort pas, on ne pourra pas rentrer chez nous et manger dans le monde réel.

-

Approchons-nous, mais avec prudence, a proposé Jalil.

-

Je n'ai pas d'arme, a dit April. Il m'en faut une.

Elle s'est tournée vers David et a ajouté, narquoise :

-

Tu vois ? C'était pas si compliqué de demander leur avis aux autres.

-

Jalil, ai-je dit. Donne Excalibur à cette femme.

Jalil s'est exécuté et a tendu son couteau suisse à April qui a contemplé l'objet d'un air sceptique.

-

Je parie que je pourrais m'en servir pour me raser les jambes.

-

Oui, jusqu'à l'os. Fais attention avec ce joujou.

-

Bon, on y va et on les encercle, a dit David qui se prenait une fois de plus pour le commandant de la troupe. Un de nous s'avance, l'air de rien, pendant que les trois autres se déploient dans toutes les directions et se resserrent sur eux. Bien sûr, le premier sera très exposé.

-

Jouons-le à pile ou face, a suggéré April. On lance les pièces jusqu'à obtenir trois côtés pile. Celui qui aura le côté face ira à leur rencontre avec son plus beau sourire.

-

Je savais bien que toute cette monnaie finirait par nous servir à quelque chose, ai-je dit.

Nous avons jeté les pièces en l'air. La mienne est retombée du côté face.

-

Recommencez pour savoir qui de vous trois sera le dernier à rester? ai-je plaisanté.

David m'a regardé d'un air grave, comme s'il jugeait ma capacité à remplir ma mission. Je détestais de plus en plus ce mec.

-

Laisse-nous vingt minutes pour nous mettre en position, m'a-t-il demandé.

-

OK, ça roule. Je me ferai quelques parties de solitaire en attendant.

-

Au moindre ennui, tu te mets à crier. Nous ne serons pas loin.

En cas de gros problème, si par exemple il s'agit d'un groupe important dont on ne peut pas venir à bout, tu retournes sur tes pas vite fait. Et tu cries. S'ils le prennent en chasse, nous serons là pour te couvrir.

J'ai éclaté de rire.

-

Vous trois, vous allez me couvrir ? Et sans artillerie. Sois sérieux. A moins que tu nous aies caché un régiment d'artillerie quelque part dans cette jungle, il n'y aura que toi, April et Jalil.

Il a souri et j'ai vu briller ses dents et le blanc de ses yeux dans le noir.

-

On a réussi à échapper à Loki, bataillé avec les Vikings, vaincu Huitzilopochtli. Oui pourrait-il y avoir près de ce feu dont on ne pourrait avoir raison ?

-

On le saura dans une vingtaine de minutes.

Ils sont partis. David vers la gauche, Jalil et April vers la droite. J'ai entendu craquer les feuilles sous leurs pas, puis graduellement le silence s'est installé.

Je scrutais les ténèbres, sans perdre de vue la lueur vacillante du feu, s'il s'agissait bien d'un feu. Je revoyais des images de vieux films en noir et blanc. Des chemineaux, c'est comme ça qu'on appelait autrefois ceux qui vivaient de petits boulots, de charité ou de larcins.

C'en était peut-être. Je les imaginais blottis autour d'un feu à réchauffer une boîte de haricots.

C'était peut-être un groupe d'éclaireuses. J'eus un sourire qui me reconforta. Quel autre nom leur donnait-on, déjà? Ah oui, des Jeannettes. J'imaginais un groupe de Jeannettes qui travaillerait hardiment à décrocher son insigne du mérite pour hospitalité envers les étrangers.

Peut-être avaient-elles des biscuits avec elles. Haricots en boîte ou biscuits, j'étais prêt à tout accepter.

Mais ces images étaient aussi plaisantes que fugaces. Elles étaient volatiles, alors que d'autres étaient bien plus réelles. C'étaient celles des guerriers aztèques, des trolls de Loki, d'un autre groupe d'extraterrestres.

Eh, mais c'était peut-être les Coo-Hatch. Bien sûr, c'étaient eux. Les Coo-Hatch étaient des types bien. Un peu bizarres, mais pas violents.

Enfin, pour ce que j'avais pu en voir.

Ou peut-être était-ce cet individu qui se faisait appeler Merlin. Au moins, avec lui on pouvait parler. Il ne nous boufferait sûrement pas.

Il ne nous tuerait pas non plus. S'il avait dû le faire, il l'aurait déjà fait.

Est-ce que les vingt minutes étaient écoulées? Comment pouvais-je le savoir?

Allez, ça ne t'avancera à rien de rester ici à te prendre la tête, ai-je marmonné. Vas-y, lance-toi, mon vieux.

J'ai commencé à marcher en direction du feu. Je n'y allais pas de gaieté de cœur. Ce n'est jamais une partie de plaisir de crapahuter dans l'obscurité la plus totale, quand iliaque branche qui vous touche vous fait l'effet d'un monstre venu pour vous emporter.

Pour me retenir de courir, je me faisais la causette :

-

Ça craint salement. Et même si je détalais comme un lapin, j'irais où?

On pourrait penser qu'il est plus facile d'être brave quand on sait qu'on n'a pas le choix. Mais, dans mon cas, cette hypothèse ne se vérifiait pas.

Je continuais de m'approcher sur la pointe des pieds. Je retenais ma respiration et maudissais mon estomac qui n'arrêtait pas de gargouiller. Cette satanée faim allait me coûter la vie. Peut-être avaient-ils de la nourriture. Des biscuits, des haricots en sauce. Un beau cuisseau d'humain.

La lueur était bien celle d'un feu. Il était petit, ce qui était encourageant. Il avait été allumé pour deux, trois personnes tout au plus. Pas pour un régiment.

J'étais presque arrivé au but. J'ai écarté les feuilles pour mieux voir.

J'ai aperçu une ombre près du feu. A force de scruter, mes yeux me faisaient mal. Mon cœur battait à tout rompre.

Je me suis baissé, puis accroupi.

Ne me regarde pas, ne me regarde pas. Laisse-moi te voir, mais ne me regarde pas.

Non, je n'étais pas dans le bon état d'esprit. Celui qui se trouvait là-

bas, au milieu des bois, devait avoir peur aussi. Il était sur le qui-vive et probablement armé, donc très dangereux. Si je rampais jusqu'à lui, en catimini, et que je tentais une attaque, j'étais fichu.

David avait raison. La meilleure tactique était encore d'y aller carrément, les bras grands ouverts et le sourire innocent.

J'ai inspiré une grande bouffée d'air humide. Je me suis relevé et j'ai recommencé à marcher sur mes jambes chancelantes.

Je suis arrivé dans une clairière, un espace circulaire bien net, délimité par un impénétrable mur de végétation.

Au centre brûlait un petit feu.

Près de lui, assise en tailleur, les mains sur les genoux, paumes tournées vers le ciel, le visage soucieux et les yeux fixés sur les flammes, j'ai reconnu Senna.

CHAPITRE 31

-

Toi ! me suis-je exclamé.

-

Christopher ?

Au ton de sa voix, on aurait pu croire qu'entre tous les hommes j'étais précisément celui qu'elle avait attendu et espéré.

Après ce « toi », je n'avais rien de très spirituel à ajouter. Je ne trouvais même rien à dire du tout. Nous avions cherché Senna partout, mais maintenant que je la trouvais assise, calmement en apparence, près d'un sympathique petit feu, rien ne me semblait plus réel.

Je m'étais préparé à voir des elfes, des trolls, ou encore Fenrir, le gros loup, le fils dénaturé de Loki. Je m'étais attendu à voir Merlin, des Coo-Hatch ou une de ces étranges créatures mi-homme mi-insecte, suppôts de Ka Anor. Je m'étais préparé à voir des monstres.

Mais pas elle.

Elle m'observait, attentive, prête à entendre ce que j'allais lui dire.

-

Tu as à manger ? ai-je demandé. Je donnerais mon bras gauche pour un paquet de chips.

Elle a hoché la tête d'un air pensif.

-

Oui, j'ai quelque chose. Pas des chips. Des petits gâteaux.

La conversation mourut une fois de plus. Senna se taisait et continuait d'attendre, comme si toute cette histoire était mon idée, qu'elle était mon invitée et attendait de voir si j'avais d'autres activités à lui proposer.

Je n'arrivais pas à la voir comme Senna, la Senna que j'avais connue. Il s'était passé trop de choses. J'en savais trop et j'en soupçonnais encore davantage.

-

Tu sais, je voulais te remercier pour m'avoir invité à cette fête, ai-je dit. Jusque-là, j'ai été suspendu à la muraille du château de Loki, poursuivi par des monstres, à moitié noyé, j'ai dû chanter La Norvégienne pour qu'une bande de Vikings ivres morts consente à m'épargner, j'ai été pris en chasse par des Aztèques déjantés, et j'ai failli avoir le cœur arraché et jeté en pâture à un dieu jaune et bleu.

Sincèrement, je tenais à te féliciter pour les animations. J'ai rarement eu des vacances aussi réussies.

Senna n'a rien répondu et je suis presque certain qu'elle a perçu l'ironie de mes paroles. Il aurait fallu qu'elle soit sourde pour ne pas la déceler.

Elle s'est penchée sur le côté et a ouvert un sac à bandoulière que je n'avais pas encore remarqué. Elle en a sorti un paquet enveloppé dans des feuilles vertes. Il renfermait un petit gâteau rond.

Elle me l'a tendu. Et quand je l'ai pris, nos doigts se sont touchés accidentellement. J'ai senti comme une décharge électrique.

J'ai fourré goulûment le gâteau dans ma bouche. Il avait un goût de maïs.

Ensuite j'ai crié :

-

OK, les gars, tout va bien. Vous pouvez vous amener.

-

Les autres sont vivants ? a demandé Senna sur un ton très poli comme elle m'aurait demandé : « Et comment va ta grand-mère depuis son opération ? »

-

Oh oui, ils vont bien. On s'éclate comme des fous avec tous les gentils organisateurs d'Everworld. On n'a plus du tout envie de rentrer chez

nous.

Je mourais d'envie de la frapper. Elle ne montrait pas le plus petit signe de remords. Rien du tout.

-

Tu ne saurais pas comment on fait pour rentrer, par hasard?

De quel côté on doit aller? Le nord, le sud? Tourner à gauche au premier dieu anthropophage et compter encore trois elfes ? Est-ce qu'on doit prendre la route des trolls ?

Cette fois, ses lèvres ont esquissé un mince sourire.

C'est alors que David est sorti de l'ombre. Il a stoppé net et jeté sur Senna un regard qui n'exprimait pas le bonheur. Trop de sentiments se mêlaient dans ce regard. Mais je serais prêt à jurer que le plus fort de tous était la déception.

Je ne sais pas ce que j'espérais de lui, sans doute qu'il s'élance vers elle pour la serrer dans ses bras. Alors, pourquoi cet air désappointé ?

Il n'aimait pas sa coiffure ?

Mais ce n'était pas ça, bien sûr. David avait peur que la grande aventure soit arrivée à son terme. Et moi j'avais peur du contraire. Ni l'un ni l'autre n'ont dit un mot. Mais je savais que Senna était déçue.

Elle aussi avait dû s'attendre à des retrouvailles plus romantiques. A ce que son bon toutou bondisse vers elle et vienne poser sa petite tête sur ses genoux pour recevoir une grosse caresse.

-

Bonjour, David.

Il a hoché la tête, mais n'a rien répondu.

Alors Jalil et April ont fait leur apparition. Jalil gardait un profil bas.

Il savait que la grande scène était en train de se jouer entre David et Senna. Il restait en retrait, attendant ce qui allait se dire pour comprendre.

April a réagi tout autrement. Elle a avancé tout droit jusqu'à Senna,

s'est penchée en avant, a lancé sa main droite en arrière et envoyé à sa demi-sœur une claque dont l'écho est allé se perdre dans les arbres.

Les deux filles se sont regardées. Le visage d'April exprimait la fureur. Et celui de Senna? On n'y lisait ni la colère, ni la culpabilité, ni les remords et encore moins la peur.

L'arrogance, c'était ça. Le regard plein de morgue d'un sumo qui vient de se faire rentrer dedans par un avorton de quarante-cinq kilos. Et ce regard disait :

« Vas-y, tu peux frapper, je saurai t'écraser le moment venu. » April a dû interpréter comme moi l'expression de Senna, parce qu'elle a renoncé à frapper sa sœur une nouvelle fois.

-

Tu étais bien contente de me voir quand je t'ai donné des armes pour combattre Huitzilopochtli, a dit Senna.

-

Je peux être calculatrice, moi aussi, ma chère sœur. A ce moment-là, j'avais besoin de toi.

-

Alors comme ça, vous vous connaissez déjà, ai-je dit pour rompre la glace. Senna, je te présente David, April et Jalil. Et vous, les amis, dites bonjour à Senna, la sorcière. Elle nous a apporté des gâteaux. C'est gentil de sa part.

CHAPITRE 32

Nous nous sommes assis pour manger les gâteaux au maïs.

De tous les moments étranges que nous avons pu vivre depuis que nous avons commis l'erreur de descendre au lac Michigan, celui-là était certainement le plus étrange.

Étrange, parce qu'empreint d'une apparence de normalité. Étrange, parce que nous avons tous tant de questions à poser que personne ne semblait savoir par où commencer.

C'était le genre de circonstances où il était précieux d'avoir sous la main quelqu'un comme Jalil. Lui savait par où commencer.

-

Est-ce que tu vas enfin nous expliquer à quoi rime toute cette histoire, Senna ?

-

Tu m'en demandes beaucoup. Personne ne peut répondre à cette question.

Jalil ne s'est pas laissé impressionner.

-

Arrête de finasser. Tu peux parfaitement me répondre. Alors pourquoi ne pas commencer par le début et nous expliquer pourquoi tu t'es fait avaler par ce loup qui t'a entraînée dans cet univers parallèle.

-

Tu demandes que je réponde simplement à des questions auxquelles même un sage ne pourrait...

-

Senna, arrête de me prendre pour un idiot, a-t-il glapi.

Elle a ouvert de grands yeux. David a tiqué. Il a décoché un regard menaçant à Jalil.

Moi, je l'aurais embrassé. Il avait raison. Il était temps d'arrêter de tourner autour du pot. Réponds à la question qu'on te pose, Senna la sorcière.

-

Je savais qu'on allait m'enlever, a-t-elle dit. Je résistais depuis un moment, mais je savais que je ne tiendrais pas éternellement. Et je savais que je mettrais en danger des gens de mon entourage quand ça se produirait. J'ai choisi l'heure et le lieu le plus isolé possible et j'ai laissé les événements se produire.

-

Question suivante, ai-je lancé à Jalil.

-

Fenrir devait t'amener à Loki. Que s'est-il passé ?

Senna a haussé les épaules.

-

Loki est très rusé mais il n'a pas tous les pouvoirs.

-

Où es-tu allée ? a demandé Jalil.

David s'en est mêlé :

-

Pourquoi nous as-tu entraînés avec toi ?

Senna a préféré répondre à sa question :

-

Je n'ai rien fait. C'était un accident.

April a poussé un grognement incrédule.

-

David nous a raconté que tu lui as demandé de te sauver. Tu as tout

manigancé. Nous ne sommes pas complètement idiots, Senna, même si c'est ce que tu as toujours pensé. Déjà quand nous étions petites...

Elle s'est tue et Senna l'a regardée avec un sourire narquois.

-

Oui, April ? Quand nous étions petites ?

Mais April ne parlait plus. Senna et elle sont restées un moment face à face à s'observer. Finalement, April a détourné le regard. Son visage s'était embrasé.

Senna a promené sur nous ses yeux sombres, nous dévisageant l'un après l'autre.

-

Vous suivez votre destin, alors ne venez pas vous en prendre à moi si votre route et la mienne se croisent.

-

Arrête ce charabia pseudo-mystique, a explosé Jalil. On n'est pas dans un roman de Tolkien. Je veux en savoir plus, je veux retourner chercher ce type, ce Merlin.

Senna a alors eu un sursaut si violent que j'ai fait un pas en arrière.

On aurait dit qu'un serpent venait de la mordre. Je m'attendais à une attaque, et j'ai reculé en regardant autour de moi. L'adrénaline se diffusait dans tous les muscles de mon corps.

-

Merlin, a-t-elle murmuré.

J'éprouvais tout à coup une grande affection pour le vieil homme.

J'étais ravi de voir que la simple mention de son nom avait le pouvoir d'effacer cette expression condescendante sur le visage de Senna.

Elle s'est levée, a fait quelques pas vers la gauche, s'est arrêtée, est repartie vers la droite en se tordant littéralement les bras.

-
Que lui avez-vous dit ?

Jalil jubilait lui aussi.

-
Nous lui avons dit que nous te cherchions, Senna.

Son visage éclairé par la faible lumière du feu était devenu très pâle.

-
Vous vous croyez drôles ? Vous prenez Merlin pour un faible vieillard ? Je savais qu'une attaque se préparait, je le sentais, mais de lui, de Merlin !

-
Une attaque ? s'est exclamé David en se saisissant de son épée, prêt à en découdre.

Senna s'est approchée de lui et lui a pris le menton.

Il a battu des paupières.

-
Sauve-moi, a-t-elle dit. Sauve-moi ou alors il nous tuera tous.

Elle a plongé son regard dans celui de David et hoché la tête avec satisfaction.

Puis elle est venue vers moi. J'ai frémi. Elle a souri. Un sourire contraint, furtif. Elle s'efforçait d'avoir l'air rassurant, de ressembler à la fille dont j'avais un jour cru être amoureux. Elle me faisait l'effet d'un requin qui m'aurait demandé un câlin.

Elle a posé sa main sur mon visage. Je me suis écarté. Non, je ne l'ai pas fait, j'en étais incapable.

Mon esprit était assailli par un flot d'images et de souvenirs. Senna, la première fois que je l'avais vue. Senna m'embrassant. Senna caressant... Senna...

-

Bats-toi pour moi, Christopher. Montre ton courage et défends-moi.

Sa main s'était éloignée, je me retrouvais seul. Mais l'ennemi approchait. Je le sentais. Je devais la sauver. Il fallait que j'essaie, coûte que coûte. Senna s'est déplacée vivement en direction de Jalil.

Mais à ce moment-là, couvrant le doux murmure du vent dans les arbres un bruit violent s'est fait entendre. Une tornade dont le grondement enflait à mesure qu'elle se rapprochait de nous.

J'ai levé la tête. Cela venait d'en haut, mais pas des arbres. Cette chose volait au-dessus de la jungle, rasant la cime des arbres. Elle scintillait dans le ciel nocturne, comme une braise qu'on attise, comme le rougeoiement incandescent d'une coulée de lave.

C'était énorme. Un oiseau, un oiseau gigantesque. Mais bien sûr, ça ne pouvait pas en être un. Aucun oiseau n'était aussi grand, aucun oiseau ne volait en produisant un pareil vacarme, aucun oiseau ne déclenchait une tornade à chaque coup d'aile.

Trois cents mètres d'envergure. Et davantage encore de la queue fourchue à la tête surmontée de cornes. Des dents d'un mètre de long. Des dents noires qui se détachaient nettement sur le magma qui coulait comme des vomissures de sa bouche et semait des gerbes de feu sur son passage.

Prise de panique, Senna s'est écartée de Jalil.

Alors pendant un bref instant j'ai entrevu son visage illuminé par les flammes du dragon. Et j'ai vu sur ses lèvres flotter un sourire carnassier, un sourire de vampire.

Elle était terrifiée, mais avide en même temps. Avide île saisir une chance qui devenait de plus en plus réelle à mesure que s'approchait l'horrible bête.

J'ai su immédiatement que ce combat n'était pas le mien, que je ne voulais pas protéger Senna. Mais je n'avais plus le plein contrôle de mon esprit. Mon scepticisme et ma lucidité s'étaient évaporés. Ils s'étaient consumés au contact de Senna.

Elle s'est tournée et a levé les yeux vers le monstre. Le dragon l'a aperçue. Un éclat s'est allumé dans ses yeux jaunes de félin. Ses



grandes ailes battaient l'air, agitaient les buissons, courbaient les branches. Ses serres se sont déployées, menaçantes.

Ne crains rien, Senna, disait une voix dans ma tête. N'aie pas peur, car je te sauverai. Je tuerai le monstre de Merlin. Je tuerai le dragon.